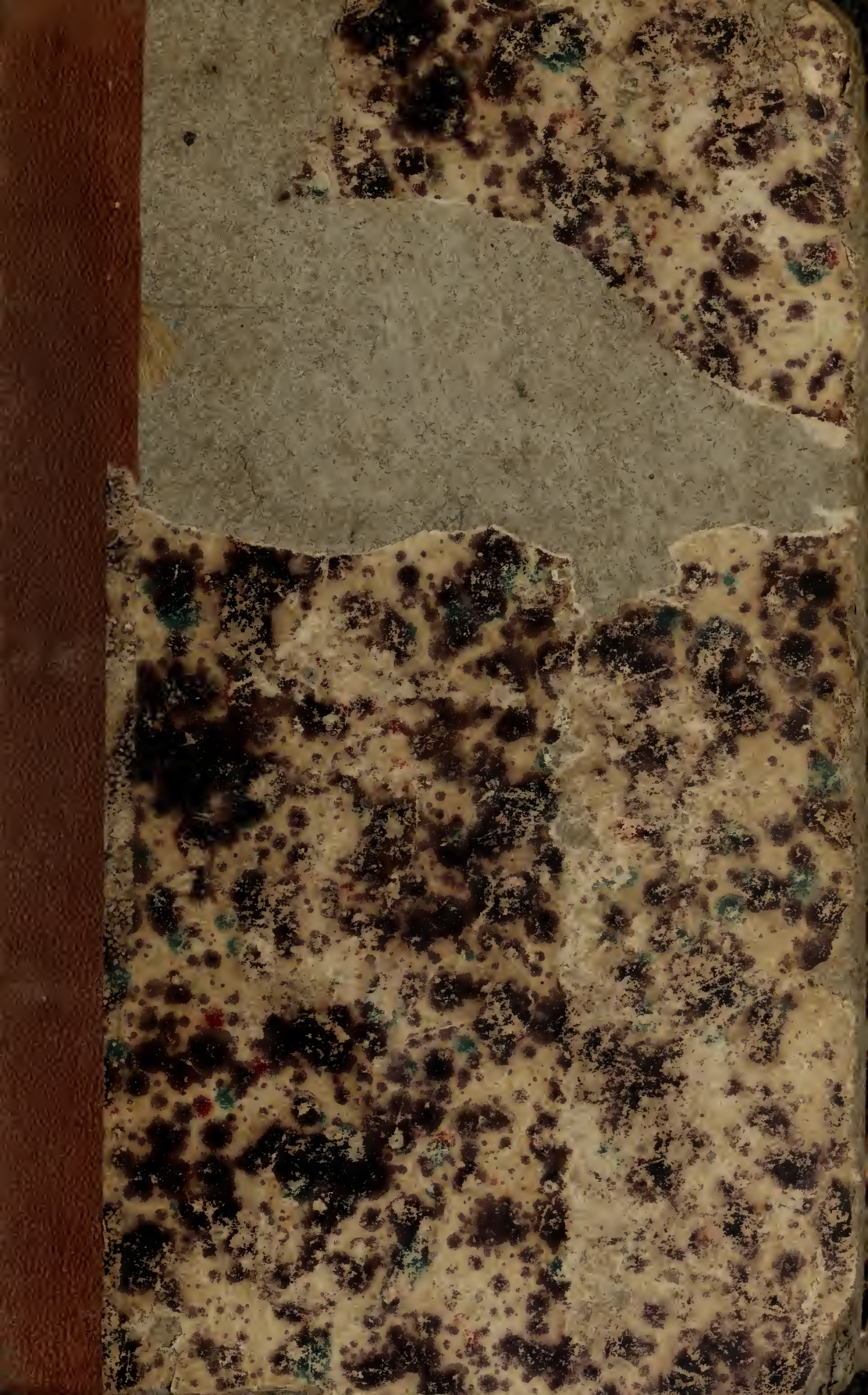

Domfront
200
v.2
SMRC

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/mathildemmoir02suee

Madame Hamelin, Rochefort

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

M. EUGÈNE SUE.

MATHILDE.

Ouvrages nouveaux de M. Eugène Sue,

QUI SE TROUVENT A LA MÊME LIBRAIRIE.

LATRÉAUMONT, 2 vol. in-8°.

ARTHUR, 4 vol. in-8°.

DELEYTAR, 2 vol. in-8°.

LE MARQUIS DE LÉTORIÈRE, 1 vol. in-8°.

JEAN CAVALIER, ou Les Fanatiques des Cévennes, 4 vol. in-8°.

DEUX HISTOIRES : Hercule-Hardi et le colonel Surville, 1772—1810, 2 vol. in-8°.

LE COMMANDEUR DE MALTE, roman maritime du temps de Louis XIII, 2 vol. in-8°.

MATHILDE, Mémoires d'une Jeune Femme, 6 vol. in-8°.

Ouvrages de M. EUGÈNE SUE

FAISANT PARTIE

DE LA BIBLIOTHÈQUE D'ÉLITE.

LA SALAMANDRE, 1 vol. in-18, papier jésus vélin.

PLICK ET PLOCK, suivi de Nouvelles maritimes, 1 vol. in-18, papier jésus vélin.

ATAR GULL, suivi de Nouvelles maritimes, 1 vol. in-18, papier jésus vélin.

ARTHUR, 2 vol. in-18, papier jésus vélin.

LA COUCARATCHA, 2 vol. in-18, papier jésus vélin.

LA VIGIE DE KOAT-VEN, 2 vol. in-18, papier jésus vélin.

Paris. Imprimé par Béthune et Plon.

MATHILDE.

MÉMOIRES D'UNE JEUNE FEMME,

Par EUGÈNE SUE,

AUTEUR D'ARTHUR, DE JEAN CAVALIER, DU COMMANDEUR DE MALTE, ETC.

TOME DEUXIÈME.

Cinquième édition.

PARIS.

LIBRAIRIE DE CHARLES GOSSELIN,

ÉDITEUR DE LA BIBLIOTHÈQUE D'ÉLITE.

9, RUE SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS.

MDCCCXLI.

MATHILDE.

MÉMOIRES
D'UNE JEUNE FEMME.

CHAPITRE XV.

LA VISITE..

En apprenant que nous allions chez M. de Rochegune, je fus vivement contrariée des relations qui allaient peut-être s'établir entre lui et nous. C'était de lui dont madame de Richeville m'avait parlé, en me disant que M. de Mortagne aurait voulu me le présenter dans l'espoir de me le faire épouser. Je me reprochai mon premier manque de confiance envers Gontran.

Si je lui avais rapporté la conversation de madame de Richeville, j'aurais pu lui dire l'espèce d'éloignement que j'éprouvais à rencontrer M. de Rochegune.

Nous arrivâmes, je fus très-contente d'apprendre que M. de Rochegune était sorti... sa vue m'aurait sans doute embarrassée. Son intendant nous fit voir la maison, elle parut parfaitement convenir à M. de Lancry.

Le rez-de-chaussée, destiné aux pièces de réception, était d'un goût parfait, d'une rare élégance. Nous remarquâmes un appartement d'une charmante position, mais dont les murs étaient nus, sans tentures ni boiseries. Il s'ouvrait en partie sur le jardin et en partie sur une serre chaude.

— Pourquoi cet appartement est-il le seul qui ne soit pas décoré? — dit Gontran.

— Parce que M. le marquis destinait cet appartement à sa *future*, il voulait sans doute qu'elle pût le faire arranger à son goût — reprit l'intendant.

— M. de Rochegune devait donc se marier? — demanda M. de Lancry.

— C'est probable, monsieur le comte; car

c'est la raison que m'a donnée l'architecte, quand je lui ai demandé pourquoi cet appartement restait ainsi.

— Mais voyez donc, M. de Rochegune, sans le vouloir, a été rempli de prévoyance — me dit Gontran — ne trouvez-vous pas? Je serais ravi que cet appartement vous convînt comme distribution, alors nous l'arrangerions à votre goût.

— Sans doute, il est charmant — répondis-je à M. de Lancry sans pouvoir m'empêcher de rougir.

Pendant que Gontran examinait toutes les pièces avec attention, ce que m'avait dit madame de Richeville me revint à l'esprit; lorsque l'intendant de M. de Rochegune parla du mariage que son maître avait dû faire, je pensai qu'il s'était peut-être agi de moi. Je trouvai singulier qu'il fût dans ma destinée que cette maison m'appartînt.

Nous montâmes au premier étage. Arrivés dans un salon d'attente, l'intendant s'aperçut qu'il avait oublié la clef d'une salle formant bibliothèque, et descendit la chercher.

Cédant à un simple mouvement de curiosité,

nous entrâmes avec Gontran dans une petite galerie de tableaux modernes ; au bout de cette galerie était une double porte de velours rouge. Un de ses battants ouverts laissait voir une autre porte fermée.

En examinant les tableaux, nous nous étions insensiblement rapprochés de cette porte. Gontran fit un mouvement, et dit d'un air étonné :

— Il y a quelqu'un là ; on parle haut. Je croyais M. de Rochegune sorti.

A peine M. de Lancry avait prononcé ces mots, que quelqu'un dit, dans la pièce à côté, d'un ton presque suppliant :

— Je vous en conjure, monsieur, silence ! on pourrait nous entendre !! Il y a quelques personnes ici, et j'ai fait dire que je n'y étais pas.

— Mais c'est la voix de M. de Rochegune — dit Gontran.

— Ça devient fort piquant — reprit mademoiselle de Maran — nous allons faire quelque affreuse découverte ; je suis sûre que le fils vaut le père.

— Retirons-nous — dis-je vivement à M. de Lancry.

Nous n'en eûmes pas le temps. Une autre voix s'écria, en répondant à M. de Rochegune :

—Il y a quelqu'un là... Eh bien ! tant mieux, monsieur; tout ce que je demande, c'est qu'on m'entende... Béni soit le hasard qui m'envoie des témoins.

— Vous allez voir qu'il s'agit de quelque somme confiée au vieux Rochegune en sa qualité de philanthrope, et que M. son fils nie le dépôt comme un enragé — dit mademoiselle de Maran en se rapprochant de la porte.

— Monsieur... encore une fois... je vous en supplie — dit M. de Rochegune — qu'allez-vous faire...

A ce moment, la porte s'ouvrit violemment. Un homme sortit et s'écria en nous voyant :

— Dieu soit loué, il y a quelqu'un là...

Quel fut mon étonnement ! je reconnus M. Duval, que Gontran nous avait montré à l'Opéra en nous racontant la touchante conduite de ce jeune homme envers une vieille mère aveugle à laquelle il avait caché sa ruine à force de travail. L'autre personne était M. de Rochegune, que j'avais vu ce même jour dans la loge de madame de Richeville : il était grand

et très-basané. Ce qui me frappa dans sa physionomie fut l'expression triste et sévère de ses grands yeux gris.

Gontran fit à M. de Rochegune mille excuses de notre indiscrétion involontaire.

— Ah! monsieur, ah! mesdames — s'écria M. Duval avec exaltation en s'adressant à nous — c'est le ciel qui vous envoie; au moins je pourrai témoigner toute ma reconnaissance à mon bienfaiteur.

— Monsieur, je vous en supplie — dit M. de Rochegune avec embarras.

Je regardai ma tante. Ses traits avaient jusqu'alors exprimé une sorte de triomphe moqueur. A ces mots elle sembla dépitée et s'assit brusquement sur un fauteuil en souriant d'un air ironique...

— Monsieur — reprit M. de Rochegune en s'adressant à M. Duval... — je vous demande instamment, formellement le silence.

— Le silence! — s'écria M. Duval avec une explosion de reconnaissance pour ainsi dire furieuse. — Le silence! ah parbleu! vous vous adressez bien! Non... non... monsieur, ces traits-là sont trop rares; ils honorent trop la

nature humaine pour qu'on ne les publie pas à haute voix, et plutôt cent fois qu'une.

— Madame — dit M. de Rochegune à ma tante — je suis en vérité confus... J'avais fait défendre ma porte... excepté pour vous. Je comptais rester dans mon cabinet pour ne vous pas gêner dans la visite de cette maison, et...

— Et moi j'ai forcé la consigne! — s'écria M. Duval. — Un secret pressentiment me disait que vous étiez... chez vous, monsieur; j'avais appris que d'un moment à l'autre vous deviez partir pour un voyage, c'est seulement depuis hier que je sais à qui je dois presque la vie de ma pauvre vieille mère, et il fallait à tout prix que je vous visse...

— Monsieur... monsieur... — dit encore M. de Rochegune.

— Oh! monsieur, monsieur... il ne s'agit pas de faire le bien en sournois et de vouloir se cacher après... Oui, monsieur, en sournois! — s'écria M. Duval dans sa généreuse colère. — Heureusement ces dames sont là; elles vont en être juges. Une banqueroute m'avait ruiné. Jusqu'alors j'avais vécu dans l'aisance. Ce coup m'avait été terrible, moins pour moi, moins

pour ma femme peut-être, que pour ma mère, qui était vieille et aveugle. Il fallait avant tout, madame, lui cacher ce malheur. A force de travail, moi et ma femme nous y parvînmes pendant quelque temps ; mais enfin nos forces s'épuisaient; ma pauvre femme tomba malade. Nous allions peut-être mourir à la peine, lorsqu'un jour je reçus sous enveloppe cent mille francs, madame, cent mille francs, avec une lettre qui me prévenait que c'était une restitution que faisait le banqueroutier qui m'avait emporté quatre cent mille francs. — Vous comprenez ma joie, mon bonheur; ma mère, ma femme étaient désormais à l'abri du besoin. Pour nous, maintenant habitués au travail, que nous n'avons pas interrompu pour cela, c'était presque de la richesse. Je racontai partout que je devais ce secours inespéré au remords du misérable qui nous avait tout enlevé. Des personnes qui connaissaient cet homme en doutèrent; elles avaient bien raison, car M. le marquis de Rochegune, que voici, était le seul auteur de cette généreuse action.

— Mais encore une fois, monsieur, je vous en supplie, vous abusez des moments de ces

dames — dit M. de Rochegune avec impatience.

— Au moins arrivez au fait, monsieur — dit mademoiselle de Maran d'une voix aigre, en s'agitant avec dépit sur son fauteuil.

— Monsieur — s'écria gaiement Gontran en prenant la main de M. Duval — nous nous liguons tous contre M. de Rochegune, quoi qu'il dise; quoique nous soyons chez lui, nous ne sortirons pas que vous ne nous ayez tout raconté...

— A la bonne heure, monsieur — dit M. Duval — je vois que vous êtes dignes d'apprécier ces choses-là... Inquiet de savoir d'où me venait alors un secours aussi généreux, je relus la lettre, je ne connaissais pas cette écriture : voyez si la Providence ne m'est pas venue en aide? Un de mes amis qui habite la province, et qui arrive bientôt à Paris... M. Éloi Sécherin... me prie de lui chercher un domestique de bonne maison.

— Le mari d'Ursule? — m'écriai-je!

— Madame connaît M. Sécherin? — me dit M. Duval d'un air étonné.

— Pour l'amour du ciel! continuez, mon

cher monsieur — dit mademoiselle de Maran.

—Hier donc — dit M. Duval — un domestique se présente chez moi. Je lui demande ses certificats, il m'en montre plusieurs, le dernier lui avait été donné par M. le marquis de Rochegune; en l'ouvrant l'écriture me frappe, je cours chercher ma lettre; plus de doute! monsieur, l'écriture était semblable, absolument semblable, impossible de s'y tromper. Dire ma joie, mon émotion serait impossible. Je demandai au domestique quelques renseignements sur son maître. — Ah! monsieur — me dit-il — il n'y en a pas de meilleur, de plus charitable, tout le portrait de son père qui a fait tant de bien... — Eh! pourquoi quittez-vous son service? — lui demandai-je. — Hélas! monsieur, M. le marquis va partir pour un long voyage, il ne garde que deux anciens serviteurs qui l'accompagnent. Je ne pouvais plus conserver le moindre doute. Je dis tout à ma femme. Je pars hier et j'arrive ici. M. de Rochegune était sorti, je reviens dans la soirée, il n'était pas encore rentré. Enfin, ce matin, après avoir encore en vain tenté de le voir, et craignant qu'il ne partît, je suis monté ici mal-

gré le portier, et j'ai pu presser les mains de mon bienfaiteur. Oh! d'abord il a voulu nier, mais il sait trop mal mentir pour cela...

— Monsieur — dit M. de Rochegune avec un embarras croissant...

— Oui, monsieur — s'écria M. Duval — vous ne savez pas mentir... je vous dis que vous mentez d'une manière pitoyable! et lorsque j'ai proposé pour vous confondre de m'écrire absolument la même lettre que celle que j'avais reçue avec les cent mille francs, vous n'avez pas osé, monsieur, vous n'avez pas osé! répondez à cela... Voilà, madame, ce que monsieur a fait pour moi. Voilà ce que je suis glorieux d'accepter, non comme don, mais comme prêt; car je compte sur mon travail pour m'acquitter... Voilà la bonne et généreuse action que je raconterai partout; mais je n'en suis pas moins heureux d'avoir pu une bonne fois convaincre monsieur de son bienfait devant témoins; maintenant il n'osera plus le nier peut-être.

— Si, monsieur... je le nierai — dit M. de Rochegune — car il m'importe que le véritable bienfaiteur soit connu; quelque douce que

me soit votre reconnaissance, je ne puis l'accepter, je n'ai fait, en agissant ainsi, qu'obéir aux derniers vœux de mon père — dit M. de Rochegune d'un ton triste et pénétré.

— Votre père, monsieur — s'écria M. Duval.

— Oui, monsieur — encore une fois — je n'ai fait qu'exécuter ses dernières volontés.

— Mais je n'avais pas l'honneur d'être connu de lui, monsieur. Mais vous l'avez perdu bien avant l'époque où vous êtes si généreusement venu à mon secours.

— Quelques mots vous expliqueront, monsieur, ce que je viens de vous dire. Mon père avait, dans sa jeunesse, placé une faible somme dans une de ces sociétés fondées au profit du dernier survivant. Il avait complétement oublié ce placement. Peu de temps avant sa mort, il reçut environ 300,000 fr. provenant de cette source. Un scrupule, dont j'apprécie toute la délicatesse, l'empêcha de profiter d'une somme due à la mort successive de plusieurs personnes. Cette somme fut, par lui, destinée à de bonnes œuvres. Pendant sa vie, il en employa une partie. Lorsque je le perdis,

il me recommanda d'user du reste de cet argent dans le même but. J'ai appris, monsieur, avec quelle pieuse énergie vous aviez, pendant deux années, lutté contre le sort. J'ai appris combien votre conduite envers votre mère avait été admirable : je n'ai donc fait, monsieur, vous le voyez bien, qu'obéir aux ordres de mon père. J'avais cru que ceci demeurerait secret, comme tant d'autres généreuses actions de mon père. Le hasard a voulu qu'il n'en fût pas ainsi, monsieur. — Je vous avoue que maintenant j'en ai moins de regrets, puisque je connais personnellement celui dont le courageux dévouement m'avait si vivement frappé; — et M. de Rochegune tendit cordialement la main à M. Duval.

J'étais délicieusement émue, je me rappelais avec quelle grâce touchante M. de Lancry m'avait raconté à l'Opéra l'histoire de M. Duval; aussi le souvenir de Gontran se mêlait d'une manière charmante à toutes les grandes et généreuses pensées que cette scène soulevait en moi. Je regardai Gontran avec émotion. Il me sembla partager l'admiration que m'inspiraient le bienfaiteur et l'obligé.

Mademoiselle de Maran avait plusieurs fois souri d'un air ironique. Je reconnus sa méchanceté habituelle au portrait qu'elle avait fait du père de M. de Rochegune, l'un des hommes les plus remarquables, les plus justement vénérés de son temps, et qui s'était illustré par une foule d'actes d'une philanthropie éclairée, et par de beaux et de grands travaux d'intelligence.

— Monsieur — dit Gontran à M. de Rochegune avec une amabilité parfaite — je suis bienheureux du hasard qui m'a mis à même de reconnaître ce que je savais déjà par le bruit du monde, c'est que dans certaines familles privilégiées, et la vôtre est de ce nombre, monsieur, les plus nobles qualités sont héréditaires ; — puis s'adressant à M. Duval, il ajouta : — Il y a deux mois, monsieur, qu'à l'Opéra j'avais l'honneur de raconter à ces dames votre belle conduite avec l'enthousiasme qu'elle m'inspirait, je n'espérais pas être un jour assez heureux pour vous témoigner à vous-même, monsieur, l'admiration que vous méritez.

— C'était au *Siége de Corinthe*, n'est-ce pas, monsieur? — dit naïvement M. Duval. —

Un jour où madame la duchesse de Berry assistait au spectacle... c'est bien cela. C'était la première fois que ma femme et moi nous allions au spectacle depuis deux ans ; nous nous en étions fait une vraie fête.

— Nous avons même remarqué, monsieur, le béret de madame Duval qui lui allait à merveille — dit mademoiselle de Maran — elle était jolie comme un ange, et n'avait pas du tout l'air, je vous l'assure, d'être réduite à travailler pour vivre.

— Peut-être trouvez-vous, madame, que ma femme était mise avec trop d'élégance pour notre position — dit M. Duval avec une fierté douloureuse. — C'est qu'alors, madame, je croyais que cet argent était une restitution. Depuis que je sais que c'est un prêt, je me refuserai tout superflu, croyez-le bien.

Gontran, désolé comme moi de la méchante remarque de mademoiselle de Maran, dit à M. de Rochegune pour détourner sans doute la conversation :

— Mais j'ai eu aussi le plaisir de vous voir à cette représentation, monsieur de Rochegune, et j'étais bien loin de me douter que vous

fussiez le bienfaiteur mystérieux dont j'entretenais ces dames.

— Oui, je crois en effet que ce jour... j'étais à l'Opéra avec madame la duchesse de Richeville — reprit M. de Rochegune d'un air embarrassé.

Je levai par hasard les yeux sur lui ; je rencontrai son regard, qu'il détourna aussitôt en rougissant.

— Monsieur — dit mademoiselle de Maran à M. de Rochegune en prenant un air de bonhomie qui me présagea quelque perfidie — rien de ce que nous voyons ou de ce que nous entendons là ne peut nous étonner, monsieur votre père avait habitué tout le monde à l'admiration de ses bonnes œuvres.

— Madame... — dit M. de Rochegune en s'inclinant avec une sorte d'impatience pénible, soit qu'il n'aimât pas mademoiselle de Maran, soit que sa modestie souffrît de la prolongation de cette scène.

— Pardonnez-moi, monsieur, c'était un homme admirable — reprit mademoiselle de Maran. — Je disais encore tout à l'heure à ma nièce que rien n'était plus touchant que ses visites dans les prisons... que la bonté avec la

quelle il traitait les pauvres de son hospice ; c'était comme une manière de saint Vincent de Paul ou quelque chose d'approchant.

— C'était simplement un homme de bien. Il n'a jamais prétendu autre chose, madame — dit M. de Rochegune d'un ton ferme et sévère qui prouvait qu'il n'était pas dupe des louanges ironiques de mademoiselle de Maran.

Je vis avec plaisir à la physionomie chagrine de Gontran qu'il souffrait comme moi d'entendre ma tante parler ainsi. Mais le caractère de mademoiselle de Maran était trop altier pour jamais céder. Elle voulait toujours, comme on dit vulgairement, avoir le *dernier mot.*

Offrant donc son bras à M. de Lancry, elle dit à M. de Rochegune : — Adieu, monsieur, c'est égal, quoi que vous en disiez, un simple homme de bien n'aurait jamais fait le trait mirifique de la *tontine* (1)! Oui, monsieur, ce scrupule de *tontine*-là suffirait pour illustrer une famille... cent mille écus d'aumônes!... mais, c'est-à-dire qu'autrefois il n'y avait que

(1) On appelle ainsi les sociétés pareilles à celle où M. de Rochegune avait dû la somme qu'il voulait employe en bonnes œuvres.

les grands coupables qui se permissent de faire de ces espèces d'amendes honorables.

— Pardon, monsieur — dit Gontran en interrompant vivement mademoiselle de Maran. — Ces dames ont quelques visites à faire, je reviendrai voir cette maison si vous le permettez.

— Elle est toute à vos ordres, monsieur — dit M. de Rochegune en saluant d'un air froid et contenant à peine l'indignation que les dernières paroles de ma tante lui avaient causée.

Lorsque nous fûmes remontés en voiture, je ne pus m'empêcher de dire à mademoiselle de Maran :

— Ah ! madame, vous avez été bien cruelle.

— Comment, bien cruelle?... — s'écria-t-elle en éclatant de rire. — Laissez-moi donc tranquille... Est-ce que vous croyez que je donne dans ces comédies-là.

— Quelles comédies?

— Comment, quelles comédies? Mais tout cela était convenu, arrangé ; on nous attendait ! Il est évident qu'on avait fait dire à ce M. Duval de venir et de se tenir tout prêt à pousser ses cris reconnaissants; aussi s'est-il mis

à crier comme une ache-pie quand il nous a su près de la porte. Ce vieux drôle d'intendant avait sans doute été l'avertir, sous le prétexte de chercher la clef de la bibliothèque.

— Ah! madame.... quelle supposition! — dit Gontran — et dans quel but, madame?

— Eh! — mon pauvre garçon — c'est un calcul tout simple; d'abord, si M. de Rochegune vous surfait sa maison de 20 ou 30,000 fr., vous n'oserez pas marchander avec un homme capable de si beaux traits; sans compter qu'habiter un hôtel, témoin de si vertueuses actions, ça porte bonheur et ça se paie. Je parie que le vieux Rochegune en a fait bien d'autres pour s'arranger sa belle réputation de philanthrope, afin de pouvoir, sous cet abri, tripoter, j'en suis sûre, dans toutes sortes d'abominables agiots. On dit qu'il prêtait à la petite semaine; je le croirais fort, car il est mort riche à millions! La preuve de ce que je dis, c'est qu'on ne fait pas des aumônes de 100,000 écus quand on a la conscience nette. *Il n'y a que les gros pécheurs qui donnent gros aux pauvres*, répétait toujours le desservant de ma paroisse de Glatigny, qui n'était pas bête... Peste! 100,000 écus

en bonnes œuvres! c'est la part du diable, comme disent les bonnes gens, ou, si vous l'aimez mieux, c'est l'intérêt d'un capital de tout esortes de vilenies...

—Mais, madame — dit Gontran avec impatience—vous avouerez du moins qu'on ne pouvait mieux placer ce bienfait, quelle que soit la source de cet argent.

—Certainement, certainement, cette petite Duval était très-gentille, ma foi, avec son béret rose. Ça aura été l'avis de M. de Rochegune, et le benet de mari qui vient encore le remercier...

— Ah! madame! quelle indignité! — s'écria Gontran. — D'ailleurs, M. de Rochegune part dans quelques jours...

— Eh bien! quoi?... il part? ça prouverait tout au plus qu'il est las de cette petite bourgeoise — dit mademoiselle de Maran en éclatant de rire.

— Madame, madame! — dit M. de Lancry en me regardant — pour faire sentir à ma tante l'inconvenance de ce propos.

Je ne pourrais vous peindre, mon ami, l'impression désolante que je ressentis en attendant

mademoiselle de Maran flétrir aussi méchamment tout ce que mon cœur venait d'admirer; jamais son horreur, jamais sa haine du beau, qu'il fût physique ou moral, ne s'était plus odieusement manifestée.

A cette nouvelle preuve de son impitoyable méchanceté, je fis un retour sur moi-même et sur ma position. Mes défiances revinrent plus vives que jamais contre mademoiselle de Maran, sans que pourtant mon aveugle confiance pour Gontran diminuât en rien.

Je ne pus m'empêcher de me souvenir de ce que m'avait dit madame de Richeville : Défiez-vous de ce mariage. Votre tante le protège, il doit vous être fatal.

Je reconnaissais aussi que la duchesse ne m'avait pas trompée sur les qualités qu'elle accordait à M. de Rochegune, que M. de Mortagne aurait voulu me voir épouser.

Je l'avoue, un moment je fus inquiète de l'apparente gravité de ces réflexions. Mon cœur trembla, pour ainsi dire, de voir mon esprit embarrassé pour y répondre.

Par instinct je jetai les yeux sur Gontran...

La vue de sa physionomie si noble, si douce, si loyale, me rassura.

Ce n'est pas mademoiselle de Maran, c'est mon cœur qui a fait ce mariage, me dis-je ; et enfin, parce que M. de Rochegune a de généreuses qualités, est-ce une raison pour que Gontran n'en ait pas? N'est-ce pas lui qui le premier m'a raconté cette touchante action si noblement récompensée? Tout à l'heure encore n'a-t-il pas partagé mon émotion ?

Ces réflexions chassèrent les impressions pénibles que les paroles perfides de ma tante avaient fait naître.

Lorsque nous descendîmes de voiture, un des gens de mademoiselle de Maran lui dit que mademoiselle Ursule, c'est-à-dire madame *Séchcrin* — ajouta-t-il en se reprenant — attendait dans le salon avec son mari...

Ma cousine était arrivée ; oubliant Gontran, ma tante, je montai rapidement l'escalier ; j'ouvris vivement la porte du salon.

En effet, c'était elle... c'était Ursule et son mari.

CHAPITRE XVI.

M. ET MADAME SÉCHERIN.

— Ursule !

— Mathilde !

Nous nous embrassâmes avec effusion. Je m'attendais à trouver ma pauvre cousine affreusement changée : quel fut mon étonnement de la voir plus fraîche, plus jolie que jamais, quoique son regard fût toujours mélancolique, quoique son sourire fût toujours triste.

Elle me présenta M. Éloi Sécherin : c'était un jeune homme d'une taille moyenne, très-blond, d'une figure assez régulière, pleine, colorée, et d'une expression riante et ouverte.

Au premier abord il me parut être un de ces

hommes qui se font pardonner la vulgarité de leur tournure et de leur langage par la franchise et par la bonhomie de leurs manières.

Néanmoins je n'eusse jamais cru que ma cousine, avec nos idées de jeunes filles, aurait pu se décider à un pareil mariage. En voyant M. Sécherin, le sacrifice qu'Ursule disait m'avoir fait me parut encore plus grand. Je la plaignais profondément d'avoir dû subir l'impérieuse volonté de son père.

En embrassant Ursule, je lui serrai la main; elle me comprit et serra la mienne en levant les yeux au ciel.

Mademoiselle de Maran entra avec M. de Lancry. Ursule me jeta un regard qui me navra. Elle comparait son mari à Gontran.

Ma cousine présenta son mari à ma tante; je crus que celle-ci allait donner carrière à son esprit ironique. A mon grand étonnement, il n'en fut pas d'abord ainsi; mademoiselle de Maran fit *la bonne femme*, et dit à M. Sécherin avec la plus grande affabilité, afin sans doute de le mettre en confiance :

— Eh bien! monsieur, vous voulez donc rendre Ursule la plus heureuse des femmes?

Vous voulez donc nous faire oublier, nous tous, qui l'aimons tant? Savez-vous bien que je vais devenir très-jalouse de vous au moins, monsieur Sécherin? Oui, sans doute, et d'abord je dois vous prévenir d'une chose, c'est qu'ici nous avons l'habitude de parler en toute franchise, nous vivons bonnement en famille ; dans une demi-heure, vous nous connaîtrez comme si nous avions passé notre vie ensemble. Moi, je suis une vieille bonne femme qui rabâche toujours la même chose... que j'adore ces deux enfants, Mathilde et Ursule; ainsi, tenez-vous bien pour averti que je ne taris pas, quand il s'agit d'elles ; aussi j'aime ceux qui les aiment presque autant que je les aime, elles; après cela je suis grondeuse, boudeuse, quinteuse et râchonneuse, parce que c'est le privilége de la vieillesse. Eh bien pourtant, malgré tout ça, monsieur Sécherin, je ne sais pas comment ça se fait... mais on finit toujours par m'aimer un peu.

M. Sécherin fut complétement dupe de cette feinte bonhomie. J'observais sur sa physionomie franche et cordiale la confiance croissante que lui inspirait ma tante ; son embarras, sa gêne disparurent; il s'écria joyeusement :

— Ma foi, tenez, madame, je ne crois pas qu'on doive vous aimer un peu! moi, je crois qu'on doit vous aimer beaucoup, Et, puisqu'il faut parler franchement, je vous avoue que vous me faisiez une peur diabolique. Eh bien! votre accueil m'a tout de suite rassuré.

— Comment! vous aviez peur de moi, mon cher monsieur Sécherin? Eh! pourquoi donc cela, s'il vous plaît?

En vain Ursule fit signes sur signes à son mari, il ne les aperçut pas.

— Certes, madame, j'avais peur de vous — reprit M. Sécherin de plus en plus confiant — et il y avait bien de quoi.

— Ah! mon Dieu! mais vous m'interloquez, monsieur Sécherin.

— Eh! sans doute, madame; mon beau-père, M. le baron d'Orbeval, me cornait toujours aux oreilles : Prenez bien garde, mon gendre! mademoiselle de Maran est une grande dame! Si vous aviez le malheur de lui déplaire, vous seriez perdu, car elle a de l'esprit vingt fois gros comme vous, et elle sait s'en servir de son esprit, je vous en réponds! Eh bien, maintenant, madame, savez-vous ce que je lui répondrais,

au beau-père? car il ne me faut pas beaucoup de temps, à moi, pour toiser mes pratiques....

Ursule rougit jusqu'au front en entendant ces expressions vulgaires. Gontran dissimula son sourire; mademoiselle de Maran dit au mari d'Ursule, avec un ton de bonhomie incroyable :

— Monsieur Sécherin, permettez, nous nous sommes promis d'être francs, n'est-ce pas?

— Oui, madame.

— Eh bien! on ne dit pas, même en parlant d'une vieille femme comme moi, *toiser mes pratiques*. C'est de mauvais goût! Oh! je ne vous passerai rien d'abord! je vous en préviens. Voilà comme je suis, d'ailleurs nous sommes convenus d'être francs.

— Tenez, madame — s'écria M. Sécherin avec une expression de reconnaissance vraiment touchante — ce que vous faites là est généreux et bon, voyez-vous! je vous en remercie de tout cœur! d'autres se seraient moqués de moi; vous, au contraire, vous avez la bonté de me reprendre. Que voulez-vous, madame! je ne suis qu'un provincial, peu fait aux belles manières de la capitale.

— De Paris... monsieur Sécherin, de Paris! On ne dit pas de la capitale — reprit mademoiselle de Maran avec un très-grand sérieux.

— Vraiment, madame? tiens, c'est drôle. Pourtant notre procureur du roi et notre sous-préfet disent toujours *la capitale*.

— C'est possible; ça se dit en administration et en géographie... — continua mademoiselle de Maran — mais ça ne se dit pas ailleurs. Vous voyez que je suis implacable, mon pauvre monsieur Sécherin.

— Allez, allez, madame, allez toujours, je n'oublie jamais ce qu'on m'a dit une bonne fois. Eh bien donc, madame, si j'avais maintenant à faire votre portrait à mon beau-père... je lui dirais : Mademoiselle de Maran est sans doute une très-grande dame par sa position, mais au fond c'est une bien brave petite dame, franche et unie comme bonjour, qui a le cœur sur la main, et qui a peut-être encore plus de bons sentiments que de bon esprit. Eh bien! n'est-ce pas que je ne me trompe pas?

— Mais c'est-à-dire, mon cher monsieur Sécherin, que Lavater n'était rien du tout auprès de vous; vous êtes un Nostradamus, un Caglios-

tre pour la prévision et pour la prédiction ! Tenez, je suis si contente du portrait que vous avez fait de moi, que je ne relèverai pas certains mots.

— Ah bien ! si, madame, si... relevez les ; ou sans cela je me fâcherai, je vous en avertis.

— Eh bien non ! monsieur Sécherin, je vous en prie...

— Non, madame, je vous dis que je me fâcherai, et je me fâcherai si vous ne me reprenez pas.

— Eh bien ! puisque vous le voulez absolument, et pour conserver la bonne harmonie entre nous, je vous ferai observer que *unie comme bonjour* et le *cœur sur la main*, c'est un peu bien vulgaire.

— Bon... bon, je ne le dirai plus. Mais, mon Dieu, madame, comme vous êtes bonne ! C'est qu'après tout, voyez-vous, il n'y a pas de méchanceté dans mon fait ; vous avez deviné ça tout de suite !

— Certainement, je vous ai tout de suite deviné, mon bon monsieur Sécherin, vous me paraissez le meilleur des hommes, et certes je ne vous crois pas le moindre fiel.

— Du fiel... moi ! pas plus qu'un pigeon ;

ce qui me manque, je le sens bien, c'est l'éducation; mais que voulez-vous? j'ai été élevé en province, mon père était un petit marchand, il a commencé sa fortune en achetant des biens d'émigrés.

— Avec un début comme celui-là, il ne pouvait manquer de prospérer... — dit mademoiselle de Maran — certainement ces biens d'émigrés devaient lui porter bonheur, à M. votre père.

— C'est ce qui est en effet arrivé, madame.

— Je le crois bien; continuez, monsieur Sécherin.

— Quant à ma mère — reprit la malheureuse victime de la perfidie de ma tante — quant à ma mère, c'est la meilleure des femmes, mais elle a toujours voulu conserver son bonnet rond et son casaquin d'autrefois; c'est une bonne ménagère dans toute l'acception du mot; vous voyez donc bien que je n'ai pas été élevé comme un duc et pair. J'ai fait couci couci mes études au collége de Tours; à la mort de mon père, j'ai pris la direction de sa fortune, et j'ai trouvé dans son vieux bureau de sapin noir un inventaire de soixante-trois mille sept cents livres de rentes en terres et en

propriétés, et cela net d'impôts, madame, sans compter le matériel de deux fabriques où j'emploie cinq cents ouvriers qui ne peuvent pas suffire aux commandes... Voilà où j'en suis, madame.

— Mais vous êtes dans une position magnifique, monsieur Sécherin ; c'est tout simple, les honnêtes gens prospèrent toujours, et je suis sûre que ce sont ces biens d'émigrés dont nous parlions qui ont valu cette prospérité croissante à monsieur votre père.

— Madame — dit Ursule qui était au supplice — je crains que ces détails...

— Allons donc, Ursule, ils m'intéressent au contraire beaucoup, ma chère enfant.

— Sans doute, *chère bellotte*, mes petites affaires d'intérêt ne peuvent qu'intéresser infiniment notre bonne parente.

— Monsieur Sécherin, toujours fidèle à mon système de franchise — dit mademoiselle de Maran—je vous ferai observer que *chère bellotte* doit être réservé pour la plus douce et la plus secrète intimité : vous profanez le charme mystérieux de ces adorables expressions en les prodiguant ainsi.

— Pourtant, madame, mon père appelait toujours ma mère *chère bellotte*, et ma mère l'appelait *petit père* ou *grop loup*.

— Mais remarquez, mon bon monsieur Sécherin, que je n'incrimine pas en elles-mêmes les tendres et naïves expressions de *chère bellotte*, *petit père*, et même de *gros loup*, au contraire!! j'espère bien qu'Ursule, pieusement fidèle à ces touchantes traditions de votre famille, vous prodigue en secret ces noms si doux.

— Ah çà! mais tu as donc dit à madame que tu m'appelais ton gros loup, toi? — s'écria M. Sécherin en se tournant vers Ursule et en frappant dans ses mains avec étonnement.

— Vraiment! Ursule..... vous appelle déjà son gros loup, mon bon monsieur Sécherin — s'écria ma tante.

— Mais oui, madame, et elle ne met pas de mitaines pour cela—continua M. Sécherin avec une orgueilleuse satisfaction.

— Ah! madame, pouvez-vous croire!... — s'écria Ursule — et des larmes de honte et de confusion lui vinrent aux yeux.

Comment! — reprit M. Sécherin — com-

ment! tu ne te souviens pas que le surlendemain de notre mariage, lorsque je t'ai fait voir l'inventaire de notre fortune, je t'ai dit en t'embrassant : Tout cela, c'est à toi et à ton gros loup? Et que tu m'as répondu en m'embrassant aussi : Oui, tout ça c'est à moi et à mon gros loup? Mais rappelle-toi donc bien, c'était dans la petite chambre verte qui me sert de cabinet.

Il est impossible de se figurer la douleur, l'accablement d'Ursule, en entendant ces mots.

J'étais navrée pour elle. Gontran souriait malgré lui; mademoiselle de Maran triomphait. Pourtant elle ne voulut pas trop prolonger cette scène, et reprit aussitôt :

—Voulez-vous bien vous taire, monsieur Sécherin, vilain indiscret! Est-ce qu'on dit ces choses-là. On garde ces friands petits bonheurs-là pour soi tout seul; ce sont de ces petites félicités coquettes et mysticoquentieuses dont on se chafriole en secret et qu'on n'avoue pas! Ursule vous aurait mille et mille fois appelé son gros loup qu'elle se ferait tuer plutôt que de l'avouer, et elle aurait raison. Je vous répète que vous êtes un vilain indiscret. Ah! les hommes!... les hommes!... nous ne pouvons pas leur lais-

ser lire dans notre cœur nos plus charmantes préférences, nous ne pouvons pas les leur témoigner par les noms les plus doux, sans qu'ils aillent tout de suite se vanter de cela de toutes leurs forces !

— Eh bien ! c'est vrai, madame — dit M. Sécherin — j'ai eu tort, vous avez raison, toujours raison ; encore une leçon dont je profiterai. Je garderai *bellotte* et *gros loup* pour nous deux ma femme.

— Et vous ferez bien. Mais parlez-moi donc de ces biens d'émigrés que monsieur votre père avait achetés lorsqu'il était petit marchand. Vous ne savez pas comme ça m'intéresse. Est-ce qu'ils étaient considérables, ces biens ?

— Oui, madame, ils avaient appartenu en partie à la famille de Rochegune avant la révolution ; mais à la restauration mon père les a revendus au vieux marquis.

A ce nom, qui revenait si singulièrement et si souvent dans cette journée, ma tante fronça le sourcil.

— Est-ce que M. de Rochegune a encore beaucoup de propriétés dans cette province, monsieur ? — demanda Gontran.

— Certainement, monsieur; il a toutes les propriétés de son père comme il en a toutes les qualités... L'hospice des vieillards fondé par feu M. le marquis est à deux lieues de chez moi. Ah! madame — ajouta M. Sécherin avec exaltation en se retournant vers ma tante — quel bien feu M. le marquis faisait dans le pays!... et avec cela si peu fier. Enfin, madame, figurez-vous que, tant qu'il restait à son château de Rochegune, il allait tous les dimanches à la messe de l'hospice des vieillards; après la messe, il dînait à leur table, allait avec eux à vêpres, soupait encore avec eux et couchait dans leur dortoir : il faisait toujours cela une fois par semaine; ce n'est pas tout, il suivait jusqu'au cimetière le cercueil des pauvres qui mouraient. Voilà, madame, ce qui s'appelle faire du bien avec bonté... n'est-ce pas?

— Oui, sans doute — répondit ironiquement mademoiselle de Maran. — Aller manger dans la gamelle de ces vieux vagabonds, mais je trouve cette idée-là tout à fait réjouissante.

— Ah! vous avez bien raison, madame — reprit naïvement M. Sécherin; — ça leur ré-

jouissait le cœur, à ces pauvres gens. Mais ce n'est encore rien que cela, madame.

— Ah! mon Dieu! il y a quelque chose de plus pharamineux encore que cette communion de gamelle ?

Oui, madame! Comme j'étais le plus fort manufacturier du pays, M. le marquis m'avait prié de commander de petits ouvrages à ces malheureux : ils les faisaient, mais Dieu sait comme! cela ne servait à rien; c'était de la matière première perdue que feu M. le marquis payait; non content de cela, il me remboursait les petites sommes que je donnais à ces pauvres vieux censément pour prix de leurs ouvrages, de façon qu'ils croyaient gagner par leur travail les douceurs qu'ils se procuraient ainsi...

— Mais c'est que c'est, en effet, d'une superlative délicatesse! — s'écria mademoiselle de Maran — et c'est bien raisonné surtout! car enfin, jugez donc! si ces messieurs les vagabonds étaient venus à s'apercevoir que ce M. de Rochegune se permettait de leur faire l'aumône en tout et pour tout, c'est qu'ils auraient pu se révolter au moins! joliment rabrouer cet

impertinent marquis, et profiter d'une nuit où il serait venu coucher dans leur dortoir pour lui donner une bonne traversmade qu'il n'aurait pas volée.

L'amertume avec laquelle mademoiselle de Maran raillait une action d'une délicatesse peut-être outrée, mais qui révélait du moins la plus touchante bonté, prouvait combien elle était piquée de voir donner à ses calomnies un si éclatant démenti.

Gontran partageait mon émotion. Ursule, les yeux fixes, semblait profondément et douloureusement absorbée.

M. de Lancry dit à M. Sécherin :

— Je trouve aussi que la conduite de M. de Rochegune est admirable, monsieur ; et l'hospice est-il toujours entretenu ?

— Toujours, monsieur, et M. le marquis de maintenant fait comme faisait son père. Au retour de ses voyages, il est venu passer six mois à son château, et il a été une fois par semaine dîner et coucher à l'hospice tout comme son père ; aussi est-il adoré dans le pays tout comme son père...

—Et il le mérite bien assurément, *tout comme*

son père... — dit mademoiselle de Maran avec aigreur. — Est-ce qu'il met aussi le bonnet et la casaque des pauvres ces beaux jours-là?

— Non, madame; il reste habillé comme il est. Oh! il fait cela comme tout ce qu'il fait, simplement, sans ostentation. C'est naturel chez lui. Il tient ça de son père. C'est comme le courage; il est brave comme un lion. Tenez, il y a sept ou huit ans, il n'avait alors que vingt ans, lui et un drôle d'homme, M. le comte de Mortagne, qui était l'ami intime de son père, ont fait un coup devant lequel les plus intrépides auraient peut-être reculé.

En entendant le nom de M. de Mortagne, la mauvaise humeur de mademoiselle de Maran augmenta.

— Vous avez connu M. de Mortagne? — dis-je vivement à M. Sécherin.

— Oui, mademoiselle; c'était un original qui avait été au bout du monde, un ancien troupier de la grande armée, une barbe comme un sapeur; il venait bien souvent nous voir à la fabrique; mon pauvre père l'aimait bien aussi. Pour en revenir à mon histoire, un jour lui et le jeune M. de Rochegune chassaient un

lièvre à cheval et aux chiens courants ; ils n'avaient donc pas de fusils, et ne possédaient pour toute arme qu'un fouet; le lièvre débouche de la forêt de Rochegune et prend la plaine. C'était en plein hiver ; ils trouvent dans un champ un berger couvert de sang et à moitié mort...

— Bon... bon... je vois d'ici ce que c'est — dit mademoiselle de Maran avec impatience — quelque chien... quelque loup enragé qui aura mordu les moutons et le berger, et que ces deux paladins auront mis à mort. Allons, c'est superbe... N'en parlons plus.

— Non, madame, c'était...

— Bien, bien, mon cher monsieur Sécherin, faites-nous grâce de ces histoires-là, elles doivent être d'une terrible beauté, et cette nuit leur ressouvenir me donnerait le cauchemar. Mais, tenez, je vois dans les yeux d'Ursule qu'elle meurt d'envie d'aller causer avec Mathilde.

Je me levai, je pris ma cousine par la main, et je l'emmenai chez moi, laissant M. Sécherin avec ma tante et Gontran.

CHAPITRE XVII.

L'AVEU.

L'humiliation d'Ursule fut profonde et cruelle. Non-seulement elle avait souffert de la vulgarité de son mari, mais aussi de la révélation des expressions ridiculement familières qu'il avait employées à son égard quelques jours après son mariage.

Mademoiselle de Maran avait été servie au delà de ses souhaits; sa bonhomie perfide, en mettant d'abord le mari d'Ursule en confiance, avait montré ce dernier sous un jour presque grotesque, le hasard avait fait le reste.

Je pense maintenant que, sans trop anticiper sur les événements, je puis vous faire remarquer, que dès mon enfance mademoiselle de Maran n'avait eu qu'une pensée, celle d'exciter la jalousie, l'envie d'Ursule contre moi ; elle voulait me faire tôt ou tard une ennemie implacable de celle que j'aimais de la tendresse la plus sincère.

Lorsque j'étais enfant, elle avait mis mon intelligence, mon esprit au-dessus de celui d'Ursule ; jeune fille, c'était ma beauté, c'était ma fortune qui devait complétement éclipser ma cousine ; enfin, elle s'était efforcée de faire indirectement ressortir la distinction, l'élégance, la position, la naissance de Gontran que j'allais épouser, en provoquant avec une infernale méchanceté les épanchements candides de M. Sécherin, le mari d'Ursule.

Hélas! je le crois, sans l'incessante obsession de ma tante, ma cousine n'eût pas si souvent comparé avec amertume ma position à la sienne ; elle ne m'eût pas envié quelques avantages, et nous aurions vécu sans rivalité, sans jalousie. Je croirai toujours que le cœur d'Ursule était primitivement bon et généreux, les

insinuations de ma tante ont causé le mal qu'elle m'a fait plus tard...

Je montai dans ma chambre avec Ursule. J'avais la plus entière, la plus aveugle créance dans sa franchise. Je voyais en elle une victime; je me souvenais de la lettre si lugubre, si gémissante qu'elle m'avait écrite : aussi je cherchais en vain à m'expliquer la singulière familiarité de ses expressions envers son mari, deux ou trois jours après ce mariage désespérant qui lui avait donné des idées de suicide.

Si j'avais un instant soupçonné Ursule de fausseté, si je l'avais crue capable d'avoir contracté cette union, sinon avec plaisir du moins par calcul, j'aurais compris l'étrange contradiction des paroles de la lettre de ma cousine; mais, je le répète, j'avais une foi profonde en elle, j'attendais avec anxiété l'explication de ce mystère.

En entrant chez moi, Ursule tomba dans un fauteuil; elle cacha sa tête dans ses deux mains sans me dire un mot.

— Ursule, mon amie, ma sœur — lui dis-je en me mettant à ses genoux, en prenant ses deux mains dans les miennes.

— Laisse-moi... laisse-moi — dit-elle, en cherchant à se dégager et en souriant avec amertume à travers ses larmes. — Pourquoi ces paroles de tendresse? Tu ne les penses pas... tu ne peux plus les penser.

— Ah! Ursule... c'est cruel... que t'ai-je fait? que t'ai-je dit? pourquoi m'accueillir ainsi, mon Dieu! après une si longue absence?

— Mathilde, je n'accuse pas ton cœur, il est bon et généreux! mais c'est parce qu'il est généreux, qu'il a en horreur tout ce qui est mensonge et fausseté. Ainsi, laisse-moi... laisse-moi! ne te crois pas obligée de paraître m'aimer encore.

— Ursule... que dis-tu?

— Est-ce que je ne sais pas que tu me méprises... — ajouta la malheureuse femme en fondant en larmes. Puis elle se leva et alla près de la fenêtre essuyer ses pleurs.

J'étais restée stupéfaite, ne comprenant rien à ce que me disait Ursule. Je courus à elle.

— Mais, au nom du ciel, explique-toi; que veux-tu dire? Pourquoi veux-tu donc que je te méprise?

— Pourquoi, Mathilde? peux-tu me le de-

mander? Comment! il y a quinze jours, je t'écris une lettre désolée, une lettre qui te peignait l'affreux bouleversement de mon cœur. Tu t'émeus de mon désespoir, tu plains ton amie... tu pleures sur son sacrifice, sur ses illusions perdues, et, tout à l'heure, tu entends dire que cette femme, qui, un moment, n'avait vu d'autre refuge que la mort pour échapper à cet odieux avenir; que cette femme, trois jours après ce mariage détesté, prodigue à son mari les noms les plus ridiculement familiers... Encore une fois, Mathilde, je te dis que tu me méprises... ou bien tu caches ce sentiment et je te fais pitié... Mais la pitié... je n'en veux pas... j'aime mieux le dédain... j'aime mieux la haine... j'aime mieux l'indifférence; mais la pitié... oh, jamais, jamais!

Et mettant son mouchoir sur sa bouche, Ursule étouffa les sanglots qu'elle ne pouvait contenir.

— Mais tu es folle, Ursule! tu ne penses pas ce que tu dis... Souviens-toi donc de ma lettre? Est-ce que je ne sens pas tes larmes couler sur mes joues — lui dis-je en l'embrassant. — Est-ce que je ne vois pas, hélas! que tu es bien

malheureuse? Que me fait, après tout, un mensonge de ton mari?

— Un mensonge... Non, ce n'est pas un mensonge, Mathilde... Non. Ces mots, si ridiculement familiers, je les ai dits... entends-tu... Je les ai dits...

— Tu les as dits... Ursule?...

— Oui, oui... Ainsi laisse-moi... Tu le vois bien... Je suis la plus dissimulée... la plus fausse des créatures... Je feins le désespoir pour me faire plaindre, tandis qu'au fond je suis ravie de ce mariage... Mon mari est si riche... après tout! Oh honte! oh infamie!

Et Ursule appuya avec force ses deux mains sur son front...

— Non... il n'y a pas de honte, il n'y a pas d'infamie — m'écriai-je. — Il y a là un mystère que je ne comprends pas. Eh! que m'importe après tout quelques paroles passées? Tu souffres, tu pleures. Eh bien! je veux souffrir, je veux pleurer avec toi... Vois mes larmes... ma sœur, sens mon cœur comme il bat... Dis... maintenant, dis... Crois-tu que ce soit là du mépris... de la pitié?...

— Eh bien! non, non, je te crois, Mathilde.

Pardon ! oh ! pardon d'avoir un instant pu douter de ton cœur... Mais c'est qu'aussi j'avais... je dois avoir tant de préventions à détruire dans ton esprit !

— Mais aucune — te dis-je.

— Alors, écoute-moi, ma sœur, ma tendre sœur. Tes larmes, ton affliction m'arrachent mon secret. Tout à l'heure je ne voulais rien te dire... Je voulais ne plus te revoir, car vivre près de toi, soupçonnée par toi de fausseté, oh ! cela me semblait impossible.

— Pauvre Ursule ! eh bien ! voyons... ne méritai-je pas ta confiance ?

— Si... oh si ! mon Dieu ! toi seule... écoute donc... Ce mariage me causait un tel désespoir que jusqu'au dernier moment, malgré moi, je crus qu'un événement imprévu l'empêcherait... Oui... j'étais comme ces condamnés qui savent qu'ils doivent mourir, qu'il n'y a pas de grâce pour eux et qui pourtant ne peuvent s'empêcher d'espérer cette grâce impossible. C'était un dernier instinct de bonheur qui se révoltait en moi !

— Ursule... Ursule... et ce que tu dis là est affreux. Combien tu as dû souffrir, mon Dieu !

— J'obéis à mon père... je voulus te mettre dans l'impossibilité de consommer le généreux sacrifice que tu m'avais proposé. Ce mariage se fit... mon sort irrévocablement fixé, je n'avais que deux alternatives... la mort.

— Ursule... Ursule, ne parle pas ainsi... tu m'épouvantes...

— La mort, ou une vie à tout jamais malheureuse. Un moment je restai accablée sous le coup de ce funeste avenir! Pourtant, avant que de me désespérer tout à fait, je me demandai ce qui causait l'éloignement que m'inspirait mon mari? Je me dis que c'était la vulgarité de ses manières, son éducation commune, car son cœur est bon, je crois...

— Oh! sans doute, Ursule, crois-le, crois-le; il est généreux, il est bon. N'as-tu pas vu avec quelle sensibilité il parlait des bienfaits de M. de Rochegune? Mon Dieu! son langage, ses manières se façonneront au monde.

— Eh bien donc, je me suis dit : Ce langage commun me choque, ces familiarités, presque grossières, me révoltent... ma vie, désormais, doit se passer dans la compagnie de cet homme, il faut renoncer à toutes mes

idées de jeune fille. Désormais je dois vivre d'une vie tout autre... Du courage... tout est fini, tout!!! — et les larmes couvrirent la voix d'Ursule. — C'est la délicatesse naturelle de mes habitudes—reprit-elle—de mes penchants, qui me rend si malheureuse. Eh bien! puisque je ne puis pas élever mon mari jusqu'à moi... je m'abaisserai jusqu'à lui... Oui, ce langage qui me révolte, je le parlerai... ces manières qui me font frissonner de répugnance, je les imiterai... Mathilde! Mathilde! cela, je l'ai fait; j'ai flatté cet homme comme il voulait être flatté. J'ai feint de l'aimer comme il voulait être aimé... Ses expressions ridiculement familières, je les ai répétées en rougissant d'humiliation et de honte... Oh! ma sœur, ma sœur... tu ne sauras jamais ce que j'ai souffert, pendant les huit jours d'épreuves que je m'étais imposés!... Tu ne sauras jamais ce qu'il y a d'affreux dans cette profanation de soi-même, dans ce mensonge des lèvres, dont le cœur se révolte. Oh! que de larmes dévorées en secret, pendant que je jouais cette triste et amère comédie!... Mais, vois-tu, maintenant je ne puis plus, je souffre trop... Non, je ne puis plus!

Ah! plutôt que de continuer à m'abaisser à mentir ainsi... oh! oui... la mort! mille fois la mort!

L'accent d'Ursule était si déchirant, si désespéré, son air si égaré, ses traits si bouleversés, qu'elle m'effraya.

Alors je comprenais sa conduite; alors j'étais frappée du courage qu'il lui avait fallu pour tenter seulement ce qu'elle avait essayé.

— Rassure-toi, rassure-toi, ma sœur — lui dis-je — écoute seulement mes conseils. Tu te trompes, je pense, en croyant nécessaire de t'abaisser au niveau de ton mari; son cœur est généreux, il t'aime avec idolâtrie; essaie au contraire de l'élever jusqu'à toi... Tout à l'heure, n'as-tu pas vu avec quel empressement il accueillait les observations de mademoiselle de Maran? Juge donc de quelle autorité seraient les tiennes sur lui? Ursule, ma sœur, songe à cela... Sans doute, je t'aurais désiré une autre union; mais enfin celle-ci est accomplie. Ne repousse donc pas les chances de bonheur qu'elle t'offre.

— Du bonheur, Mathilde, à moi du bonheur?... oh! jamais.

— Si, si, du bonheur... Ton mari est bon, franc, loyal... Il est riche, il t'aime; il n'est pas d'une très-jolie figure, ses manières, son langage manquent d'élégance. Soit, mais cela est-il donc irréparable? Mon Dieu! cela s'apprend si vite, l'exemple est tout! Et tu seras pour lui un si charmant exemple à étudier! Et puis, enfin, veux-tu que nous t'aidions?... Oui, pour te rendre cette éducation plus facile — lui dis-je en souriant — veux-tu que moi et Gontran nous allions passer cet été quelque temps chez toi? Si tu ne veux pas encore prendre de maison à Paris, tu viendras chez nous. Aujourd'hui nous avons vu une maison assez grande pour que nous puissions t'offrir un appartement. Eh bien! mon projet, qu'en dis-tu?

— Je dis que tu es toujours la meilleure des amies, la plus tendre des sœurs — me dit Ursule en m'embrassant avec effusion. — Je dis que près de toi j'oublie mon malheur, et que tu as toujours le don de me faire espérer. Mais, hélas! maintenant, Mathilde, il me sera difficile de me faire illusion.

— Je ne te demande pas de te faire illusion; je ne te demande que de croire aux réalités...

Tu verras ton mari dans un an! Combien ton amour pour lui l'aura transformé!

—Mais vois combien le chagrin rend égoïste! — me dit Ursule; — je ne te parle pas de ton bonheur, tu dois être si heureuse, toi!

— Oh! oui maintenant, surtout que tu es là pour partager ce bonheur... Tiens, Ursule, si je te savais sans chagrin, je ne connaîtrais pas de félicité égale à la mienne : Gontran est si bon, si dévoué! c'est un si noble cœur, un caractère si élevé! et puis, il me comprend si bien! Oh! je le sens là... à la sécurité de mon cœur, c'est un bonheur de toute la vie. Il m'inspire une confiance inaltérable; la mort seule pourrait la troubler. Et encore! Non, non, quand on s'aime ainsi, quand on est aussi heureuse que je le suis, l'on ne survit pas, on meurt la première... Non, rien au monde ne pourrait m'ôter cette conviction, que je serai la plus heureuse des femmes, et que ce bonheur durera toute ma vie, ou plutôt toute la vie de Gontran!

. . . . . .

Maintenant encore, quoique ces prévisions de mon cœur aient été bien cruellement déçues, mon ami, je me souviens que cette créance

à un avenir heureux était absolue, aveugle. .

. . . . . .

Huit jours après l'arrivée d'Ursule, toute notre famille devait se rassembler le soir pour la signature de mon contrat de mariage avec M. de Lancry.

Mademoiselle de Maran avait obtenu du maire de notre arrondissement de nous marier le soir après cette cérémonie, afin d'éviter les curieux.

CHAPITRE XVIII.

LA LETTRE.

Le jour de la signature du contrat je fus réveillée selon mon habitude par Blondeau, qui m'apporta la corbeille d'héliotropes et de jasmins que depuis six semaines Gontran m'envoyait chaque matin.

J'ai toujours attaché une importance extrême à ce qu'on appelle vulgairement les *petites choses ;* des attentions délicates, quand elles sont persistantes, prouvent la constante occupation de la pensée ; les occasions où l'on peut montrer son dévouement par quelque acte écla-

tant sont si rares, qu'il vaut mieux donner, si cela peut se dire, la *monnaie* courante de ce dévouement.

Ceux qui le réservent absolument pour les circonstances extraordinaires semblent vous dire : *Noyez-vous... jetez-vous au milieu des flammes*, et alors vous saurez ce que je vaux.

Fataliste de cœur, comme je l'étais, cette corbeille de fleurs de chaque matin avait pour moi une grande signification. Le souvenir du premier aveu de Gontran s'y rattachait, et je songeais avec un indicible bonheur que désormais chaque jour commencerait pour moi par une pensée de lui, qui me viendrait au milieu de mes fleurs de prédilection.

De très-bonne heure j'allai à l'église avec ma dame Blondeau. En voyant arriver le moment où j'allais appartenir à Gontran, plus que jamais j'éprouvais l'irrésistible besoin de prier, de bénir Dieu, et de mettre cet avenir de bonheur sous la protection du ciel et de ma mère.

Je ressentais une joie sereine, confiante et grave; bien souvent, dans la journée, mes yeux se mouillèrent de douces larmes, cela sans raison. C'étaient des attendrissements vagues,

involontaires, toujours terminés par des élans de reconnaissance ineffable et religieuse.

Vers les quatre heures, mademoiselle de Maran me fit venir dans sa chambre, où je n'étais pas entrée depuis fort long-temps. Je ne puis vous dire, mon ami, ce que j'éprouvai en me retrouvant dans cet appartement qui me rappelait les scènes cruelles de mon enfance. Rien n'y était changé : c'était toujours le crucifix, les vitraux coloriés, le secrétaire de laque rouge, les chimères vertes sur la cheminée, et, sous les cages de verre, les aïeux de Félix, qui allait, sans doute, bientôt les rejoindre.

Mademoiselle de Maran était assise devant son secrétaire ; je vis sur sa tablette un écrin, un portefeuille, un paquet cacheté, et un médaillon que ma tante considérait avec tant d'attention, qu'elle ne s'aperçut pas de mon entrée chez elle.

Ses traits, toujours si dédaigneux, avaient une expression de tristesse sévère que je ne lui avais jamais vue. Ses lèvres minces n'étaient plus contractées par le sourire d'implacable ironie qui la rendait si redoutable. Elle semblait soucieuse et accablée.

J'hésitais à lui parler. En m'appuyant sur la cheminée, je remuai un flambeau. Mademoiselle de Maran retourna vivement la tête.

— Qui est là ? — s'écria-t-elle. Elle me vit, laissa retomber le médaillon qu'elle tenait à la main et resta quelques moments rêveuse.

— Nous allons nous séparer, Mathilde—me dit-elle avec un accent de douceur qui me rendit muette de surprise.

Votre première jeunesse n'a pas été heureuse, n'est-ce pas? Ce sera toujours avec amertume que vous vous souviendrez du temps que vous avez passé près de moi.

— Madame...

— Oh ! ça doit être... je le sais bien — reprit-elle d'une voix lente, et comme si elle se fût parlé à elle-même. — Vous m'avez souvent trouvée dure, acariâtre à votre égard. Je n'ai pas été pour vous ce que j'aurais dû être... Non, je le sais bien... C'est sans doute pour cela que j'éprouve une sorte de chagrin de vous quitter. Au moins votre jolie et jeune figure animait un peu cette maison... Je suis bien vieille... et à cet âge il est triste de rester toute seule, d'attendre son dernier jour avec un chien

pour tout compagnon, et puis de mourir seule... sans être plainte, sans être regrettée.

Après quelques moments de sombre silence, elle reprit avec douceur : — Mathilde... soyez généreuse, ne vous en allez pas d'ici avec un mauvais ressentiment de moi, cela rendrait ma solitude plus pénible encore.

Mademoiselle de Maran devait être sincère en me parlant ainsi. Les caractères les plus méchants ne sont pas à l'abri de certains retours sur eux-mêmes. D'ailleurs l'expression de ses traits, de sa voix trahissait son émotion. Elle n'avait aucun intérêt à jouer cette comédie devant moi.

Je fus profondément sensible à cette preuve d'intérêt, la seule que ma tante m'eût jamais donnée. J'avais été plus joyeuse que touchée de son consentement à mon mariage avec Gontran. Je savais qu'à la rigueur j'aurais pu me passer de son adhésion; et sans exagération de vanité, je sentais que ma tante devait être satisfaite, tout en assurant mon bonheur, de pouvoir donner ma main au neveu d'un de ses amis intimes; mais, dans cette circonstance, les

regrets affectueux que me témoignait mademoiselle de Maran m'émurent profondément.

Je pris sa main, je la portai à mes lèvres, et je la baisai cette fois avec une tendre vénération. Elle avait la tête baissée; je ne voyais que son front. Tout à coup elle se releva vivement, en m'ouvrant ses bras.

A ma grande surprise, deux larmes, les seules que j'aie jamais vu répandre à mademoiselle de Maran, mouillaient ses paupières.

Je me mis à genoux devant elle. Elle appuya légèrement ses deux mains sur mes épaules, et me dit en me regardant avec intérêt :

— Jamais tu ne t'es plainte, jamais tu n'as senti la douceur d'une caresse maternelle... jusqu'à présent, ou je t'ai abominablement tourmentée... ou bien je t'ai louée avec une funeste exagération... j'ai eu tort, j'en suis désolée. Qu'est-ce que tu veux que je te dise de plus ? Je le regretterai jusqu'à la fin de mes jours, qui, hélas, n'est pas bien loin... Heureusement ton bon naturel a pris le dessus; ce sera un reproche que j'aurai de moins à me faire; il m'en reste bien assez comme ça... Tiens, ma chère petite, je suis si navrée que,

s'il en était encore temps, je voudrais... je voudrais... mais non... non... et pourtant...

Sans achever sa phrase, ma tante baissa de nouveau la tête, comme si une lutte se fût engagée en elle entre son désir de parler et une autre influence.

Malgré moi j'eus peur, comme si mon avenir allait dépendre du secret que ma tante hésitait à me livrer. Celle-ci, voulant peut-être s'affermir dans sa bonne résolution, en me demandant de nouvelles paroles de tendresse, me dit :

— Je te suis moins odieuse qu'autrefois, n'est-ce pas?

— Ma tante, depuis un moment je vous aime, tout est oublié — et je serrai ses deux mains dans les miennes avec effusion.

— Cela est pourtant bon, bien bon de s'entendre dire cela... et si je te rendais un grand service... qui assurât peut-être le bonheur de ta vie entière... me chérirais-tu beaucoup? me dirais-tu souvent de ta douce voix attendrie :... Je vous aime bien ?... Tu me regardes avec de grands yeux étonnés?... Enfin réponds-moi... J'ai toujours été crainte ou détestée, excepté

par ton père, mon excellent frère. Ah! celui là m'aimait! Mais aussi pour celui-là seul j'avais été bonne et dévouée... oui, je l'aimais tant... que je me croyais le droit de haïr tout le monde, et puis sans doute l'on a en soi-même une plus ou moins grande dose de bonté; moi, j'en ai très peu et je l'avais toute concentrée sur ton père... Je ne sais pourquoi à cette heure ta voix... ton accent me touchent et éveillent en moi, sinon de la bonté, au moins de la pitié. Aussi répète-moi que tu m'aimerais bien, que tu aimerais de toutes les forces de ton cœur une amie qui t'arrêterait au bord d'un précipice ou tu serais sur le point de tomber? Réponds... réponds... est-ce que tu lui dévouerais ta vie, à cette amie?

Mademoiselle de Maran prononça ces derniers mots avec une sorte d'impatience nerveuse, qui prouvait la violence du combat qui se livrait en elle....

Sans comprendre ce que me disait ma tante, je me jetai dans ses bras tout effrayée. — Ayez pitié de moi! — m'écriai-je — je ne sais pas quel malheur me menace... mais s'il en est un, oh! parlez, parlez! Vous êtes la sœur de mon père! Je suis seule... seule... je n'ai que vous

au monde! Qui m'éclairera si ce n'est vous!... Oh! parlez... parlez par pitié... Un malheur, dites-vous! mais lequel?... Gontran m'aime, je l'aime autant que je puis l'aimer; j'ai la plus tendre des amies dans Ursule : puis-je entrer dans le monde sous de plus heureux présages? Vous-même, à cette heure, vous me parlez avec tendresse ; quelques mots de vous ont à tout jamais effacé les souvenirs pénibles de mon enfance. Si quelque malheur caché menace ma destinée, oh! dites-le... par pitié... dites-le.

— Malheureuse enfant! je ne sais quelle voix me dit que ce serait un crime affreux de te laisser dans cette erreur... et que tôt ou tard la vengeance divine ou humaine me saurait atteindre — s'écria ma tante...

Le sentiment auquel elle cédait était si généreux, elle était alors si noblement émue, qu'un moment sa figure eut presque un caractère de beauté touchante.

Je l'écoutais dans une angoisse indicible, lorsque Servien frappa à la porte et entra apportant une lettre sur un plateau d'argent.

J'eus un affreux serrement de cœur, un sinistre pressentiment me dit que le hasard fatal

qui interrompait mademoiselle de Maran allait à tout jamais cacher à mes yeux le mystère qu'elle était sur le point de me dévoiler.

— Qu'est-ce que c'est? — s'écria ma tante avec une impatience presque douloureuse.

— Une lettre, madame — dit Servien en avançant son plateau.

Mademoiselle de Maran la prit brusquement et dit :

— Sortez!...

Je respirai, je crus que ma tante allait continuer notre entretien, car sa physionomie n'avait pas changé d'expression ; elle semblait même si préoccupée qu'elle jeta la lettre sur son bureau sans la décacheter ; la fatalité voulut que l'adresse fût tournée du côté de ma tante: l'écriture la frappa; elle la prit et l'ouvrit vivement.

Tout espoir disparut; cette lettre parut faire sur elle un effet foudroyant; ses traits reprirent peu à peu leur expression d'ironie et de dureté habituelle ; ses sourcils froncés lui donnèrent une expression plus méchante que jamais... Un moment elle resta comme frappée de stu-

peur, et dit d'une voix sourde en froissant la lettre avec rage :

— Et moi... qui justement allais... Ah çà! mais qu'est-ce que j'avais donc? j'étais folle, je crois... cette petite fille m'avait ensorcelée... Je faisais des *bonasseries* stupides, pendant que *lui;* ah! que l'enfer le confonde!... heureusement j'ai le temps.

Ces paroles de ma tante entrecoupées de longs silences réfléchis m'effrayèrent...

— Madame... lui dis-je en tremblant—tout à l'heure vous étiez sur le point de me faire un aveu bien important...

— Tout à l'heure j'étais une sotte, une bête, entendez-vous? — reprit-elle d'un ton aigre et emporté... — Je crois, Dieu me pardonne, que je m'étais attendrie... Ah!... ah!... ah!... et cette petite qui a cru cela... qui ne voyait pas que je me moquais d'elle... avec mes sensibleries... Je suis si sensible, en effet!

— J'ai cru à votre émotion, madame; oui, vous étiez émue. Vous le nieriez en vain... J'ai vu vos larmes couler... ah! madame, au nom de ces larmes que le souvenir de mon

père a peut-être provoquées, ne me laissez pas dans une douloureuse inquiétude !!! Cédez au généreux sentiment qui vous avait fait m'ouvrir vos bras... Cela serait trop cruel, madame, de m'avoir mis au cœur cette défiance, ce doute d'autant plus cruel qu'il peut s'attaquer à tout, et me faire vaguement soupçonner ceux que j'aime le plus au monde.

— Vraiment ! ça vous paraît ainsi? Eh bien ! tant mieux; ça vous occupera, de chercher le mot de cette énigme. C'est un jeu très-divertissant que celui-là... je vous promets de vous dire si vous devinez juste.

— Madame ! — m'écriai-je indignée de la froide méchanceté de ma tante — vous l'avez dit vous-même, la justice humaine ou la justice divine vous atteindrait si...

— Ah !... ah !... ah ! — s'écria ma tante en m'interrompant par un éclat de rire sardonique : — ah çà ! est-ce que vous voulez me menacer des gens du roi ou des foudres du Vatican, avec votre justice humaine et divine ?... Vous ne voyez donc pas que je plaisantais... C'est tout simple, on est si gai le jour d'un mariage... Je sais bien que vous allez me

parler de mes deux larmes... Eh bien ! ma chère petite, je vais vous faire une confidence qui pourra vous servir un jour pour attendrir Gontran dans une de ces discussions dont le meilleur ménage n'est pas à l'abri... Voyez-vous, un petit grain de tabac dans chaque œil, et vous pleurerez comme une Madelaine. Or, de beaux yeux comme les vôtres sont irrésistibles lorsqu'ils pleurent.

— Mais... madame...

— Ah ! j'oubliais, j'ai là quelques objets que par son testament, votre mère a recommandé de vous remettre le jour de votre mariage, c'est-à-dire quand votre mariage sera conclu. Je voulais vous les donner tout à l'heure... Je me ravise... je vous les donnerai ce soir, après la mairie — dit-elle en se levant et en fermant son secrétaire à clef.

— Ah ! madame, accordez-moi au moins cela — lui dis-je ; — vous allez me laisser bien triste, bien effrayée de vos cruelles réticences... Ces dernières preuves de la tendresse de ma mère me consoleront au moins.

— C'est impossible — dit mademoiselle de Maran — la clause du testament est formelle.

Une fois mariée, je vous remettrai tout cela... Mais, comment!... cinq heures déjà... et je ne suis pas habillée! laissez-moi... chère petite.

En disant ces mots ma tante sonna une de ses femmes qui entra, lui dit qu'on venait d'apporter au salon un meuble pour moi de la part de M. le vicomte de Lancry.

— Allez vite... c'est sans doute votre corbeille — me dit ma tante ; — si j'en juge par le goût de Gontran, ça doit être charmant et magnifique à la fois.

Je sortis navrée de chez mademoiselle de Maran.

En songeant à ce secret qu'elle avait voulu me confier une seconde fois, je me rappelai malgré moi ce que m'avait dit la duchesse de Richeville... Et pourtant... je n'avais pas la moindre défiance de Gontran ; lui-même n'avait-il pas été au-devant de mes soupçons en m'avouant les torts qu'on pouvait lui reprocher? et puis, d'ailleurs, je l'aimais passionnément. J'avais en lui une foi profonde.

Je ne me sentais si assurée, si charmée de mon avenir, que parce qu'il en était chargé. Il en était de même de l'amitié d'Ursule; je la

croyais aussi dévouée, aussi sincère que celle que j'éprouvais moi-même pour elle.

La cruelle inquiétude que mademoiselle de Maran m'avait jetée au cœur planait donc au-dessus des deux seules affections que j'eusse, et semblait les menacer toutes deux sans en attaquer aucune.

Je trouvai dans le salon la corbeille que m'envoyait M. de Lancry. Ainsi que l'avait prévu ma tante, il était impossible de rien voir de plus élégant et de plus riche : diamants, bijoux, dentelles, châles de cachemire, étoffes, etc., tout était en profusion et d'un goût exquis. Mais j'étais trop triste pour jouir de ces merveilles. Je les aurais à peine regardées si elles n'avaient pas été choisies par Gontran.

Pourtant, à force de vouloir deviner le mystère que mademoiselle de Maran me cachait, je finis par croire que son attendrissement, qui m'avait paru très-sincère, ne l'avait pas été, que son seul but avait été de me tourmenter et de me faire de *cruels adieux*.

La vue de Gontran, qui vint un peu avant l'heure fixée pour la signature du contrat, ses

tendres paroles, finirent par me rassurer tout à fait.

A neuf heures, ma famille et celle de Gontran étaient rassemblées dans le grand salon de l'hôtel de Maran.

J'étais à côté de ma tante et de M. le duc de Versac. Le notaire arriva. Presque au même instant, on entendit le claquement de fouets et le bruit retentissant d'une voiture qui entrait dans la cour au galop de plusieurs chevaux.

Je regardai ma tante ; elle devint livide.

Un moment après, M. de Mortagne parut à la porte du salon.

CHAPITRE XIX.

M. DE MORTAGNE.

Sans les traits fortement accentués qui caractérisaient la physionomie de M. de Mortagne, il eût été méconnaissable. Sa barbe, ses cheveux avaient entièrement blanchi; son front ridé, ses yeux caves et bistrés, ses joues profondément creusées, témoignaient de longues et cruelles souffrances; ses vêtements étaient aussi négligés que d'habitude.

Cette apparition presque sinistre, au milieu de ce salon étincelant d'or et de lumières, rem-

pli d'hommes et de femmes élégamment parés, formait un contraste étrange.

D'abord l'assemblée resta muette d'étonnement. M. de Mortagne vint droit à moi, je me levai ; il me prit les mains, me regarda quelques minutes; l'expression farouche de ses traits s'adoucit, il m'embrassa tendrement sur le front et me dit :

— Enfin me voici; pourvu qu'il ne soit pas trop tard... — Et me considérant attentivement, il ajouta : — C'est sa mère... tout le portrait de sa pauvre mère. Ah ! je comprends bien la haine du monstre.

La première stupeur passée, mademoiselle de Maran retrouva son audace habituelle et s'écria résolument :

— Que venez-vous faire ici, monsieur?

Sans lui répondre, M. de Mortagne s'écria d'une voix tonnante :

— Je viens ici accuser et convaincre trois personnes d'indignes manœuvres et de basse cupidité! Ces trois personnes sont vous, mademoiselle de Maran ! vous, monsieur d'Orbeval ! vous, monsieur de Versac !

Ma tante s'agita sur son fauteuil, M. d'Orbe-

val pâlit d'effroi, et M. de Versac se leva ; mais son neveu s'écria vivement :

— Monsieur de Mortagne!... prenez garde, M. le duc de Versac est mon oncle... et l'insulter, c'est m'insulter.

— Votre tour viendra, monsieur de Lancry, mais plus tard : d'abord les causes, puis les effets — dit froidement M. de Mortagne.

Je saisis la main de Gontran en lui disant tout bas d'une voix suppliante :

— Que vous importe, je vous aime ! ne vous irritez pas contre M. de Mortagne, il a été le seul protecteur de mon enfance.

M. de Mortagne continua :

— Je m'attends à des cris, à des menaces, c'est tout simple ; quiconque m'empêchera de parler redoutera mes paroles.

— On ne redoute que vos injures, monsieur —s'écria mon tuteur.

— Quand j'aurai dit ce que j'ai à dire, je serai aux ordres de ceux qui se trouveront offensés.

—Mais c'est une tyrannie insupportable, vous ne nous imposerez pas avec vos airs furieux de

Matamore et de Ramasse-ton-Bras! — s'écria mademoiselle de Maran.

— Mais, en effet, c'est intolérable... — dit M. de Versac. — On n'a pas d'idée d'une grossièreté pareille chez un homme bien né...

— Il y a là calomnie et diffamation — dit mon tuteur.

— Vous craignez donc mes révélations,... puisque vous voulez étouffer ma voix — s'écria M. de Mortagne. — Vous craignez donc bien que je ne détourne cette malheureuse enfant du mariage qu'on veut lui faire faire!

— Monsieur—s'écria Gontran—c'est maintenant moi, entendez-vous... moi!... qui vous somme de parler... et de parler sans réticences... Si honoré, si heureux que je sois de m'unir à mademoiselle Mathilde, je renoncerais à l'instant à des vœux si chers, s'il lui restait le moindre doute sur...

J'interrompis à mon tour M. de Lancry et je dis à M. de Mortagne : — Je ne doute pas que votre conduite ne vous soit dictée par l'intérêt que vous me portez, monsieur... Je n'ai pas oublié vos bontés pour moi, mais, je vous en supplie, pas un mot de plus.... Rien au

monde ne pourra faire changer ma résolution...

— Mais moi, mademoiselle, j'en changerai —s'écria Gontran...— Oui, quelque cruelle que soit cette résolution... je renoncerai à votre main si à l'instant monsieur ne s'explique pas...

— C'est ce que je demande... — dit M. de Mortagne.

— Mais c'est absurde — s'écria mademoiselle de Maran pâle de colère; — mais vous n'avez donc pas de sang dans les veines, tous tant que vous êtes, de vous laisser imposer par cet échappé de Bicêtre...

— Echappé des prisons de Venise... où vous m'avez fait jeter depuis huit ans... par la plus exécrable machination — s'écria M. de Mortagne d'une voix tonnante en saisissant rudement mademoiselle de Maran par le bras et en la secouant avec fureur.

— Mais il va m'assassiner, il est capable de tout! — s'écria ma tante.

— Et toi, infernale créature, de quoi n'es-tu pas capable? Ta trahison ne m'a-t-elle pas fait souffrir mille morts?... Vois mes cheveux blanchis, vois mon front sillonné par les souffrances! Huit ans de tortures,... entends-tu! Huit ans

de tortures, et je m'en vengerai, dussé-je te poursuivre jusqu'à la fin de tes jours... et encore, je ne sais pourquoi je ne délivre pas tout de suite la terre d'un monstre tel que toi... — ajouta M. de Mortagne en rejetant mademoiselle de Maran dans son fauteuil.

Cette scène était si brusque, l'accusation que M. de Mortagne portait contre ma tante semblait si extraordinaire, que tous les assistants restèrent un moment frappés de stupeur et d'effroi.

Mademoiselle de Maran, quoique redoutée, était assez universellement détestée pour que ses *amis* ne fussent pas fâchés d'être involontairement témoins d'une scène si étrangement scandaleuse.

Le front de mademoiselle de Maran était couvert d'une sueur froide, elle respirait à peine et regardait M. de Mortagne avec frayeur et d'un air égaré.

— Vous ne savez pas comment j'ai découvert votre abominable trame — continua-t-il en s'adressant à ma tante, et il tira de sa poche quelques papiers. — Reconnaissez-vous cette lettre au gouverneur de Venise.... Reconnais-

sez vous ces proclamations incendiaires; tout ceci vous étonne, messieurs — dit M. de Mortagne en voyant les regards de curiosité inquiète qu'on jetait sur ces mystérieux papiers. — Vous ne me comprenez pas encore? Je le crois sans peine; jamais complot n'a été plus méchamment et plus habilement conçu; écoutez donc... et apprenez à connaître cette femme.

Il y a huit ans, je l'accusai devant vous tous, qui composiez le conseil de famille de ma nièce, d'élever en marâtre cette malheureuse enfant; je vous demandais de la lui retirer, vous m'avez refusé : j'étais seul, vous aviez le nombre pour vous, je me résignai; obligé de partir, j'espérais bientôt revenir à Paris, et bon gré mal gré exercer une surveillance continue sur l'éducation de Mathilde. Mon retour épouvanta sa tante; vous allez voir comme elle l'empêcha... Vous tremblez devant cette femme, je le vois. Mais vous aurez peut-être le courage de reconnaître la noirceur de cette âme, s'il y a une âme dans ce corps...

— Et vous souffrez cela, et vous me laissez

insulter ainsi — s'écria mademoiselle de Maran furieuse en se retournant vers l'auditoire.

Personne ne lui répondit.

— Il y a huit ans — reprit M. de Mortagne — je partis pour l'Italie... je devais attendre à Naples M. de Rochegune, fils d'un de mes meilleurs amis. Ce jeune homme au cœur ardent et généreux devait venir avec moi combattre quelque temps en Grèce, j'étais complétement étranger aux complots que les sociétés secrètes tramaient alors en Italie. J'arrive à Venise.... D'abord je ne suis pas inquiété; mais une nuit, la police fait une descente chez moi, on m'arrête, on me garrotte, on saisit mes papiers, mes effets, et on me conduit en prison; je suis mis au secret. Je proteste de mon innocence, je défie qu'on trouve contre moi la moindre preuve de culpabilité; on me répond que le gouvernement autrichien a été instruit de mes mauvais desseins, que je viens prendre une part active aux menées des sociétés révolutionnaires. — Je nie hautement cette accusation. — On apporte mes malles, on les ouvre devant moi, et on trouve dans un double fond, dont j'ignorais l'existence, plusieurs paquets cachetés.

— Mais il faut être aussi fou que cet homme pour écouter sérieusement de pareilles balivernes — s'écria mademoiselle de Maran — Quant à moi, je ne les entendrai pas plus long-temps, et elle se leva.

— soit, allez-vous-en, ce n'est pas à vous que je prétends dévoiler ces abominables mystères, vous n'en avez que trop le secret.

Mademoiselle de Maran se rassit en frémissant de rage.

M. de Mortagne continua :

— On ouvrit ces paquets et l'on y trouva les proclamations les plus incendiaires, un appel aux ventes de carbonari, un plan d'insurrection contre la puissance autrichienne, et quelques lettres mystérieures à mon adresse, timbrées de Paris, que j'étais censé avoir lues, et dans lesquelles on me promettait le concours de tous les hommes libres de la Lombardie... Ces apparences étaient accablantes, je restais anéanti devant ce fait inexplicable. On me demanda compte de mes opinions, je n'eus pas la lâcheté de les nier. Je répondis que je m'étais voué à une seule cause : celle de la liberté sainte et pure de toute souillure... Ces hommes ne com-

prirent pas que, puisque j'avais le courage d'avouer des opinions qui pouvaient me perdre, je devais être cru lorsque je jurais sur l'honneur que j'ignorais l'existence de ces papiers dangereux. Je fus jeté dans un cachot, j'y restai huit années... J'en sortis, vous le voyez, décrépit avant l'âge... Maintenant savez-vous comment j'étais porteur de ces dangereux papiers? Peu de temps avant mon départ pour l'Italie, cette femme avait dépêché Servien, son digne serviteur, auprès de celui de mes gens qui devait m'accompagner; sous le prétexte de faire entrer en Italie des marchandises de contrebande, et de réaliser de grands bénéfices, il lui persuada de faire mettre à mon insu de doubles fonds à mes malles, et d'y cacher les prétendus paquets de dentelles d'Angleterre. Une fois à Venise, un correspondant devait venir réclamer les dentelles, et donner 25 louis à mon domestique. Ce malheureux, ignorant le danger de cette commission, accepta... Je partis, et presqu'en même temps que moi partit aussi cette lettre, adressée au gouverneur de Venise :

« M. de Mortagne, ancien officier de l'empire, connu par l'exaltation de ses idées révo-

lutionnaires et par ses liaisons avec les anarchistes de tous les pays, arrivera à Venise dans le courant du mois de mai ; on trouvera dans plusieurs malles à double fond les preuves de ses dangereux desseins...»

— Eh bien ! cela est-il assez infâme ? — s'écria M. de Mortagne en croisant ses bras sur sa poitrine et en jetant un regard d'indignation sur mademoiselle de Maran.

Celle-ci, un moment accablée, reprit bientôt toute son audace et s'écria :

— Et qu'ai-je de commun, monsieur, avec vos paquets de dentelles renfermant des conspirations? Est-ce que c'est ma faute à moi, si, en voyant vos projets révolutionnaires déjoués, vous avez imaginé une histoire absurde à laquelle on n'a pas cru du tout, avec raison? Qui est-ce qui croira jamais que je me suis amusée à fabriquer des proclamations, des constitutions, des conspirations, et que j'ai mis un de mes gens dans la confidence de cette belle œuvre? Allons donc, monsieur, vous êtes fou... Il n'y a pas un mot de vrai dans tout cela.... Je le nie !

—Vous le niez?... et votre misérable Servien niera-t-il aussi la déposition de mon domestique

qui l'accuse formellement de lui avoir remis les paquets?

— Votre domestique! — s'écria ma tante en riant aux éclats — voilà une belle garantie, en vérité, et qui doit être bien admise. Tel maître, tel valet, monsieur. Est-ce qu'on ne connaît pas vos antécédents! Qu'y a-t-il d'étonnant dans la lettre que vous nous avez lue, et qui a été adressée au gouverneur de Venise? Est-ce que vous ne vous êtes pas toujours déclaré le champion des *frères et amis* de tous les pays? La police d'ici, qui vous surveille, aura, en bonne sœur, averti la police autrichienne de vos projets, c'est tout simple... ça se fait tous les jours... Ainsi laissez-moi tranquille avec vos paquets de dentelles rembourrés de conspirations; c'est un conte de ma mère l'oie... Vous avez voulu faire le Brutus, le Washington, le Lafayette, on vous a coffré et l'on a bien fait... Vous vous plaignez d'avoir les cheveux blancs; est-ce que j'y peux quelque chose, moi? On sait bien que les plombs de Venise ne sont pas fontaine de Jouvence, non plus! Si, par suite, votre imaginative est détraquée, comme il y paraît, prenez des douches,

monsieur, et laissez-nous en repos, car vous êtes insupportable.

Les cruels sarcasmes de mademoiselle de Maran trouvèrent, contre mon attente, M. de Mortagne impassible. Il lui répondit avec le plus grand sang-froid :

— Grâce aux soins actifs de l'amitié de madame de Richeville, de M. de Rochegune et de quelques autres amis, me voici libre, malgré votre impudente audace ; nous avons assez de preuves pour vous clouer au pilori de l'opinion publique, et j'y parviendrai...

— C'est ce que nous verrons, monsieur !

— Et vous n'y serez pas seule ; j'y attacherai aussi vos complices... ceux qui, par lâcheté, égoïsme ou cupidité, ont servi vos méchants desseins... Entendez-vous, monsieur de Lancry? entendez-vous, monsieur d'Orbeval ? entendez-vous, monsieur de Versac ?

Une explosion d'indignation accueillit ces paroles de M. de Mortagne ; il continua sans se déconcerter :

— Je ne sais pas même, messieurs, si votre conduite n'est pas plus exécrable encore que celle de mademoiselle de Maran... Au moins

celle-ci me hait, elle hait sa nièce, et, quoique la haine soit une détestable passion, elle prouve au moins une certaine énergie... Mais vous trois... vous avez lutté de lâcheté, d'égoïsme et de cupidité...

— Continuez, monsieur, continuez — dit Gontran pâle de rage...

— Il y a eu un jour, sans doute, où vous, monsieur de Versac, vous avez dit à mademoiselle de Maran : Mon neveu est perdu de dettes; c'est un joueur effréné; on ferme les yeux sur le scandale de ses aventures, mais il m'embarrasse; s'il se met dans de mauvaises affaires, par respect humain je serai obligé de l'en tirer. Votre nièce est fort riche; arrangeons ce mariage-là : les dettes de mon neveu seront payées, et je n'aurai plus à m'en occuper.

— Monsieur — dit M. de Versac avec une urbanité parfaite — je vous ferai observer que ce que vous me faites l'honneur de me dire manque complétement d'exactitude, et que....

— Monsieur le duc — reprit M. de Mortagne — si vous aviez une fille qui vous fût chère... la donneriez-vous à votre neveu?... Sur l'honneur, répondez.

— Il me semble, monsieur, que nous ne sommes pas dans des termes assez particulièrement familiers pour que je puisse vous faire mes confidences à ce sujet — dit M. de Versac.

— Ce détour... est accablant pour votre neveu, monsieur — reprit M. de Mortagne.

Gontran allait s'emporter; je le contins à force de supplications. M. de Mortagne continua :

— A la proposition de ce mariage, mademoiselle de Maran a réfléchi sans doute ; oui, elle s'est demandé si le parti qu'on lui proposait réunissait bien tous les défauts et tous les vices nécessaires pour assurer le malheur de sa nièce, qu'elle abhorrait... M. de Lancry lui a paru doué des qualités convenables; elle a donné parole à M. de Versac, et l'on a commencé cette odieuse machination... Il y a une justice humaine, dit-on, et cela se passe impunément ainsi ! — s'écria M. de Mortagne avec indignation. — Voici une jeune fille orpheline, isolée depuis son enfance de toute affection, abandonnée à elle-même, sans appui, sans conseil... On introduit près d'elle, à chaque

instant du jour, un homme doué de séductions dangereuses; on écarte tout rival honorable; on la lui livre, à cet homme, à lui tout seul... à lui rompu dès long-temps aux intrigues de la galanterie. La pauvre enfant, sans expérience, habituée aux duretés, aux perfidies d'une marâtre, écoute avec une confiance ingénue et ravie les douceurs hypocrites, les promesses menteuses de cet homme. Ignorante du danger qu'elle court, elle ne s'aperçoit qu'elle aime... que lorsque l'amour est à jamais enraciné dans son cœur... La malheureuse enfant n'a pas un ami, pas un parent pour l'éclairer sur les dangers qu'elle court, sur la position, sur les antécédents de l'homme qui la trompe...

— Assez, monsieur, assez ! — m'écriai-je transportée d'indignation, car je souffrais cruellement de ce que devait ressentir Gontran. — C'est moi, moi seule, qui dois répondre ici... Au lieu de me taire le passé que vous lui reprochez avec tant d'amertume... M. de Lancry, plein de franchise et de loyauté, a été au-devant des informations que je ne pouvais prendre; il m'a dit : Je ne veux pas vous tromper; ma jeunesse a été dissipée, j'ai joué, j'ai été prodigue.

Mais lorsque M. de Lancry a voulu me parler de sa fortune, du peu qu'il possédait encore, c'est moi qui n'ai pas voulu l'entendre. Je n'ai donc pas été trompée en accordant ma main à M. de Lancry ; j'ai une foi profonde, absolue dans les assurances qu'il m'a données, dans les promesses qu'il m'a faites, dans l'avenir que j'attends de lui, et, tout en regrettant amèrement cette triste discussion, je suis heureuse, oui, bien heureuse de pouvoir déclarer ici hautement, solennellement, que je suis fière du choix que j'ai fait...

M. de Mortagne me regardait avec un étonnement douloureux.

— Mathilde... Mathilde... Pauvre enfant... on vous abuse... Vous ne savez pas ce qui vous attend...

— Monsieur, je respecterai toujours le sentiment qui a dicté votre conduite ; et j'espère qu'un jour vous reviendrez de vos injustes préventions contre M. de Lancry.

Puis, allant vers la table où était posé le contrat, je le signai vivement et je dis à M. de Mortagne :

— Voici ma réponse, monsieur. — Et je donnai la plume à Gontran.

M. de Mortagne se précipita vers lui, et lui dit d'une voix émue, presque suppliante :

—Ayez pitié d'elle ! vous êtes jeune, tout bon sentiment ne peut pas être éteint dans votre cœur... grâce pour Mathilde, grâce pour tant de candeur, pour tant de confiance, pour tant de générosité. N'abusez pas de votre influence sur elle... Vous savez bien que vous ne pouvez la rendre heureuse... Est-ce sa fortune que vous convoitez... eh ! monsieur, parlez... je suis riche...

A cette dernière offre, qui était un outrage, Gontran devint pâle de rage.

— Signez... oh ! signez, dis-je à M. de Lancry d'une voix défaillante.

— Oui, oui, je signerai — dit-il avec une fureur contenue. — Ne pas signer serait m'avouer coupable, serait mériter les outrages de cet homme ; ne pas signer serait m'avouer indigne de vous... mademoiselle — et Gontran signa.

— Dites donc que ne pas signer serait renoncer à la fortune que vous convoitez, car

vous êtes indigne de comprendre et d'apprécier les qualités de cet ange... Dans deux mois vous la traiterez aussi brutalement que vos maîtresses... si l'on n'y met ordre...

— Gontran — dis-je tout bas à M. de Lancry — je suis votre femme, accordez-moi la première chose que je vous demande... pas un mot à M. de Mortagne... je vous en supplie... terminez cette scène qui me tue...

Gontran réfléchit pendant quelques moments et me dit d'un air sombre :

— Soit, Mathilde... vous me demandez beaucoup... je vous l'accorde.

— Le sacrifice est consommé, dit M. de Mortagne. — Cela devait être ainsi... Allons, maintenant courage... Plus que jamais il me reste à veiller sur vous, Mathilde... Si je le puis, je dois rendre les suites de votre fatale imprudence moins funestes pour vous... et empêcher les malheurs que je prévois... Soyez tranquille... partout où vous serez... je serai... partout où vous irez... j'irai... Ce monstre—et il montra mademoiselle de Maran — a été votre mauvais génie ; je serai, moi, votre génie tutélaire... Et ici je déclare une guerre acharnée,

sans merci ni pitié, à tous vos ennemis, quels qu'ils soient... Mes cheveux sont blancs, mon front est ridé, mais Dieu m'a laissé l'énergie du cœur et du dévouement. Hélas! pauvre enfant, je viens bien tard dans votre vie; mais, je l'espère, je ne viens pas *trop tard*... Adieu, mon enfant, adieu... Je vais signer ce contrat... j'assisterai à votre mariage, c'est mon droit, c'est mon devoir... En ce moment plus que jamais je tiens à remplir ce devoir et ce droit.

En allant à la table, il signa le contrat d'une main ferme. La voix, la figure de M. de Mortagne avaient un tel caractère d'autorité, que personne ne dit mot; lorsqu'il eut signé, il dit :

—Monsieur d'Orbeval, monsieur de Versac, monsieur de Lancry... je ne rétracte rien de ce que j'ai dit... cela est vrai, je le maintiens et je le maintiendrai pour vrai, ici et partout. Il y a dix ans, j'aurais ajouté que je le soutiendrais l'épée à la main, monsieur de Lancry! Aujourd'hui je ne le dirai plus, ma vie appartient à cette enfant qui, je le vois, n'a plus que moi au monde; ne souriez pas avec dédain, jeune homme; vous savez bien que M. de Mortagne n'a pas peur! — Puis, étendant son bras droit, il fit de son in-

dex un geste menaçant et impérieux, et dit à M. de Lancry :

— Si vous ne réparez pas votre vie passée, si par la tendresse la plus reconnaissante, si par une adoration de tous les instants vous ne vous rendez pas digne de cet ange, c'est vous qui aurez à trembler devant moi, monsieur... Oh! les regards furieux ne m'en imposent pas, j'en ai dompté de plus farouches que vous. — Et M. de Mortagne se retira d'un pas lent.

A peine fut-il parti, que l'espèce de stupeur qu'avait causée cet homme singulier se dissipa. Chacun l'attaqua, le déprisa, l'accusa de folie. On se rappela qu'environ neuf ans auparavant, il avait fait des sorties tout aussi incroyables et tout aussi sauvages. L'intérêt qu'il avait un moment excité en racontant la perfidie de mademoiselle de Maran se refroidit bientôt, presque tous nos parents se rallièrent à ma tante et lui déclarèrent qu'ils ne croyaient pas un mot de la fable de M. de Mortagne au sujet des causes de sa captivité à Venise.

Quelques instants après son départ, nous nous rendîmes à la mairie.

Malgré la scène cruelle qui venait de se pas-

ser, ma confiance aveugle dans M. de Lancry ne faiblit pas. M. de Mortagne et madame de Richeville l'accusaient de fautes qu'il m'avait avouées et dont il avait trouvé l'excuse et presque la justification dans son amour pour moi : je l'avais cru, et je n'éprouvais que de l'irritation contre M. de Mortagne et un redoublement de tendresse pour Gontran ; je m'accusais avec amertume d'avoir été cause de cette scène si douloureuse pour lui, et je me promettais de la lui faire oublier à force de dévouement.

Si l'on s'étonne d'une persistance à conclure ce mariage malgré tant d'avertissements vagues ou précis, c'est que l'on ne connaît pas cette aveugle et intraitable opiniâtreté de l'amour, qui augmente presqu'en raison de l'opposition qu'elle rencontre.

Ce fut avec un religieux ravissement que je répondis *oui*, lorsqu'on me demanda si je prenais Gontran pour époux. La cérémonie terminée, nous revînmes à l'hôtel de Maran.

Le lendemain matin, nous nous rendîmes à la chapelle de la chambre des pairs, où le mariage devait avoir lieu à neuf heures. En entrant, la première personne que j'aperçus fut M. de

Mortagne. N'ayant pas été prévenu la veille, il n'avait pu assister au mariage civil.

Monseigneur l'évêque d'Amiens nous unit. Son allocution à Gontran fut grave, sérieuse, presque sévère ; je pensai qu'on jugeait mon mari sur sa conduite passée : je fus presque orgueilleuse de l'espèce de conversion que son amour pour moi allait opérer dans l'avenir. En sortant de la chapelle, nous rentrâmes dans un salon que M. le chancelier avait bien voulu mettre à notre disposition. J'étais près de la fenêtre avec Gontran et mademoiselle de Maran, attendant le retour de M. de Versac pour partir avec lui.

M. de Mortagne s'avança près de nous.

Je vis les yeux de Gontran étinceler de colère.

Effrayée, je lui pris le bras en lui disant : — Gontran, rappelez-vous votre promesse ; mais il me repoussa presque durement en me disant : — C'est bon... je sais ce que j'ai à faire ; puis, s'avançant près de M. de Mortagne, il lui dit d'une voix sourde :

— J'ai enduré vos outrages et vos menaces, monsieur... tant que j'ai eu des raisons pour les

endurer ; ces raisons n'existent plus, et il faudra bien que vous me donniez satisfaction, maintenant que mademoiselle Mathilde est ma femme.

Mademoiselle de Maran prit Gontran par la main ; son regard brilla d'une méchanceté infernale. Elle dit à M. de Lancry en lui montrant M. de Mortagne :

— Désormais monsieur doit être sacré, inviolable à vos yeux, entendez-vous? Quoi qu'il dise, quoi qu'il fasse, vous devez tout endurer de lui.

— Je dois tout endurer ?— dit Gontran — et pourquoi cela ?

— Pourquoi cela ?... — et mademoiselle de Maran, jetant sur moi et sur M. de Mortagne un regard de vipère, dit avec son affreux sourire : — Vous devez tout endurer de M. de Mortagne, mon pauvre Gontran, par une raison toute simple... c'est qu'on ne peut pas se battre avec le PÈRE DE SA FEMME.

M. de Mortagne resta foudroyé... Gontran le regardait avec stupeur. Moi... je fus quelques moments sans comprendre l'épouvantable portée des exécrables paroles de mademoiselle

de Maran... Puis lorsqu'elles traversèrent ma pensée, brûlantes comme un trait de feu, je ne pus que m'écrier : O ma mère ! et je m'évanouis.

. . . . . .

Bien des années se sont écoulées depuis cette horrible scène ; mon ami, bien des fois j'ai amèrement pleuré en y songeant ; maintenant encore je pleure en la retraçant. O ma mère ! ma mère ! la plus sainte des femmes ! ô vous dont l'angélique vertu rayonnait d'un éclat si pur que le monstre qui causait votre lente agonie n'avait pas même osé tenter de vous calomnier pendant votre vie ! ô ma mère ! il a fallu que vos cendres fussent depuis long-temps refroidies pour qu'une haine sacrilége osât profaner votre mémoire !

Telle fut mon enfance, telle fut ma première jeunesse jusqu'à l'époque de mon mariage.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

DEUXIÈME PARTIE.

LE MARIAGE.

MATHILDE.

DEUXIÈME PARTIE.

LE MARIAGE.

CHAPITRE PREMIER.

LA RETRAITE.

Après la célébration de mon mariage avec M. de Lancry, en sortant de la chapelle du Luxembourg, quel fut mon étonnement de voir une voiture attelée de chevaux de poste; madame Blondeau était assisé sur le siége de derrière. Le valet de chambre de M. de Lancry ouvrit la portière.

— Où allons-nous donc? — demandai-je à Gontran.

— Voulez-vous vous confier à moi? — me répondit-il en souriant.

Je montai, heureuse de penser que, sans doute, je ne reverrais plus mademoiselle de Maran; sa calomnie atroce et insensée contre ma mère avait mis le comble à mon aversion pour elle.

En vain Gontran m'avait fait observer que ce n'était plus de la méchanceté, mais de la folie, que de si odieux soupçons tombaient d'eux-mêmes, je sentais qu'il me serait désormais impossible de me rencontrer avec mademoiselle de Maran.

La voiture partit rapidement.

Pendant trois heures que dura le voyage Gontran fut pour moi rempli d'attention, de gracieuses prévenances; il me parla peu; ses paroles furent d'une bonté touchante, presque grave et recueillie.

Il sentait comme moi, sans doute, qu'on ne peut s'initier aux grandes félicités que par une sorte de méditation rêveuse et mélancolique.

Il n'y a rien de plus sérieux, de plus pensif que le bonheur, lorsqu'il arrive à l'idéal.

Je fus émue jusqu'aux larmes de l'expression de tendresse protectrice avec laquelle Gontran me regarda souvent. Jamais, je crois, je ne me sentis l'âme plus élevée; jamais je n'eus d'aspirations plus généreuses.

Je songeais avec enchantement à tous les grands, à tous les pieux devoirs que j'allais remplir. Je contemplais l'avenir avec une sérénité calme et fière, j'attendais avec une religieuse impatience le moment de prouver à M. de Lancry tout ce que valait mon cœur.

En pensant enfin que peut-être, à force d'amour, je deviendrais indispensable au bonheur de la vie de Gontran, un moment j'éprouvai la folle ardeur, le glorieux enivrement, le magnifique orgueil que l'ambition doit causer aux hommes. . . . . .

Nous arrivâmes à Chantilly.

Nous étions à la fin d'avril. Le soleil à demi voilé répandait une lumière douce et tiède. A mon grand étonnement, notre voiture entra dans la forêt, côtoya les étangs si pittoresques

de la Reine-Blanche, et atteignit la lisière des bois qui bordent le *désert*.

M. de Lancry me fit descendre de voiture, il la renvoya avec son valet de chambre ; madame Blondeau restait seule près de nous.

Gontran, souriant de ma surprise, m'offrit son bras.

Nous suivîmes un petit sentier déjà tout parfumé de violettes et de primevères. Après quelques minutes de marche, nous arrivâmes devant une haie d'aubépine fleurie, très-haute, très-épaisse, au milieu de laquelle était une porte de bois rustique.

Blondeau l'ouvrit, nous entrâmes.

Je vis une maisonnette et un jardin qui auraient tenu dans le grand salon de l'hôtel de Maran.

Jamais chalet ne fut plus coquettement orné que cette maisonnette ; son toit disposé en gradins était couvert de pots de fleurs cachés dans la mousse; les massifs du jardin étaient tellement encombrés de rosiers, d'héliotropes, de jasmins, de gérofliers, de petits lilas de Perse, que ce parterre ressemblait à une im-

mense jardinière ou à un gigantesque bouquet.

Notre maisonnette se composait d'un rez-de chaussée ; en entrant, un petit salon où je vis, avec une douce surprise, mon piano, ma harpe, mes livres que j'avais laissés la veille à l'hôtel de Maran. Cela tenait du prodige.

A droite, deux petites chambres pour moi ; à gauche, celle de Gontran ; au fond du jardin, une chaumière en bois rustique renfermant la chambre de Blondeau et la cuisine.

Dire l'élégance incroyable presque féerique de ce petit Eden serait aussi impossible que de peindre ma reconnaissance envers Gontran, ou ma folle joie d'enfant en songeant que nous allions vivre là pendant quelque temps.

M. de Lancry demanda en riant, à Blondeau, si elle serait capable de nous faire chaque jour à dîner.

Ma gouvernante répondit très-fièrement qu'elle nous étonnerait par son savoir-faire, car elle seule devait nous servir pendant notre séjour dans ce chalet.

Ai-je besoin de vous dire combien j'appréciai cette délicate attention de Gontran!

Il était trois heures à peine, je pris le bras de mon mari pour faire une longue promenade dans la forêt.

Le soleil avait peu à peu dissipé les nuages qui le voilaient; l'air était embaumé, saturé des mille floraisons du printemps; les feuilles, encore d'un vert tendre, frémissaient au léger souffle de la brise; des oiseaux de toute espèce gazouillaient, voltigeaient, se cherchaient dans ces arbres magnifiques, et troublaient seuls de leurs petits cris joyeux le profond silence de la forêt.

Mon cœur se dilatait avec force. J'aspirais avec une ineffable avidité tous les parfums, toutes les suaves émanations de la nature.

Je m'appuyai davantage sur le bras de Gontran... nous marchions lentement... A peine nous échangions de temps à autre quelques rares et distraites paroles...

Un moment, je voulus me rappeler quelques impressions de ma première jeunesse : chose étrange ! cela me fut presque impossible.

Le passé m'apparaissait comme vague, voilé ; mes souvenirs m'échappaient Je n'ai jamais pu m'expliquer cette bizarre sensation.

Était-ce donc que le bonheur présent envahissait, absorbait assez mes facultés pour m'ôter même la mémoire des anciens jours ?

Bientôt ces ressentiments devinrent si vifs que je fermai à demi les yeux, je ne pus faire un pas ; malgré moi ma tête appesantie s'appuya sur l'épaule de Gontran, et je joignis mes deux mains sur son bras...

Gontran, sans doute aussi ému que moi, s'arrêta, et ne troubla pas cet accablement ineffable.

— Pardon — lui dis-je après quelques minutes de silence — je suis bien faible et bien enfant, n'est-ce pas? Mais, que voulez-vous ? tant de bonheur est au-dessus de mes forces... Oh ! que vous devez être heureux d'inspirer autant d'amour !...

— Vous avez raison, Mathilde, car l'inspirer c'est le ressentir ! C'est à moi de vous demander pardon de mon silence... Et pourtant non... car c'est aussi un langage que le silence,... il exprime tant de choses que la parole est impuissante à rendre !... Dites, Mathilde, quels mots pourraient peindre ce que nous éprouvons ?

—Oh! cela est vrai; il me semble aussi que la parole doit se taire lorsque la pensée s'entretient avec l'âme... Mais, mon Dieu! —ajoutai-je en souriant—vous allez trouver cela bien métaphysique, bien ridicule. Voyez combien vous avez raison... Je veux expliquer ces adorables impressions, et je dis des folies. Continuons notre promenade, et laissons nos deux cœurs s'entretenir silencieusement.

Le soleil commençait à s'abaisser lorsque nous rentrâmes au chalet déjà presque noyé dans les ombres du soir, tant les arbres qui l'environnaient étaient touffus.

Nous trouvâmes avec plaisir dans le salon un feu de pommes de pin bien pétillant, que madame Blondeau nous avait allumé, car les soirées du printemps étaient encore froides. Un charmant petit couvert était mis près de la cheminée.

Gontran m'avoua naïvement qu'il était très-disposé à faire honneur aux talents de ma gouvernante. Elle s'était surpassée, notre dîner fût très-gai; nous nous servions nous-mêmes. Je voulais prévenir les désirs de Gontran, lui

les miens; de là, de folles discussions dans lesquelles il finissait toujours par céder.

Après dîner, il ouvrit la porte du salon, il y avança un grand fauteuil où je m'assis.

—Voyez donc quelle belle soirée—me dit-il.

Un clair de lune admirable jetait des flots de lumière argentée sur notre petit jardin et sur la cime des grands arbres qui l'entouraient.

Le silence le plus solennel régnait dans la forêt... Au-dessus de nous les étoiles brillaient dans les profondeurs du firmament; autour de nous les fleurs épandaient leurs parfums.

Gontran s'assit à mes pieds. Son noble et beau visage était tourné vers moi; un pâle rayon de la lune se jouait sur son front et sur ses cheveux. Il tenait une de mes mains dans les siennes et me contemplait avec une sorte d'extase...

Étrange contraste de notre nature! à ce moment, je crois, j'atteignis l'apogée du bonheur; l'homme que j'aimais de toutes les forces de mon âme était à mes pieds. Le calme mystérieux d'une belle nuit ajoutait encore à mes ravissements. A ce moment pourtant, une indéfi-

nissable tristesse s'empara de mon cœur... je pleurai.

Gontran vit mes larmes; bientôt ses yeux se mouillèrent aussi. Je penchai mon front accablé sur le sien, et nos pleurs se confondirent.

Hélas! hélas!... pourquoi ces larmes? Sommes-nous donc si malheureusement doués, que la grandeur de certaines félicités nous écrase? Ou bien, la tristesse involontaire qu'elles nous inspirent est-elle un pressentiment de leur peu de durée? . . . . . .

. . . . . .

Que dirai-je de ces jours fortunés, si beaux, si rapides, de cette vie d'amour et de solitude que Dieu voulut environner de toutes ses splendeurs, car le temps fut toujours admirable!

Un crayon de notre journée fera comprendre l'amertume de mes regrets lorsqu'il fallut abandonner cette existence enchanteresse.

Chaque matin, après avoir admiré ma corbeille de jasmins et d'héliotropes qui ne m'avait jamais manqué à mon réveil, et que Gontran se plaisait à cueillir lui-même dans notre parterre, chaque matin nous allions de très-bonne heure nous promener à pied dans la forêt, fou-

ler avec joie les grandes herbes trempées de rosée, savourer les parfums des plantes aromatiques, et voir les cerfs et les biches se retirer dans l'épaisseur des taillis.

Lorsque le soleil commençait à s'élever, nous revenions déjeuner, puis après, les stores de notre petit salon baissés, jouissant de la fraîcheur et de l'ombre, nous nous reposions de notre promenade du matin en faisant quelquefois une sieste pendant la chaleur du jour. Ensuite, je me mettais souvent au piano; je chantais avec Gontran certains duos, certains airs auxquels nous attachions de tendres souvenirs. D'autres fois nous lisions. Le timbre de la voix de Gontran était charmant; c'était pour moi un bonheur toujours nouveau que de lui entendre lire un de mes poètes favoris. Ces douces occupations étaient mêlées de longues causeries, de projets d'avenir, de doux regards déjà jetés sur le passé. Puis, à l'heure du dîner, nous allions nous habiller avec autant de coquetterie et de recherche que si nous eussions habité un château rempli de monde.

J'attachais un prix infini aux louanges, aux flatteries de Gontran; je prenais plaisir à me coif-

fer moi-même, afin de ne devoir qu'à moi tous les succès que je voulais obtenir auprès de lui.

Malgré l'essai des talents de madame Blondeau, M. de Lancry, qui avouait franchement son goût pour la bonne chère, avait fait venir son cuisinier à Chantilly ; au moyen d'une cantine de chasse parfaitement organisée, notre dîner nous arrivait chaque jour avec de la glace, des fruits; Blondeau n'avait qu'à nous servir.

Gontran avait aussi des chevaux à Chantilly. Après dîner, notre calèche venait nous prendre, et nous partions pour de longues promenades dans les magnifiques allées de la forêt. Nous revenions quelquefois à la nuit au clair de lune, bercés par les plus adorables rêveries, puis nous rentrions. La voiture s'en allait, et Blondeau nous servait le thé.

Oh ! que de longues soirées ainsi passées ! la porte de notre salon ouverte, et nous... jouissant de toutes les beautés de ces nuits de printemps, dont le silence n'était interrompu que par le léger bruissement du feuillage.

Oh ! que d'heures ainsi passées, pendant lesquelles j'écoutais Gontran me raconter sa vie,

sa première jeunesse, les combats de son père, un des héros de la Vendée, bravement mort dans les landes sauvages de la Bretagne pour sa foi, pour son roi !

Avec quelle insatiable curiosité j'interrogeais Gontran sur la guerre qu'il avait faite, lui, sur les dangers qu'il avait courus! Plus je pénétrais dans le passé, grâce à sa confiance, plus je reconnaissais la vanité, l'injustice des accusations de madame de Richeville et de M. de Mortagne.

Ils m'avaient dépeint Gontran comme un homme d'un caractère inégal, égoïste, dur, profondément blasé, incapable de comprendre les délicatesses d'un amour élevé...

Quels étaient ma joie, mon orgueil! je trouvais au contraire Gontran rempli de douceur, de prévenances, de tendresse, et doué surtout du tact le plus parfait, le plus exquis.

. . . . . .

Ce bonheur durait depuis trois semaines.

Un soir, en prenant le thé, Gontran me dit en souriant :

— Mathilde, j'ai une grave proposition à vous faire.

— Oh! dites... dites, mon ami.

— C'est de prolonger encore quelque temps notre séjour ici... si cette solitude ne vous déplaît pas.

— Gontran, Gontran !

— Vous acceptez donc?...

— Si j'accepte? mais avec joie, mais avec ivresse!... mais vous me gâtez ainsi la vie, Gontran ; une fois rentrée dans le monde... que de regrets!... quels sacrifices!... Eh! pour qui? et pourquoi? mon Dieu !

— Vous avez raison, Mathilde — dit Gontran en soupirant. — Pourquoi? pour qui? il y a tant de charmes dans cette existence, et il faut la quitter pour aller se rejeter dans ce gouffre étincelant qu'on appelle le monde.

— Mais qui nous y force, mon ami ? A quoi bon la fortune, si ce n'est à vivre librement à sa guise?... Mais, non, vous dites cela par bonté pour moi, Gontran... Vous êtes trop jeune encore, trop brillant pour renoncer au monde...

— Pauvre enfant — dit Gontran en souriant doucement — c'est vous au contraire qui êtes trop jeune, pour vous priver des plaisirs que vous connaissez à peine... Long-temps pro-

longée, cette vie que vous trouvez charmante vous semblerait monotone.

— Ah! Gontran, vous dites que je suis belle... vous vous lasserez donc de ma beauté?

— Mathilde, quelle différence!

Un bruit de pas et de voix inaccoutumé interrompit Gontran.

On parlait de l'autre côté de la haie. On frappa bientôt à la porte du jardin.

Il était onze heures du soir. Cela m'inquiéta.

— Je vais ouvrir — me dit Gontran.

— Grand Dieu! mon ami, prenez garde.

— Il n'y a rien à craindre, cette forêt est toute la nuit parcourue par les gardes de M. le duc de Bourbon.

— Qui est là? dit Gontran.

— Moi, Germain, monsieur le vicomte.

C'était un palefrenier de M. de Lancry. Mon mari ouvrit la porte.

— Que veux-tu?

— C'est le chasseur de M. le comte de Lugarto qui apporte une lettre à M. le vicomte; il est venu en courrier, il savait où nous étions logés avec les chevaux à Chantilly, il est venu nous trouver et nous a dit de le conduire à

monsieur, ayant une lettre pressée à lui remettre.

— Où est cet homme?

—Là, derrière la porte, monsieur le vicomte.

— Fais-le entrer.

A la clarté que jetait la lampe du salon, je vis un homme de grande taille vêtu en courrier. Je ne sais pourquoi sa physionomie me sembla sinistre...

Il ôta sa casquette et remit une lettre à Gontran.

M. de Lancry, depuis l'arrivée de cet homme, semblait vivement contrarié... presque abattu.

Il s'approcha de la lampe, prit la lettre et la lut rapidement.

Par deux fois Gontran fronça les sourcils; il me parut réprimer un mouvement d'impatience ou de colère.

Après avoir lu, il déchira la lettre et dit au courrier :

— C'est bon, vous direz à votre maître que je le verrai demain à Paris. Puis s'adressant à son palefrenier, M. de Lancry ajouta : — Tu donneras l'ordre à Pierre d'amener demain matin

ici la voiture de voyage. Vous autres, vous partirez ce soir pour Paris avec les chevaux et la calèche. En arrivant à l'hôtel, vous direz que tout soit prêt, car j'arriverai dans la journée.

Les deux domestiques partis, je dis à Gontran avec inquiétude :

— Vous semblez contrarié, mon ami... Qu'avez-vous ?...

— Rien, je vous assure... Rien... Un service assez important... que me demande un de mes amis qui arrive d'Angleterre, cela m'oblige de me rendre à Paris plus tôt que je ne le pensais.

— Quel dommage de quitter cette retraite — dis-je à Gontran, sans pouvoir retenir mes larmes.

— Allons... allons... — me dit-il doucement — Mathilde, vous êtes un enfant !

— Mais nous y reviendrons. Oh ! n'est-ce pas ? cette petite maison sera pour nous un souvenir vivant et sacré !

—Sans doute, sans doute, Mathilde ; mais je vous laisse... Il faudra que nous partions demain de très-bonne heure ; j'ai hâte d'arriver à Paris. Vous devez avoir quelques ordres à donner à

madame Blondeau. Je vais me promener ; j'ai un peu de migraine.

— Mon ami, permettez-moi de vous accompagner.

— Non, non, restez.

— Je vous en prie, Gontran, puisque vous souffrez.

— Encore une fois, je préfère être seul... — dit M. de Lancry avec une légère impatience. — Et il se dirigea vers la porte du jardin.

Je versai des larmes... larmes amères, cette fois.

Retirée chez moi, j'attendis le retour de Gontran.

Il revint une heure après, se promena longtemps encore dans le jardin d'un air agité, et rentra chez lui.

CHAPITRE II.

LE DÉPART.

Je passai une nuit remplie d'angoisses en songeant à l'inquiétude, à l'agitation que M. de Lancry n'avait pu dissimuler.

Au point du jour, je me levai, j'étais douloureusement oppressée. Je voulais jeter un dernier regard sur cette mystérieuse et charmante retraite où j'avais passé des moments si heureux.

Hélas! était-ce un présage? Tant de bonheur devait-il à jamais s'évanouir?...

Le ciel, si pur pendant tant de jours, se voi-

lait de nuages noirs ; un vent froid gémissait tristement à travers les grands arbres de la forêt.

La prédisposition de l'âme est un prisme qui colore les objets extérieurs de ses reflets sombres ou riants. Je fis une remarque puérile, mais elle me navra...

Toutes les fleurs qui ornaient cette demeure avaient été apportées et transplantées comme une décoration champêtre. Peu à peu elles avaient langui et s'étaient flétries. Absorbée par mon bonheur, voyant tout à travers les rayonnements que l'amour jetait sur ma vie, je ne m'étais pas aperçu de l'insensible étiolement de ces plantes ; mais à ce moment, sous ce ciel gris, pensant à ce départ qui m'affligeait, je fus douloureusement frappée de ce spectacle...

Malgré moi, je fis un vague rapprochement entre les jours heureux que je venais de passer et l'existence de ces fleurs, pauvres fleurs éphémères, dépaysées, sans racines, qui, au lieu de s'épanouir chaque matin toujours fraîches et vivaces, mouraient d'une mort précoce, après avoir jeté un parfum, un éclat passagers.

Je frémis... en me demandant s'il en devait être ainsi de la félicité que j'avais goûtée.

Pourtant je voulus échapper à ces réflexions pénibles ; je les regardais comme un blasphème.

Je cueillis pieusement quelques branches d'héliotrope et de jasmin que je me promis de garder toujours; je pensai qu'après tout, j'étais folle de chercher de douloureux pronostics dans un état de choses qu'il dépendait de moi de faire cesser.

Je résolus d'établir un jardinier dans notre maisonnette pour y cultiver des fleurs qui, cette fois, ne mourraient pas au bout de quelques jours.

Par une réflexion bizarre, je me demandai pourquoi l'on entretenait si religieusement les tristes jardins des tombeaux, et pourquoi l'on n'entourerait pas des mêmes soins pieux et touchants les lieux consacrés par quelques souvenirs chéris.

Je rentrai.

Gontran semblait encore plus soucieux que la veille.

La voiture arriva; nous partîmes.

M. de Lancry ne me dit pas un mot de regret sur l'abandon où nous laissions notre retraite à la garde d'un de ses gens ; cela me fit mal.

Après quelques moments de silence, Gontran me dit :

— Mathilde, je vous présenterai demain un de mes meilleurs et de mes plus intimes amis, M. Lugarto, qui arrive de Londres. C'est pour lui rendre un service assez important qu'il me demande que je quitte Chantilly. Nous verrons souvent Lugarto ; je l'aime beaucoup ; je désire que vous l'accueilliez avec bienveillance.

— Quoique M. Lugarto soit cause de notre brusque retour à Paris — dis-je en souriant à M. de Lancry — je vous promets d'oublier ce grand grief, et de recevoir votre ami comme vous le désirez. Mais vous ne m'avez jamais parlé de lui.

— J'étais à la fois si distrait et si absorbé par mon amour — reprit Gontran avec grâce — qu'il y a bien des choses que je ne vous ai pas dites... J'avais laissé Lugarto à Londres ; il est très-paresseux ; il écrit rarement, et j'avais de trop charmantes compensations pour m'apercevoir du silence de cet ingrat.

— Mais savez-vous, Gontran, qu'il faut que vous aimiez en effet beaucoup M. Lugarto pour lui faire le sacrifice que vous lui faites... Nous étions si heureux dans notre retraite!

— Oui, oui, sans doute, mais, de son côté, Lugarto m'a autrefois rendu de très-grands services; je vous conterai cela.

— Oh! alors, mon ami, si vous acquittez une dette de reconnaissance, je ne me plains plus; d'ailleurs j'ai mon projet, et, à mon tour, je vous demanderai une grâce à laquelle je tiens beaucoup.

— Parlez... parlez... Mathilde.

— Eh bien! il faut me promettre de venir chaque mois passer quelques jours dans notre maisonnette de Chantilly.

Gontran me regarda avec étonnement.

— Mais cette maison ne m'appartient pas — me dit-il.

Mon cœur se serra douloureusement.

— Comment cela? — lui demandai-je.

— Mon Dieu! rien de plus simple; j'avais chargé mon homme d'affaires de me chercher une petite maison à Chantilly ou dans quelque endroit bien retiré, et de me la louer pour la

saison; il m'a trouvé cette maison de paysan presque enclavée dans la forêt; je vins la voir, cela me parut charmant comme position; j'y envoyai mon architecte, qui est très-bon décorateur, car, vous le voyez, il a transformé une affreuse chaumière en un vrai chalet d'opéra. Cela se trouvait d'autant mieux que le propriétaire de cette masure et de quelques arpents de terre qui en dépendent est sur le point de les vendre à M. le duc de Bourbon; dès qu'on aura enlevé ce que nous avons laissé dans cette maisonnette, on l'abattra; je ne l'avais louée que pour quatre mois, et il nous reste, je crois encore, environ trois semaines de jouissance.

Hélas! les paroles de Gontran me rappelèrent cruellement ma remarque du matin, sur l'éclat factice des fleurs éphémères de notre jardin.

Sans le vouloir, M. de Lancry me causait un sensible chagrin. Cet homme d'affaires, ce décorateur, ce loyer... tous ces mots vinrent gâter un à un tous mes souvenirs chéris.

Sans doute je n'étais pas assez insensée pour vouloir échapper aux réalités de la vie; mais il me semblait qu'un si petit réduit devait res-

ter environné de tout son prestige, de toute sa poésie, et que, sans prodigalité folle, on aurait pu le respecter à tout jamais.

Je n'accusai pas Gontran; absorbé par le bonheur présent, il avait pu négliger l'avenir; je songeai qu'à nous autres femmes était surtout réservé le culte du passé.

— Gontran — lui dis-je — je suis toute fière d'une pensée que vous n'avez pas eue malgré votre cœur si ingénieusement inventif...

— Parlez, ma chère Mathilde.

— Il nous faut acquérir tout de suite cette maison et le petit champ qui l'environne, puisqu'heureusement cela n'est pas encore vendu à M. le duc de Bourbon.

— Vous n'y songez pas, Mathilde, le prince doit payer la convenance de cette acquisition. Le propriétaire nous ferait les mêmes conditions qu'au prince, et dans de pareilles circonstances ces gens-là ont toujours des prétentions exorbitantes.

— Mais encore... combien cela vaut-il?

— Que sais-je? peut-être trente, quarante mille francs, plus même, car on ne peut assi-

gner de prix raisonnable à une chose toute de convenance...

— Comment? ce ne serait pas plus cher que cela? m'écriai-je avec joie.

— Enfant — me dit Gontran en me serrant tendrement la main.

— Mais qu'est-ce que c'est que trente mille francs auprès...

— Écoutez, Mathilde — me dit M. de Lancry en m'interrompant avec bonté — puisque nous sommes sur ce chapitre, il faut que nous parlions un peu raison... et *ménage* comme l'on dit; c'est très-ennuyeux, mais très-nécessaire, et puis je désire savoir si les dispositions que j'ai prises vous conviendront

— Parlez, mon ami; mais je ne vous tiens pas quitte de notre maisonnette, j'y reviendrai tout à l'heure.

Gontran haussa les épaules en souriant, me regarda et continua :

— Vous comprenez, Mathilde, que notre position nous oblige à tenir un état de maison convenable, digne de notre fortune, et qui vous mette enfin à même de jouir des plaisirs de votre âge.

— Notre chalet... voilà tout l'état de maison que mon cœur désire.

— Mathilde, parlons sérieusement. Voici comment j'ai arrangé nos dispositions intérieures : nous aurons un maître d'hôtel, homme de confiance qui nous servira d'intendant, un valet de chambre pour vous, un pour moi; quatre valets de pied pour l'antichambre et...

— Mais, mon ami, je vous assure que pour moi je préfère réduire cette livrée, et conserver notre petit paradis.

— Soyez donc raisonnable. Il faut, ma chère enfant, d'abord parler des dépenses nécessaires... Notre écurie se composera de quatre chevaux de voiture et d'un cocher pour vous, pour moi de deux chevaux de harnais et de deux ou trois chevaux de selle, avec mes gens d'écurie anglais, deux femmes pour vous sans madame Blondeau; un cuisinier et une fille de cuisine compléteront notre domestique. Pardonnez-moi ces détails, ma chère Mathilde, mais une fois tout ceci convenu, nous n'en parlerons plus.

— Je vous écoute, mon ami, tout à l'heure je vous ferai mes observations.

— Nous habiterons l'hôtel Rochegune pen-

dant l'hiver ; ensuite nous ferons un voyage aux eaux ou en Italie, afin de revenir dans votre terre de Maran vers le mois de septembre pour la chasse ; nous y resterons jusqu'au mois de décembre, époque de notre retour à Paris. Vous aurez, si vous le voulez, un soir par semaine pour recevoir ; nous donnerons à dîner le même jour. Vous choisirez vos jours de loge, l'un à l'Opéra, l'autre aux Bouffes. Enfin, si vous trouvez que mille francs par mois vous suffisent pour votre toilette, nous fixerons cette somme.

— Mon ami...

— Encore un mot, ma chère Mathilde, et je me tais — dit Gontran en souriant.

— Vous voyez que notre état de maison est fort simple ; dans notre position, nous ne pouvons avoir moins ; ne m'en voulez pas si maintenant j'arrive à de grands vilains chiffres. Votre fortune s'élève à cent trente mille francs de rente environ ; avec ce qui me reste de la mienne, nous pouvons donc compter à peu près sur un revenu de cent soixante mille francs ; mais en défalquant l'acquisition de l'hôtel Rochegune, les non-valeurs et les économies que nous

devons rigoureusement tenir en réserve pour les cas imprévus, nous ne devons calculer à peu près que sur cent mille francs par an. Eh bien ! ma chère Mathilde, il ne nous faut ni plus ni moins que cela pour tenir notre maison sur le pied que je vous ai dit. Vous le voyez, nous n'avons que ce que l'on pourrait appeler le *nécessaire du luxe*, sans aucun superflu, car toutes les dépenses que je vous ai énumérées sont absolument indispensables.

— Ce que vous ferez sera toujours parfaitement fait, mon ami, quoiqu'il me semble qu'on puisse vivre très-heureux sans un si grand entourage de *nécessaire*, comme vous dites ; mais ce qui vous plaît est bien : je ne veux voir que par vos yeux, ne penser que par votre pensée. Seulement, dussé-je pour cela retrancher sur ce que vous m'accordez, je veux... vous entendez, je veux absolument mon chalet de Chantilly ; c'est pour moi le plus indispensable, le plus nécessaire, la moins superficielle de toutes les dépenses ; ce sera mon luxe de cœur. Nous irons de temps en temps y faire un joli pèlerinage avec ma pauvre Blondeau pour toute suite.

— Allons, allons, soyez tranquille, nous reparlerons de cela, jolie petite opiniâtre — me dit Gontran avec gaieté. — Ah! j'oubliais, il faudra envoyer notre architecte à votre château de Maran. Depuis vingt ans il n'a été habité que par votre régisseur, il doit être en ruines.

— Sans doute... et puis un château, c'est si grand!... Tenez, mon ami... Grondez-moi; mais votre chalet m'a gâtée... Ah! que le printemps de Paris va me sembler pesant et ennuyeux auprès de notre beau printemps de la forêt!... Voyez comme je suis rancuneuse; je ne puis vraiment pardonner à votre ami le sacrifice que vous lui faites.

— A propos de Lugarto — me dit Gontran — il faudra excuser chez lui certaines façons un peu cavalières qui ne sont peut-être pas de la plus exquise compagnie... Il a toujours été si gâté!

— Que voulez-vous dire?

— Mais tenez, Mathilde, je ne puis mieux faire que de vous tracer à peu près le portrait de Lugarto; au moins vous le connaîtrez lorsque je vous le présenterai. Lugarto a vingt-deux ou vingt-trois ans à peine : il est d'origine

brésilienne. Son père, fils d'un esclave sang mêlé, avait été affranchi dès son enfance. Ce père, d'abord intendant d'un très-grand seigneur portugais, géra si bien ou si mal la fortune de son maître qu'il le ruina complétement, et qu'il acquit une grande partie de ses biens. Telle fut l'origine d'une fortune d'abord considérable, puis enfin colossale, car des entreprises et des concessions de mines dans l'Amérique du Sud augmentèrent tellement ses biens, qu'à sa mort M. Lugarto laissa à son fils plus de soixante millions.

M. Lugarto père avait vécu aux colonies avec le faste et la dépravation d'un satrape. Profondément corrompu, affichant un cynisme révoltant, aussi lâche que méchant, il avait, dit-on, dans un accès de colère féroce tellement maltraité sa femme, qu'elle était morte des suites de ces violences.

— Mais c'était un monstre qu'un pareil homme — m'écriai-je — quel triste et cruel héritage qu'une telle mémoire !... son fils doit être bien à plaindre, malgré ses millions.

— D'autant plus à plaindre — dit Gontran en souriant avec amertume — que son père lui

a donné les plus hideux exemples. Laissé à quinze ans maître d'une fortune de roi, Lugarto a grandi au milieu des excès et des adulations de toutes sortes. A vingt ans, il éprouvait déjà les dégoûts et la satiété de la vieillesse, grâce à l'abus de tout ce qui se procure avec l'or ; d'une nature frêle, délicate, étiolée avant son développement, il n'a de jeune que son âge; sa figure même, malgré des traits agréables, a quelque chose de morbide, de flétri, de convulsif, qui révèle de précoces infirmités.

J'écoutais Gontran avec étonnement; en me traçant le portrait de M. Lugarto, sa voix avait un accent d'ironie mordante, il semblait se complaire dans la triste peinture du caractère de cet homme.

Un moment je fus sur le point de faire cette observation à Gontran, puis je ne sais quel scrupule me retint ; il continua.

— Au moral, Lugarto est un homme profondément dépravé, sans foi, sans courage, sans bonté, habitué à mépriser souverainement les hommes; car presque tous ont bassement flatté sa fortune. Tour à tour d'une prodigalité folle et d'une avarice sordide, ses dépenses n'ont

qu'un mobile, l'orgueil; qu'un but, l'ostentation. Le procureur le plus retors ne sait pas mieux les affaires que lui; seul, il gère son immense fortune avec une sagacité, avec une habileté incroyables, et il s'enrichit encore chaque jour par les spéculations les moins honorables. Portrait fidèle de son père, l'ignoble rapacité de l'esclave lutte encore chez lui contre la ridicule vanité de l'affranchi; tout prouve cette double nature : son luxe sévèrement réglé, son faste retentissant mais parcimonieux; tout, jusqu'à ses bruyantes aumônes faites insoucieusement et sans l'intelligence du malheur qu'il secourt, mais qu'il ne plaint pas... Deux plaies incurables empoisonnent pourtant l'opulence impériale de Lugarto, la bassesse de son extraction et la conscience du peu qu'il vaut personnellement. Aussi, par un compromis qui ne trompe que lui, il est affublé du titre de comte, et s'est fait fabriquer je ne sais quelles ridicules armoiries. Exalté par l'adulation et par l'orgueil, l'adulation et l'orgueil le torturent; il le sait : c'est à sa fortune qu'on accorde les prévenances dont on l'entoure; pauvre demain, il serait complétement méprisé; alors parfois sa rage

contre le sort n'a pas de bornes, mais, comme son père, Lugarto est aussi lâche que méchant, et il se venge de tant de prospérités injustement accumulées sur lui en maltraitant avec la plus cruelle dureté ceux que leur dépendance oblige à supporter ses violences ; des femmes... des femmes même n'ont pas été à l'abri de ses brutalités... Eh bien, malgré cela, malgré tant de vices odieux, le monde n'a toujours eu pour lui que des sourires; les plus hardis lui ont témoigné de l'indifférence.

Ne pouvant me contenir plus long-temps, je m'écriai :

— Eh ! comment osez-vous appeler un tel homme votre ami ? comment avez-vous pu lui sacrifier nos plus chers désirs ?... En vérité, Gontran, je ne vous comprends pas.

M. de Lancry, sans doute rappelé à lui par ces mots, me regarda d'un air interdit.

— Que dites-vous, Mathilde ?

— Je vous demande comment vous pouvez appeler M. Lugarto votre ami ?... Mais jamais je ne consentirai à voir un homme aussi pervers, aussi odieux... Et encore une fois, c'est pour lui que vous quittez si tôt cette retraite où nous

vivions si heureux?... Gontran, il y a là quelque chose d'inexplicable.

M. de Lancry se remit de son émotion, et me dit en souriant :

— Écoutez une comparaison bien ambitieuse, Mathilde... L'homme qui parvient à dompter et à rendre sociable et soumis le tigre et la panthère, ne prend-il pas en amitié la bête féroce qu'il a pu rendre douce et obéissante? Eh bien! quoique ce pauvre Lugarto ne soit pas un tigre, il y a, je crois, un peu de ce sentiment-là dans mon amitié pour lui. Oui, autant je l'ai vu dédaigneux, méchant, altier pour les autres, autant pour moi il a toujours été bon, prévenant, dévoué. Je vous l'avoue, Mathilde, je n'ai pu m'empêcher d'être profondément touché des preuves nombreuses d'affection qu'il m'a données... et, vous le concevez, avec bien du désintéressement. Puis, jugez donc combien il doit être malheureux : personne ne l'aime ; il n'a pas même un ami... Toujours dominé par cette crainte de n'être recherché que pour sa fortune, par hasard il ressent pour moi une bienfaisante confiance qu'il n'éprouve pour personne. Eh bien! dites, Mathilde, mon

cœur... ma vanité... je dirais presque mon honneur, ne m'ordonnent-ils pas de l'accueillir avec bienveillance ?

Déjà je connaissais assez la physionomie de Gontran pour avoir remarqué une sorte de contrainte pendant qu'il m'expliquait la cause de son amitié pour M. Lugarto, tandis qu'au contraire il s'était laissé aller à une franche amertume en dépeignant l'odieux caractère de cet homme.

Sans pouvoir justifier mes soupçons, je sentais qu'il y avait là quelque mystère ; les explications de Gontran ne me rassurèrent qu'à demi.

Pourtant, telle est la puissance du prestige de l'amour, que peu à peu, en réfléchissant à ce que venait de me dire Gontran, je vis une nouvelle preuve du charme qu'il inspirait dans l'influence extraordinaire qu'il exerçait sur M. Lugarto.

Si j'avais eu besoin de m'excuser à mes propres yeux de n'avoir pu résister aux rares séductions de Gontran, ne me serais-je pas dit que je devais céder à cette inévitable fatalité,

puisque les caractères les plus intraitables, les plus altiers, n'avaient pu y échapper?

Que dirai-je! ma passion était si aveugle que M. Lugarto me devint presque moins odieux par la pensée qu'il avait subi l'irrésistible empire de Gontran.

CHAPITRE III.

LES VISITES DE NOCES.

M. de Lancry avait profité de notre absence pour faire disposer l'hôtel Rochegune, nous le trouvâmes prêt à notre arrivée. Quoique cette maison fût splendide, je ne pus vaincre un sentiment de tristesse en y entrant. Tout m'était pour ainsi dire nouveau dans cette demeure, et l'inconnu m'a toujours glacé.

Ursule et son mari étaient partis, elle devait venir passer l'automne à Maran. M. Sécherin l'y amènerait et viendrait la reprendre, ses occupations ne lui permettant pas une longue absence.

Le lendemain du jour de notre arrivée, je m'éveillai de bonne heure ; je sonnai Blondeau, elle entra.

— Eh bien !... et mes fleurs ? — lui dis-je en ne lui voyant pas la corbeille de jasmins et d'héliotropes qu'elle m'avait toujours présentée chaque matin depuis mes fiançailles avec Gontran.

— On n'en a pas apporté, madame.

— C'est impossible.

— Je puis vous assurer, madame, qu'on n'a rien apporté... Je viens de l'antichambre.

— C'est impossible, encore une fois ; je t'en prie, retournes-y, ma bonne Blondeau.

Elle revint sans fleurs...

Ce fut un enfantillage, sans doute, mais les larmes me vinrent aux yeux.

Blondeau s'en aperçut et me dit :

— Mais, madame, nous sommes seulement ici depuis hier, ça ne peut être qu'un oubli.

Hélas ! oui, ce n'était qu'un *oubli*, et cet oubli me faisait mal...

Dans ma superstition de cœur, j'attachais une importance, une signification extrême à cette preuve quotidienne du souvenir de Gon-

tran. C'était très-simple en soi-même, il ne s'agissait que de donner un ordre et d'en surveiller l'exécution ; c'est par cela même que je ressentais plus vivement encore cette privation qu'on aurait pu si facilement m'épargner.

Blondeau, voyant mes larmes, voulut me consoler ; elle m'avoua que les craintes qu'elle avait eues de ne pas me voir heureuse étaient évanouies, que M. de Lancry paraissait rempli de soins, de bontés pour moi, et que je n'étais pas raisonnable de m'affecter si profondément pour si peu...

Jamais je n'aurais accusé Gontran. Je contins mon chagrin, je dis à Blondeau qu'elle avait raison, que j'étais folle, qu'il ne fallait plus songer à cela.

Puis je pensai qu'après tout c'était peut-être une maladresse de nos gens... J'attendis le lendemain avec angoisses... Pas de corbeille encore...

Pour en finir avec les fleurs, à dater de ce jour elles ne reparurent plus.

Pour rien au monde je n'en aurais parlé à M. de Lancry. Après le chagrin que cause l'oubli de certaines prévenances, il n'y a rien de

plus douloureux, de plus humiliant pour le cœur que de réclamer contre cet oubli.

Quoique j'aie cruellement et long-temps souffert d'une puérilité si insignifiante en apparence, j'excusai Gontran aux dépens de ma susceptibilité sans doute exagérée, déraisonnable.

Je lui sus gré d'avoir du moins mis une sorte de transition à cet oubli si cruel pour moi.

Combien d'hommes le lendemain de leur mariage substituent tout à coup une sorte de laisser-aller insoucieux et égoïste aux prévenances, aux recherches de la veille!

Les insensés! pour échapper à quelques douces contraintes, pour vivre ce qu'ils appellent *sans gêne*, ils ne savent pas de quelles ravissantes douceurs ils se privent à jamais! ils ne comprennent pas que le mariage devient une existence monotone, grossière, souvent intolérable, faute de cette continuité de soins exquis, de coquetteries gracieuses, de délicatesses charmantes et mystérieuses.

Ils ne comprennent pas que de ces attentions

si futiles en apparence dépendent souvent le bonheur, le repos de la vie.

Ils ne sentent pas enfin à quelle humiliation navrante ils réduisent une femme, du jour où ils la forcent à se demander si c'est son titre d'épouse qui lui mérite cette brusque cessation d'empressement. Ils ne sentent pas de quelle généreuse résignation il faut qu'une femme soit douée pour ne pas faire une comparaison fatale entre les égards attentifs de gens qui ne lui sont rien... et la négligence de celui qui doit être tout pour elle...

Hélas! je sais qu'on reproche aux femmes qui ressentent si vivement ces nuances d'attacher une importance outrée, ridicule, à de petites choses, à des *misères;* et pourtant ces misères suffisent presque toujours au bonheur des femmes!

Pour ces *misères* elles se dévouent aveuglément, avec orgueil, avec joie!

Pour ces *misères* elles oublient souvent les privations, les chagrins, les grands malheurs qui les frappent : car ces *misères* leur prouvent qu'elles sont précieusement aimées; et il est une chose qui les blesse toujours d'une

manière incurable, c'est l'indifférence et le dédain.

Et puis enfin, puisque les hommes, dans leur glorieuse suffisance, traitent d'enfantillage ce qui est tant pour nous, est-il bien généreux de leur part, à eux si sages, à eux si forts, à eux si puissants, de nous refuser quelques soins qui leur coûteraient si peu, et qui nous seraient au moins un prétexte de les aimer avec adoration ?

Cette longue digression était peut-être nécessaire pour faire sentir combien je devais souffrir de l'oubli de Gontran. Ce fut le premier chagrin qu'il me causa. . . . . .

Cette journée, d'ailleurs si malheureuse à son début, devait m'être pénible.

Après déjeuner, M. de Lancry me montra la liste des visites de noces qu'il avait fait dresser, et me dit :

— Il était inutile d'y mettre le nom de mademoiselle de Maran, car il est tout simple que nous commencions notre tournée par elle.

Je regardai M. de Lancry avec stupeur.

— Ma tante? Vous n'y pensez pas, mon ami.

— Comment cela ?

— Aller chez elle, moi! moi!

— Mais en vérité, Mathilde, je ne vous comprends pas.

— Vous ne me comprenez pas... Ah!... Gontran!

— Bon... j'y suis... vous songez encore à cette calomnie insensée contre votre mère : mais nous sommes convenus que c'était de la folie. Il faut prendre les gens pour ce qu'ils sont... Plutôt que de ne calomnier personne, votre tante médirait d'elle-même ; c'est une infirmité morale dont il faut avoir autant de pitié que d'une infirmité physique... Vous me regardez d'un air stupéfait... pourtant rien n'est plus simple... Ajouteriez-vous la moindre importance aux propos d'un fou?... Non, sans doute, n'est-ce pas? Eh bien, faites comme moi... Oubliez de folles paroles dictées par l'égarement de la haine, la noble mémoire de votre mère est au-dessus de pareilles médisances.

Mon cœur se brisait ; d'abord je n'eus pas la force de dire un mot, puis je m'écriai en fon-

dant en larmes, car depuis le matin je les étouffais :

— Jamais... jamais je ne remettrai les pieds chez mademoiselle de Maran.... je vous en supplie, n'insistez pas... cela me serait impossible.

— Calmez-vous, Mathilde, calmez-vous.... croyez bien que je ne vous demande rien que de juste, que de nécessaire... Je n'exige pas que vous voyiez souvent votre tante, mais je désire que vous la voyiez quelquefois.

— Non, je vous dis que la vue de cette femme me tuera... Elle me fait horreur.

— Ce sont là des exagérations, ma chère Mathilde. Réfléchissez à une chose : le monde ne pourra s'expliquer votre brusque rupture avec une parente qui vous a élevée... et qui a presque fait mon mariage. Vous comprenez cela, Mathilde... On fera des commentaires... des suppositions à perte de vue. On interrogera votre tante... Celle-ci, choquée de ce manque de procédés de votre part, sera capable de l'expliquer à sa façon... Vous, moi... et... M. de Mortagne — ajouta Gontran en prononçant ce nom avec effort — nous avons seuls

entendu les folles et méchantes paroles de mademoiselle de Maran ; craignez de la pousser à bout, elle pourrait répéter à d'autres ce qui demeurera un secret entre nous... et, malgré son inaltérable pureté, la mémoire de votre mère...

— Est-ce vous... vous, Gontran, qui me proposez cela !... Eh ! que m'importe le monde?... et que m'importe les abominables noirceurs de mademoiselle de Maran?... Croyez-vous donc que si l'on m'interroge je laisserai ignorer la raison qui m'a fait à jamais rompre avec elle? Non, non... Il n'y a pas de plus sanglante vengeance à tirer des calomniateurs que de proclamer leurs calomnies, et de les écraser ainsi sous leur propre honte! Ah ! ne craignez rien, Gontran, la noble mémoire de ma mère peut braver les basses attaques de mademoiselle de Maran. Tous les honnêtes gens m'approuveront quand je dirai pourquoi je ne peux pas remettre les pieds chez cette horrible femme.

— Mathilde, vous parlez en fille tendre et dévouée, c'est tout simple, mais vous ne connaissez pas le monde... Croyez-moi, maintenant la mémoire de votre mère m'est aussi sacrée qu'à vous ; c'est pour la conserver pure de

toute souillure que, malgré votre répugnance, j'insiste absolument pour que vous fassiez quelques rares visites à mademoiselle de Maran. Encore une fois cela est nécessaire, indispensable... vous m'entendez.

En prononçant ces derniers mots, la voix de M. de Lancry, jusque-là douce et affectueuse, prit une expression plus ferme ; il contracta légèrement ses sourcils.

Je craignis de l'avoir blessé par ma résistance, j'en fus désespérée; mais ce qu'il me demandait, avec raison peut-être, me semblait au-dessus de mes forces.

—Pardon, pardon, mon ami— lui dis-je— ayez pitié de ma faiblesse... Je ne le peux pas... Encore une fois, pour rien au monde... je ne reverrai cette femme.... Au nom de notre amour, Gontran... n'exigez pas cela de moi... Je ne le pourrais pas.

— Je vous assure, Mathilde, que vous le pourrez... C'est un sacrifice, un grand sacrifice... soit... je vous le demande.

— Gontran, par pitié.

— Je vous dis que cela est nécessaire, et que vous le ferez.

— Mais, mon Dieu! mon Dieu! vous ne savez donc pas ce que c'est que...

M. de Lancry m'interrompit avec une violence jusque-là contenue — et s'écria en frappant du pied :

— Je sais bien ce que c'est, moi! que d'avoir enduré les honteux reproches, les insolentes bravades de M. de Mortagne!... Je sais ce que c'est que d'avoir été presque insulté à la face de votre famille et de la mienne; je sais ce que c'est que d'avoir refoulé ma haine et mon désir de vengeance; je sais enfin ce que c'est que d'avoir, par égard pour vous, consenti à ne pas forcer cet homme à me donner satisfaction, quoiqu'il se retranche derrière la protection qu'il vous porte! Eh bien! c'est parce que je sais combien tout cela m'a coûté... qu'en retour je vous demande de faire ce que je crois de votre rigoureux devoir... Une fois pour toutes, madame, autant vous me trouverez aveuglément dévoué à tous ceux de vos désirs qui ne vous seront pas fâcheux, autant vous me trouverez intraitable lorsqu'il s'agira de céder à un caprice.

— Un caprice !... Gontran... mon Dieu !... un caprice !!!

— L'exagération d'un sentiment très-louable vous empêche de juger nettement cette question.

— Mais mon cœur se révolte... malgré moi ; que puis-je faire ?...

— Eh bien ! puisque les raisons, puisque les prières ne peuvent rien sur vous — s'écria M. de Lancry en courroux — je vous déclare que si vous ne consentez pas à m'accompagner chez mademoiselle de Maran, je découvrirai la demeure de M. de Mortagne ; je connais sa bravoure, je sais que, malgré sa résolution de ne pas se battre, il est des outrages qu'il ne souffrira pas... et si vous m'y forcez par votre refus, je...

— Ah ! c'est affreux... Gontran... j'irai chez mademoiselle de Maran — dis-je en pleurant et en prenant la main de mon mari entre les miennes presque avec effroi, et comme pour l'arracher à un grand danger.

On frappa à la porte du salon où nous étions, je rentrai en essuyant mes larmes dans ma chambre à coucher.

J'entendis un valet de chambre annoncer à mon mari que M. le comte de Lugarto l'attendait chez lui.

Gontran vint me trouver, changea de ton, me parla avec tendresse, et me dit de le faire avertir lorsqu'il pourrait m'amener M. Lugarto, qu'il voulait me présenter.

— Mais je suis en larmes — lui dis-je — de grâce remettez cette visite.

— Vite, vite, séchez ces beaux yeux — me dit Gontran avec une apparente gaieté — ou je vous amène tout de suite mon tigre dompté. Pendant que vous allez vous remettre, je vais lui faire admirer notre maison; et j'enverrai tout à l'heure vous demander si vous pouvez nous recevoir.

CHAPITRE IV.

M. LUGARTO.

J'essuyai mes larmes et j'attendis cette présentation importune.

Je n'eus pas un seul moment d'amertume contre Gontran. Je crus qu'il voyait de son point de vue et moi du mien ; je devais avoir tort, il le disait, je devais me soumettre à son jugement.

La seule pensée d'une rencontre entre M. de Mortagne et M. de Lancry me glaçait d'effroi. Enfin, alors comme depuis, en songeant au cruel sacrifice que j'allais faire aux volontés

de Gontran, en songeant à tout ce que j'allais souffrir en présence de mademoiselle de Maran, je me consolais par cette pensée que ma résignation plairait à mon mari.

Dès lors je compris cette grande, cette terrible vérité, si vraie qu'elle ressemble à un paradoxe :

« Lorsqu'une femme aime passionnément... » les ordres les plus injustes... les traitements » les plus barbares, loin de diminuer son » amour... l'exaltent davantage encore ; elle » baise pieusement la main qui la frappe, ainsi » que les martyrs, dans leur ravissement dou- » loureux, remercient le Seigneur des tortures » qu'il leur impose... »

On vint me demander de la part de M. de Lancry si je pouvais le recevoir avec M. Lugarto. Je lui fis répondre de passer chez moi.

Quelques instants après, Gontran et son ami entrèrent.

Le portrait que mon mari m'avait fait de ce dernier me parut frappant.

M. Lugarto était d'une taille grêle, et mis avec plus de recherche que de goût. On retrouvait dans ses traits, quoiqu'agréables, le type

primitif de sa race : un teint pâle et jaune, un nez écrasé, des yeux d'un bleu vitreux et des cheveux bruns.

Sa physionomie maladive avait une expression de suffisance, d'astuce et de méchanceté, qui me repoussa tout d'abord.

— Ma chère amie, permettez-moi de vous présenter M. Lugarto, le meilleur de mes amis.

Je m'inclinai sans pouvoir trouver une parole.

— Lancry m'avait bien dit que vous étiez charmante, mais je vois que ses éloges sont encore au-dessous de la réalité — me dit M. Lugarto avec une sorte d'aisance protectrice et familière.

Je ne répondis rien.

Gontran me fit un signe d'impatience et se hâta de dire en souriant à son ami :

— Moi qui n'ai pas la modestie de madame de Lancry, moi qui jouis de ses succès comme s'ils étaient les miens, je vous avoue, mon cher Lugarto, que je suis très-sensible à votre suffrage.

— Et vous avez raison, mon cher; vous le

savez, je ne m'enthousiasme pas facilement. Or, si je vous jure que je n'ai rien vu de plus séduisant que madame... c'est que cela est. Mais je vous dirai avec la même franchise qu'il est très-dangereux pour vos amis de voir un trésor pareil!...

— Ah! mon cher Lugarto, prenez garde, voici que vous tombez dans l'exagération; vous aviez si bien commencé — dit Gontran embarrassé de mon silence.

J'étais au supplice; pourtant, faisant un effort sur moi même, je dis à M. Lugarto d'un air glacial :

— Vous arrivez de Londres, monsieur?

— Oui, madame; j'étais allé assister aux courses du printemps.

— Vous voyez, ma chère amie, un des vainqueurs habituels d'Epsom et du Darby. Les chevaux de course de Lugarto sont célèbres en Angleterre — se hâta de dire Gontran pour engager la conversation. — Est-ce que vous n'en ferez pas venir ici quelques-uns pour les courses du bois de Boulogne et du Champ-de-Mars?

— Bah .. vos chevaux français ne valent pas

la peine qu'on se dérange pour les battre ; et puis vous ne pouvez pas tenir de paris assez forts — dit dédaigneusement M. Lugarto. — S'adressant à moi : — Il y a après-demain une matinée dansante à l'ambassade d'Angleterre ; allez-y donc, tout Paris sera là... Ce sera charmant, si vous y êtes surtout.

— J'ignore, monsieur, si M. de Lancry a l'intention d'aller chez madame l'ambassadrice d'Angleterre.

— Ah çà ! mon cher, vous êtes donc un tyran... que votre femme attend vos ordres pour savoir où elle doit aller? — et se retournant vers moi, M. Lugarto ajouta : — Tenez, croyez-moi, en fait de plaisirs, agissez toujours à votre tête; mettez tout de suite ce cher Lancry dans la bonne voie. Il n'y a rien de plus désagréable que ces diables de maris, une fois qu'on leur laisse prendre de mauvaises habitudes.

Je regardai Gontran, et je répondis à ces impertinentes vulgarités, dites avec l'assurance la plus ridicule, par ces seuls mots :

— Le musée est-il déjà ouvert, monsieur? — afin de faire bien sentir à M. Lugarto, par ce brusque changement de conversation, que

je trouvais ses plaisanteries de mauvais goût.

M. Lugarto, sans doute habitué à un autre accueil, parut piqué; il dit à Gontran :

— Ah çà! mon cher, nous jouons aux propos interrompus avec madame de Lancry; je lui parle de la tyrannie des maris, elle me répond par une question sur le musée.

— C'est qu'en effet, mon cher Lugarto, vous êtes très-embarassant, votre conversation éblouit d'abord un peu; vous êtes né un siècle trop tard, il fallait venir sous la régence; et encore, ma chère amie — me dit Gontran — il ne faut pas juger Lugarto sur ses folles paroles, il vaut beaucoup mieux qu'elles, mais il est convenu qu'on lui passe tout... on l'a tant gâté... allons, allons, je me charge de faire votre paix avec madame de Lancry.

— Je serais fâché de vous avoir déplu par une mauvaise plaisanterie — reprit M. Lugarto avec un sourire contraint, sans me dire *Madame;* sorte de familiarité qui lui semblait habituelle, et qui me paraissait de la dernière inconvenance.

Je fus sur le point de lui répondre quelque chose de très-dur, mais je me contins et je ré-

pondis : — Il m'a seulement paru, monsieur, que vous vous hâtiez un peu de me confondre dans l'intimité qui vous lie à M. de Lancry.

— C'est que, voyez-vous, on a hâte de jouir des avantages qu'on désire vivement, et j'espère que vous m'excuserez en faveur de ce motif — me dit M. Lugarto en souriant d'une manière convulsive; puis il me jeta un regard morne, froid, qui me fit presque peur.

Mon instinct me dit qu'en quelques minutes je venais de me faire un ennemi.

Mon mari semblait vivement contrarié ; voulant relever une seconde fois la conversation, que je laissais tomber à dessein afin de rompre le plus tôt possible un entretien qui m'était insupportable, Gontran dit à M. Lugarto, dont l'impertinente assurance n'était en rien troublée :

— Avez-vous vu la serre chaude sur laquelle s'ouvre l'appartement de madame de Lancry? vous qui êtes grand amateur de fleurs, il faut que vous nous donniez des conseils. Voulez-vous venir, Mathilde?

J'allais refuser, j'obéis à un geste impérieux

de Gontran ; je l'accompagnai dans le parloir qui communiquait à cette serre chaude.

—C'est horriblement mal établi — s'écria M. Lugarto après l'avoir examinée. — Votre architecte n'y entend rien. C'est bâti au-dessus d'une voûte ; le froid passant en dessous, vous n'aurez jamais là... une température convenable. Mais voilà bien les Français... ils veulent singer l'opulence, et ils sont réduits à un luxe économique.

Le rouge monta au front de M. de Lancry, mais il fit un effort sur lui-même et répondit :

— Vous êtes bien sévère pour M. de Rochegune, l'ancien propriétaire de cette maison, mon cher Lugarto, car nous avons trouvé cette serre chaude toute bâtie.

— Rochegune ?..., Rochegune ?... — dit M. Lugarto — je le connais bien ; je l'ai rencontré à Naples. J'étais alors l'amant de la comtesse Bradini... Rochegune me l'a enlevée, mais n'a pas joui long-temps de son triomphe... Au moyen de certaines lettres contrefaites... et vous savez que je contrefais les écritures à merveille, le mari...

— Mon ami je trouve qu'il fait bien chaud

ici -- dis-je à M. de Lancry en interrompant M. Lugarto dont le cynisme me révoltait — voulez-vous rentrer dans le salon ?

— Pardon — me dit M. Lugarto — je voudrais à peu près prendre la mesure de cette serre avec ma canne ; je veux vous envoyer quelques magnifiques passiflores du Brésil et d'autres plantes très-rares que j'ai envoyé chercher en Hollande, il faut que je voie si elles tiendront ici.

— Monsieur, je vous rends grâce... Les fleurs qui garnissent cette serre me suffisent.

— Mais elles sont affreuses, ces fleurs ! c'est toujours du goût de ce M. de Rochegune ; quand on a les choses, il faut les avoir complètes... Tenez, Lancry, moi, par exemple, j'ai voulu envoyer cet hiver chercher des plantes équinoxiales en Hollande ; comment m'y suis-je pris : j'ai fait construire un énorme fourgon vitré et disposé en serre chaude avec un petit poêle à vapeur ; le tout a été si parfaitement établi, que, bien que ce fourgon fût venu en poste de la Haye, pas une des vitres qui le couvraient n'a été brisée. Deux jardiniers accompagnaient cette serre nomade dans une voi-

ture de suite ; tout cela est arrivé ici comme par enchantement.

— En effet, cette idée est très-ingénieuse — dit M. de Lancry. — C'est qu'aussi vous avez beaucoup d'invention, Lugarto.

— Que voulez-vous? il ne suffit pas d'avoir de l'argent, il faut encore avoir l'esprit de l'employer convenablement... Il y a tant de gens qui ne savent pas même bien dépenser la fortune qu'ils n'ont pas.

—Dépenser quand on n'a pas : vous parlez en énigme, mon cher Lugarto.

— Ah! vous croyez, mon cher Lancry?

Gontran et son ami me parurent échanger un étrange regard pendant un silence de quelques secondes.

Mon mari le rompit le premier, et dit en souriant d'un air embarrassé :

— Je vous comprends... dans ce sens, vous avez raison... Mais, si vous le voulez, nous allons rentrer dans le salon. Je crains réellement que la chaleur ne fasse mal à madame de Lancry.

M. Lugarto finit de mesurer la hauteur du mur avec sa canne, et dit :

— Mes passiflores tiendront parfaitement ici; j'y joindrai quelques orchidées très-rares avec les paniers en joncs caraïbes pour les suspendre. Au moins vous aurez une serre convenablement meublée. Il est vrai qu'elle est si mal construite, votre serre, que tout y périra ; mais j'en serai ravi, cela me donnera l'occasion de renouveler vos fleurs plus souvent.

Nous rentrâmes dans le salon.

Je croyais cette interminable visite finie, il n'en fut rien. M. de Lancry fit voir à M. Lugarto une assez belle vue de Venise par un peintre moderne, et lui dit :

— Vous êtes connaisseur, que pensez-vous de cela?

— Ce n'est pas mal. Avez-vous payé cela bien cher?

— Non, ce tableau est entré dans la vente de l'hôtel.

— C'est la meilleure manière d'acheter des tableaux, car cette racaille d'artistes, toujours affamés, vous les font payer le double de leur valeur quand on les leur commande et qu'ils

vous savent riches... Quand *j'étais jeune*, j'étais assez niais pour les payer d'avance ; aussi il arrivait que très-souvent je pouvais à peine leur arracher mon tableau.. Et quel tableau !.. Une fois l'argent mangé, ils ne s'inquiétaient pas du reste... Maintenant, donnant... donnant, je les paie lorsque je suis content, sinon je leur fais retoucher, refaire et refaire jusqu'à ce que cela me plaise... Au moins ainsi je ne suis plus volé.

Cette brutale insolence m'indigna. Je ne pus m'empêcher de dire :

— Ah ! monsieur..., vous me révélez là une des plaies douloureuses du génie que je ne soupçonnais pas... et vous trouvez des artistes ?

— Comment si j'en trouve ? et des plus fameux encore... Ils m'accablent de platitudes quand je vais dans leur atelier ; ils me demandent mes conseils, même pour les tableaux qu'ils ne font pas pour moi, et ils ont l'air de m'écouter pour me faire la cour. En vérité, je ne sais pas ce qu'on ne ferait pas faire à cette race pour quelques billets de mille francs. On ne tient cette espèce que par l'argent.

Il me fut impossible de me contenir davan-

tage; je me souvins de ce que m'avait dit Gontran sur la rage qu'éprouvait M. Lugarto de n'avoir ni naissance ni valeur personnelle, et je dis à M. de Lancry :

— Mon Dieu ! mon ami, ce que monsieur nous dit là me rappelle une bien touchante histoire de *grand artiste* et de *grand seigneur*, que M. le duc de Versac, votre oncle, m'a plusieurs fois racontée. Il s'agissait de Greuse et de M. le duc de Penthièvre ; ne vous en a-t-il jamais parlé ?

— Non ; je ne me le rappelle pas, du moins — me dit M. de Lancry.

— Contez-nous donc ça ; j'ai quelques tableaux de Greuse, ça m'intéressera — dit M. Lugarto.

— Voici, mon ami — répondis-je en m'adressant à Gontran — ce que m'a raconté monsieur votre oncle. M. le duc de Penthièvre aimait passionnément les arts ; il les protégeait en grand seigneur digne de comprendre que l'antique illustration de race et le génie se touchent en cela que ce sont deux magnifiques avantages que l'histoire ou que Dieu seul vous donnent, et que tous les trésors du monde ne

sauraient acquérir ni remplacer... — Je regardai M. Lugarto ; il rougit de dépit ; je continuai. — M. le duc de Penthièvre avait donc pour Greuse la plus touchante amitié. Vous le savez, l'inépuisable bonté de cet excellent prince égalait la supériorité de son esprit d'une finesse et d'une grâce exquise ; lorsqu'il alla voir les premiers tableaux que Greuse fit pour lui, et qu'il rémunéra avec une libéralité toute royale ; il dit au grand peintre, avec ce charme qui n'appartient qu'aux grandes aristocraties :

« — Mon cher Greuse, je trouve vos ta-
» bleaux admirables ; mais j'ai une grâce à vous
» demander.

» — Monseigneur, je suis à vos ordres.

» — Eh bien ! — dit le prince avec une
» sorte d'hésitation timide et comme s'il eût
» demandé une faveur — eh bien !... je vou-
» drais que vous missiez de votre main, au bas
» de ces tableaux : DONNÉ *par Greuse à son*
» AMI *M. le duc de Penthièvre.* — La posté-
» rité saurait que j'ai été l'ami d'un grand
» peintre... »

— Avouez — dis-je à Gontran en remarquant avec joie que le coup avait porté, et que

M. Lugarto ne pouvait dissimuler sa contrariété —avouez qu'il n'y a rien de plus délicat, de plus charmant que la conduite du prince.

— Oui, en effet... c'est charmant — dit M. de Lancry avec embarras, en me faisant un signe d'impatience et en me montrant du regard M. Lugarto qui, les yeux baissés, mordait la pomme de sa canne.

Malgré mon désir de plaire à Gontran, je continuai.

— N'est-ce pas, mon ami, que cela rehausse à la fois le grand artiste capable d'inspirer un tel sentiment, et le véritable grand seigneur capable de ressentir et d'exprimer ainsi l'amitié?

Gontran avait tâché de m'interrompre par quelques signes; j'avais été trop outrée contre M. Lugarto pour résister au plaisir de le mortifier.

J'y parvins; je le vis à la pâleur de cet homme et à un autre regard de haine, regard morne et froid qui m'alla au cœur, pesant comme du plomb.

M. Lugarto, néanmoins, ne se déconcerta pas; il reprit avec une imperturbable assurance :

— Je ne connaissais pas cette histoire du duc de Penthièvre ; elle est fort jolie, mais elle ne me convertit pas. Je préfère ne pas passer pour un niais aux yeux des artistes et ne pas me donner la peine de faire de la délicatesse avec eux. Mais, j'y pense, j'ai justement une vue de Naples, de Bonnington, qui ferait à ravir le pendant de votre vue de Venise, mon cher Lancry ; je vous l'enverrai avec ces fleurs que j'ai promises à votre femme.

— Mon cher Lugarto, je vous en prie...

— Allons... vous faites des façons?... entre amis, pour un malheureux tableau... Qu'est-ce que cela ?

— Eh bien ! je suis de votre avis, on ne doit pas faire de façons entre amis pour un tableau. Permettez-moi donc de vous envoyer ma vue de Venise qui fera tout aussi bien pendant à votre vue de Naples.

— Ma foi, mon cher, je suis pris dans mes propres filets, j'accepte avec d'autant plus de plaisir que ce tableau vient de l'appartement de madame de Lancry. A ce soir, mon cher ; je vous verrai un moment au club, n'est-ce pas ?

— Je ne sais, j'ai plusieurs visites à faire avec madame de Lancry.

—Si... si... je vous verrai... j'en suis sûr... Vous savez pourquoi.

— Ah, oui... j'oubliais, vous avez raison. Ainsi donc ce soir, mais un peu tard — repondit M. de Lancry avec un certain embarras.

— Sans rancune — me dit M. Lugarto en me tendant la main.

Quoique cette habitude anglaise fût alors à peine répandue dans le monde, elle me choqua moins encore que l'audace de M. Lugarto.

Au lieu de prendre la main qu'il m'offrait, je répondis par un salut très-froid.

— Décidément vous ne voulez pas faire la paix. Allons, mon cher, votre femme me déclare la guerre — dit M. Lugarto à M. de Lancry. — Eh bien! elle a tort, car elle finira par reconnaître que je vaux mieux que ma réputation... C'est un défi, prenez garde à vous, mon cher, je serai peut-être forcé de faire ma cour à votre femme pour la faire revenir de ses préventions... Vous le voyez, je ne vous prends pas en traître, Lancry, je vous préviens.

— Vous serez toujours le plus grand fou

que je connaisse — lui dit Gontran en l'emmenant et en le prenant par le bras.

Je restai plus stupéfaite encore de la patience de Gontran que de l'insolence de cet homme. Je cherchais à pénétrer quel pouvait être le secret de l'influence qu'il exerçait sur Gontran, lorsque celui-rentra.

Pour la première fois je vis sur ses beaux traits une expression de colère qui les défigurait.

— Mon Dieu! madame — s'écria-t-il en fermant la porte avec violence — je ne vous avais pas encore vue exercer cette méchanceté d'esprit dont j'avais entendu parler dans le monde! Mais vous auriez pu, ce me semble, ne pas choisir pour victime mon meilleur ami! Chacune de vos paroles aurait été longuement, perfidement calculée, qu'elle n'aurait pas pu le blesser plus cruellement. Hier, je vous dis en confidence que Lugarto regrettait amèrement de n'être pas grand seigneur et de n'avoir d'autre valeur que celle de ses millions, et vous vous étendez complaisamment sur les avantages de l'aristocratie de naissance et de talent!! Malgré son air riant, il est parti fu-

rieux... je le connais bien... il est furieux, vous dis-je.

— Comment, mon ami, vous le défendez... c'est vous... vous! qui me reprochez d'avoir fait sentir à cet homme tout ce que ses manières avaient d'inconvenant?

— Eh! mon Dieu, madame, je vous ai prévenue qu'il avait des façons peut-être trop familières, et que vous m'obligeriez de les excuser en faveur de l'amitié qui m'attache à lui; je vois avec peine que, malgré mes recommandations, vous faites tout ce qu'il faut pour l'irriter, car, je vous le répète, il est très-irrité.

— Mais que vous importe, je vous le demande, la colère de M. Lugarto?

— Il m'importe de ne pas m'aliéner un ami... un ami intime que j'aime, auquel je suis sincèrement attaché... Vous m'entendez, madame?

— Vous aimez cet homme, dites-vous, Gontran!... Je voudrais vous croire, et je ne puis... Il n'y a aucun rapport entre la noblesse de vos sentiments et la grossièreté de M. Lugarto... Et puis, enfin, je ne sais... mais, quand vous parlez de l'amitié que vous ressentez pour

lui... vos traits se contractent... votre parole est amère... et l'on dirait qu'il s'agit d'un sentiment tout contraire.

Ces mots, que je dis presque au hasard, semblèrent produire un effet terrible sur M. de Lancry. Il frappa du pied avec violence; il s'écria, les lèvres tremblantes de colère :

— Qu'entendez-vous par là, madame? qu'entendez-vous par là?

Effrayée, le cœur me manqua, je fondis en larmes, et je dis à Gontran :

— Pardon, mon ami, pardon, je n'ai rien voulu vous dire de blessant, seulement je ne puis comprendre...

— Il ne s'agit pas de comprendre, il s'agit de m'obéir sans interpréter mes paroles, sans scruter mes sentiments secrets; si je vous dis que M. Lugarto est mon ami, si je vous demande de le traiter comme tel, vous devez me croire et m'obéir sans raisonner ni réfléchir.

— Ne vous fâchez pas, Gontran... je vous obéirai; seulement laissez-moi vous dire qu'il m'en coûte beaucoup; dans ce seul jour vous m'avez demandé deux bien cruels sacrifices : revoir mademoiselle de Maran et admettre dans

notre intimité un homme dont le caractère et les manières doivent inspirer une profonde aversion à tous ceux qui comme vous n'excusent pas M. Lugarto par une indulgente amitié... Encore une fois, mon ami, parce que le sacrifice que je fais est pénible, ne croyez pas que je manquerai à ma promesse... Plus les preuves de dévouement que vous me demandez sont grandes, plus elles me seront douloureuses, plus, je l'espère, elles vous attesteront de la vivacité de mon amour... Pardonnez-moi donc, mon ami... l'hésitation que j'ai montrée. Maintenant, je ferai tout ce que vous voudrez à ce sujet.

La figure de M. de Lancry avait peu à peu repris son expression de douceur habituelle ; seulement il semblait accablé. Il me prit la main et me dit avec bonté :

— C'est à mon tour, Mathilde, à vous demander pardon de ma violence... Mais, une fois pour toutes, croyez... oh! croyez bien que je ne demande rien qui ne soit indispensable à votre bonheur... Je n'ose dire au mien.

— Ah ! mon ami ! cette raison est la seule

qu'il faille invoquer, elle suffira toujours à me décider.

On vint annoncer à Gontran que la voiture l'attendait. Nous partîmes pour aller rendre visite à mademoiselle de Maran.

CHAPITRE V.

LA PRINCESSE KSERNIKA.

M. de Lancry ne me dit pas un mot pendant le temps que nous mîmes à arriver chez mademoiselle de Maran; il semblait rêveur, abattu.

Lorsque la voiture s'arrêta devant la porte, le cœur me manqua; je suppliai Gontran de remettre au moins cette visite, il me répondit par un geste d'impatience.

Je vis quelques voitures dans la cour de l'hôtel, je fus presque contente; il me semblait

qu'une première entrevue avec ma tante me serait ainsi moins pénible.

Quelle fut ma surprise en entrant dans le salon de retrouver M. Lugarto ! J'y vis aussi la princesse Ksernika qui assistait à la représentation de *Guillaume Tell* lorsque j'étais allée à l'Opéra, avec mademoiselle de Maran, dans la loge des gentilshommes de la chambre.

— Bonjour enfin, ma chère enfant — me dit ma tante de l'air du monde le plus affectueux, et en se levant pour m'embrasser.

Je frissonnai ; je fus sur le point de la repousser. A un regard de Gontran, je me résignai.

— Mais c'est qu'elle est encore embellie — dit mademoiselle de Maran en m'examinant avec sollicitude. — C'est tout simple... le bonheur sied si bien. Et Gontran sait mieux que personne prodiguer cette parure-là. — Puis s'adressant à madame Ksernika : — Ma chère princesse, permettez-moi de vous présenter madame de Lancry, ma nièce, ma fille adoptive.

La princesse se leva et me dit avec beaucoup de grâce :

— Nous commencions, madame, à trouver M. de Lancry bien égoïste; mais on ne le blâmait sans doute autant que parce qu'on l'enviait davantage...

Je saluai madame de Ksernika, je m'assis près d'elle.

C'était une très-jolie femme, blonde, grande, mince, d'une taille et d'une tournure charmantes : ses traits, d'une extrême régularité, avaient presque toujours une expression hautaine, boudeuse ou ennuyée; ordinairement elle fermait à demi ses grands yeux bleus un peu fatigués. Cette habitude, jointe à un port de tête assez impérieux, lui donnait un air plus dédaigneux que véritablement digne... Polonaise, elle parlait notre langue sans le moindre accent, mais avec une sorte d'indolence et de lenteur presque asiatique; quoiqu'elle fût d'une superbe élégance, elle se recherchait encore plus dans sa parure que dans sa personne.

A peine fus-je assise auprès de la princesse, que M. Lugarto vint se mettre derrière moi sur une chaise, et me dit familièrement :

— Eh bien! est-ce que vous êtes encore fâchée?.... Vous voulez donc la guerre?.... —

Et s'adressant à madame de Ksernika en me montrant du regard, il ajouta :

— Princesse, dites-lui donc que je gagne à être connu, et qu'il vaut mieux m'avoir pour ami que pour ennemi.

Je rougis de dépit : je n'osais, de peur de déplaire à Gontran, répondre avec dureté ; je gardai le silence.

La princesse reprit de sa voix langoureuse et en regardant avec hauteur M. Lugarto par-dessus son épaule :

— Vous!... Il me serait fort égal de vous avoir pour ami ou pour ennemi, car je ne croirais pas plus à votre amitié que je ne craindrais votre inimitié.

— Allons donc, princesse, vous êtes injuste.

—Non, vous savez que je ne vous gâte pas... moi... je suis peut-être la seule personne qui vous dise vos vérités... Vous devez m'en savoir gré... car je ne me donne pas la peine de les dire à tout le monde. Est-ce que vous ne trouvez pas, madame — dit la princesse en s'adressant à moi — qu'il faut faire une espèce de cas des gens pour leur dire ce que le reste du monde n'ose pas leur dire?

— En cela, madame — répondis-je — il me semble que l'estime et le mépris se traduisent de la même sorte.

— Expliquez-nous donc cela — me dit M. Lugarto.

— Eh bien! je crois, monsieur, qu'on peut dire les plus dures vérités sans faire le moindre état de la personne à laquelle on les adresse.

— Est-ce que c'est pour moi que vous dites ça? — reprit M. Lugarto avec son imperturbable assurance.

— Vous mériteriez bien qu'on vous répondît : oui — dit la princesse. — Savez-vous que je ne comprends pas pourquoi hommes et femmes tolèrent vos airs audacieux et familiers.

— C'est mon secret, et vous ne le saurez pas.

— Vous allez me faire croire à quelque pouvoir... surnaturel, n'est-ce pas?

— Peut-être.

— Vous êtes fou!...

— Je suis fou. Eh bien! voulez-vous que je vous fasse d'abord rougir jusqu'au blanc des yeux, et puis ensuite pâlir plus que vous ne le voudrez?

— C'est bien usé cela... — répondit la prin-

cesse avec indolence. — Vous allez me proposer de me magnétiser? Et vous ne savez peut-être pas seulement ce que c'est que le magnétisme; car vous n'êtes pas savant, vu que la science ne s'achète pas avec de l'argent.

M. Lugarto souriait depuis quelques moments d'un sourire méchant et convulsif qui lui était particulier... Je lisais dans ses yeux ternes l'expression d'une joie maligne, il dit lentement en attachant un long regard sur la princesse :

— Je suis ignorant comme un sauvage, c'est vrai; mais il y a des choses que personne au monde que moi ne peut savoir, parce qu'il faut beaucoup d'argent pour acheter cette science-là.

— Vraiment? — dit dédaigneusement la princesse.

— Vraiment... Et ce qu'il y a de plus piquant, c'est que ma science n'a l'air de rien... mais, comme tous les gens habiles, avec peu je fais beaucoup. Ainsi, par exemple, vous n'avez pas idée des résultats que j'obtiens, je suppose, avec une date, un nom de rue et un numéro.

Je regardai par hasard la princesse; elle devint pourpre.

— Ainsi le 12 décembre... rue de l'Ouest...

n° 17... par exemple... Cela a l'air de ne rien signifier du tout — reprit M. Lugarto — et pourtant il n'en faut pas davantage pour vous faire pâlir... maintenant que vous avez rougi, comme je vous l'avais prédit.

Puis il reprit de manière à n'être entendu que d'elle et de moi :

— Faites donc attention, princesse, on vous remarque ; ne me regardez pas ainsi d'un air fixe et ébahi, cela vous va mal. Vos yeux sont bien plus jolis lorsqu'ils sont à demi fermés— ajouta-t-il avec une cruelle ironie.

Madame Ksernika était en effet d'une pâleur extrême, elle semblait fascinée par la révélation que venait de lui faire M. Lugarto.

A ce moment, mademoiselle de Maran causait à voix basse avec M. de Lancry. Remarquant l'agitation de madame de Ksernika, elle lui dit :

— Est-ce que vous êtes souffrante, chère princesse?

— Oui, madame, j'ai eu toute la journée une migraine affreuse — dit la pauvre femme en balbutiant et en se remettant avec peine.

— Vous le voyez... il vaut mieux m'avoir

pour ami que pour ennemi — me dit tout bas M. Lugarto.

Il se leva.

Deux femmes entraient alors; la princesse put sortir et déguiser plus facilement son trouble...

Je restais presque terrifiée du pouvoir mystérieux de M. Lugarto.

Gontran me fit un signe, en me montrant un fauteuil vide auprès de mademoiselle de Maran; j'allai m'y asseoir. Ma tante me dit tout bas :

— Est-ce que vous croyez que j'ai donné dans la migraine de cette belle princesse *Micomicon?*... Je parie que ce *nègre blanc* — et elle me montra M. Lugarto — lui a dit quelque infamie, qu'elle mérite bien d'ailleurs; car, quoique son mari la batte comme plâtre, et qu'il lui ait déjà cassé un bras, elle est loin d'être quitte envers lui, elle lui redoit au moins son autre bras et ses deux jambes, s'il est disposé à lui briser un membre par chaque amoureux. Mais c'est égal, l'impudence de ce M. Lugarto m'a révoltée. Je n'ai consenti à recevoir

cette espèce archimillionnaire que pour me donner le régal de le flageller d'importance.

Malgré l'aversion que mademoiselle de Maran m'inspirait, je ne pus m'empêcher de lui savoir gré de cette résolution.

Les deux femmes nouvellement arrivées causèrent quelques instants avec mademoiselle de Maran, Gontran et M. Lugarto.

— Dites donc, monsieur Lugarto — s'écria tout à coup mademoiselle de Maran tout en travaillant à son tricot, et en interrompant l'un de ces silences qui coupent souvent les conversations — est-ce que c'est à vous, cette voiture où je vous ai rencontré l'autre jour?

— Pour quelle raison me demandez-vous cela? — dit négligemment M. Lugarto.

Mademoiselle de Maran, au lieu de répondre à cette question, en fit une autre. Elle m'avait toujours dit que rien n'était plus impertinent et plus dédaigneux que ce procédé.

— Pourquoi donc alors qu'il y avait des armoiries sur c'te voiture, si elle est à vous?

— Ce sont les miennes, madame — dit M. Lugarto en rougissant de dépit, car son imperturbable audace était en défaut lorsqu'on

attaquait ses ridicules prétentions nobiliaires.

—Est-ce que vous les avez payées bien cher, ces armoiries-là ? — dit mademoiselle de Maran.

Il y eut un moment de silence très-embarrassant. M. Lugarto serra ses lèvres l'une contre l'autre en fronçant le sourcil. Je regardai Gontran. Il ne put s'empêcher d'abord de sourire amèrement; puis, à un regard à la fois colère et suppliant de M. Lugarto, il dit vivement à mademoiselle de Maran :

— A propos d'armoiries, madame, est-ce que vous aurez la bonté de me prêter votre d'Hozier; j'aurais quelques recherches à faire sur une de nos branches collatérales : mais, j'y songe, ne pourriez-vous pas...

— Laissez-moi donc tranquille avec vos branches collatérales — reprit mademoiselle de Maran — vous venez vous jeter à la traverse d'une conversation intéressante ! Dites donc, monsieur Lugarto, on vous a joliment volé, si l'on vous a vendu ces armoiries-là cher... Je parie que c'est une imagination de votre carrossier.... Alors, permettez-moi de vous le dire, ça n'a pas le sens commun. Est-ce qu'il

faut jamais s'en rapporter à ces gens-là pour composer un blason? Puisque vous vouliez vous passer cette fantaisie, il fallait vous adresser mieux.

— Mais, madame — dit M. Lugarto en devenant pâle de colère contenue...

— Mais, monsieur, je vous répète que votre carrossier ou son peintre sont des imbéciles. Est-ce qu'on a jamais vu mettre en blason métal sur métal? Figurez-vous donc, mon pauvre monsieur, qu'ils se sont outrageusement moqués de vous avec leurs *étoiles d'or en champ d'argent;* ils ont inventé ça parce que c'était plus riche probablement, et que ça rappelait ingénieusement vos monceaux de piastres et de doublons... Sans compter les deux lions rampants dont ces imbéciles ont affublé votre écusson. Dites-moi, savez-vous qu'ils feraient un effet superbe, vos deux lions rampants, s'ils n'avaient pas l'inconvénient d'appartenir à la maison royale d'Aragon ?

— Mais, madame, ce n'est pas moi qui ai inventé ces armoiries. Ce sont celles de ma famille — dit M. Lugarto en se levant avec im-

patience, et en lançant un coup d'œil furieux sur Gontran.

Celui-ci voulut en vain intervenir dans la conversation, mademoiselle de Maran n'abandonnait pas si facilement sa proie.

— Ah ! mon Dieu !... mon Dieu !... Vraiment... ce sont les armoiries de votre famille — s'écria ma tante en ôtant ses lunettes, et en joignant les mains avec une apparente bonhomie. — Pourquoi donc que vous ne me l'avez pas dit tout de suite ? Après cela, il n'y a rien que de très-naturel là-dedans. Il est probable, voyez-vous, qu'un Lugarto, pour quelque beau fait d'armes contre les Morisques d'Espagne, aura obtenu d'un roi d'Aragon la faveur insigne de porter des lions rampants dans ses armes, de même que nos rois ont octroyé les fleurs de lis à certaines maisons de France... C'est comme vos *étoiles d'or en champ d'argent :* c'est, bien sûr, quelque glorieux mystère héraldique enseveli dans vos archives de famille. Et moi, qui m'en moquais ! mais c'est-à-dire que maintenant je les admire sur parole, vos *étoiles d'or en champ d'argent !* C'est, peut-être, dans son genre, un blason aussi unique,

aussi particulier que la croix de Lorraine, que le *créquier* de Créquy, que les *mâcles* de Rohan, ou que les *alérions* de Montmorency. Ça doit être furieusement curieux, l'origine de vos *étoiles d'or en champ d'argent!* recherchez-nous donc cela, mon cher monsieur.

— Madame, si c'est une raillerie, franchement je la trouve de mauvais goût — dit M. Lugarto en tâchant de reprendre son sang-froid.

— Mais pas du tout, mon cher monsieur, rien n'est plus sérieux, car, j'y songe, vous êtes originaire du Brésil, le Brésil appartient au Portugal, le Portugal a appartenu à l'Espagne ; vous voyez bien qu'en remontant nous approchons des rois d'Aragon. Ah bien! oui, mais voilà une toute petite chose qui m'arrête dans mon ascension vers le passé.

— Eh! mon Dieu, madame! ne vous en occupez pas ; je vous rends grâce de toute votre sollicitude — s'écria M. Lugarto.

Mademoiselle de Maran ne fit pas semblant de l'avoir entendu, et reprit :

— Oui, il n'y a que cette petite difficulté-là, c'est qu'on dit que monsieur votre grand-père

était quelque chose comme un esclave nègre, ou approchant.

— Madame... vous abusez...

— C'est là ce qui fait — reprit mademoiselle de Maran sans abandonner son tricot — c'est là ce qui fait que je ne peux pas venir à bout de me figurer M. votre grand-père avec une couronne de comte sur la tête. Coiffé de la sorte, il ressemblerait comme deux gouttes d'eau à ces vilains sauvages de Bougainville qui portaient gravement une croix de Saint-Louis passée dans le bout de leur nez. Est-ce que vous ne trouvez pas ?

Je frémis de l'expression presque féroce que prit un moment la physionomie de M. Lugarto ; cette expression me frappa d'autant plus qu'au même instant il partit d'un éclat de rire nerveux et forcé.

— N'est-ce pas que c'est une drôle de comparaison que j'imagine là — dit mademoiselle de Maran en s'adressant à M. Lugarto.

— Très-drôle, madame, très-drôle ; mais avouez que j'ai le caractère bien fait.

— Comment donc ! mais le meilleur du monde ; et je suis bien sûre que vous ne garde-

rez pas contre moi la moindre rancune. Et après tout, vous avez raison; il n'y a rien de plus innocent que mes plaisanteries.

— De la rancune, moi — dit M. Lugarto ; — ah ! pouvez-vous le croire ? tenez, je veux emmener tout de suite Gontran avec moi pour rire avec lui à notre aise de mes étoiles d'or en champ d'argent.

— Pendant que vous y serez, riez donc en même temps de vos lions rampants — ajouta mademoiselle de Maran. — C'est ce qu'il y a de plus pharamineux dans votre blason. Mais tout cela — reprit-elle — ce sont des folies ; gardez vos armoiries, mon cher monsieur, gardez-les: ça jette de la poudre aux yeux des passants. C'est tout ce qu'il faut pour des yeux bourgeois; car vos innocentes prétentions nobiliaires ne dépassent pas nos antichambres. Quant à nous, pour nous éblouir, ou plutôt pour nous charmer, vous avez, ma foi, bien mieux que des *étoiles d'or en champ d'argent;* vous réunissez toutes sortes de qualités de cœur et d'esprit, toutes sortes d'immenses savoirs et de modesties ingénues : aussi, quand vous ne seriez pas riche à millions, vous n'en seriez pas

moins un homme joliment intéressant et furieusement compté, c'est moi qui vous le dis.

— Je sens tout le prix de vos louanges, madame, je tâcherai de m'acquitter envers vous et d'étendre, si je le puis, ma reconnaissance aux personnes de votre famille et à celles qui vous intéressent — répondit M. Lugarto avec amertume, et en me jetant aussi un regard furieux.

— Et j'y compte bien, car je ne suis pas égoïste—répondit mademoiselle de Maran avec un étrange sourire.

— Venez-vous, Lancry — dit M. Lugarto à mon mari.

— Je vous verrai ce soir au club, nous en sommes convenus — répondit Gontran avec embarras.

— Oui, mais j'avais oublié une chose, notre homme de Londres nous attend à trois heures — dit M. Lugarto d'un air impérieux.

A ces mots M. de Lancry fronça les sourcils, se leva et dit à mademoiselle de Maran :

— Madame, je vous laisse Mathilde, M. Lugarto me rappelle un engagement que j'avais oublié.

Je jetai un regard suppliant sur Gontran, il l'évita.

— Lugarto me mène — ajouta-t-il — gardez la voiture, je vous reverrai à dîner.

Les deux femmes qui avaient été comme moi spectatrices muettes de cette scène entre mademoiselle de Maran et M. Lugarto, s'en allèrent quelques instants après.

Je restai seule avec mademoiselle de Maran.

CHAPITRE VI.

MADEMOISELLE DE MARAN.

Long-temps et douloureusement contenue, mon indignation éclata enfin contre cette femme qui avait osé calomnier ma mère d'une manière si atroce.

— Voilà une leçon que cet impertinent n'oubliera pas de sitôt — me dit mademoiselle de Maran. — Il sera d'autant plus furieux que je la lui ai donnée, et ma foi fort à dessein, cette leçon, devant les deux comtesses d'Aubeterre, qui sont les plus mauvaises langues que je con-

naisse. Ce soir, tout Paris saura l'histoire des étoiles d'or en champ d'argent.

— Madame — dis-je à mademoiselle de Maran — vous devez être étonnée de me voir chez vous ?

— Étonnée ! eh ! pourquoi cela, ma chère petite ?

Cet excès d'audace augmenta mon indignation.

— Écoutez-moi, madame : il n'y avait au monde que la volonté de M. de Lancry qui pût m'obliger à vous revoir après les affreuses paroles que vous avez osé prononcer contre ma mère. Tout à l'heure j'avais peur de me trouver seule avec vous ; maintenant j'en ai moins de regret : je puis vous exprimer toute l'horreur que vous m'inspirez.

— Mathilde... vous oubliez...

— Je me souviens, madame, de vos cruautés, je me souviens des chagrins dont vous avez abreuvé mon enfance et ma jeunesse. Pourtant j'aurais pu vous les pardonner en faveur du bonheur dont je jouis depuis mon mariage, bonheur auquel vous avez sans doute involontairement contribué.

— Involontairement, non, ma chère petite, je savais bien ce que je faisais ; c'est justement pour cela que votre ingratitude...

—Mon ingratitude? Cette raillerie est cruelle, madame.

— Eh... oui... oui... votre ingratitude — s'écria mademoiselle de Maran en m'interrompant avec colère. — Oui, vous êtes une ingrate de ne pas avoir apprécié ce que je faisais pour vous... en empêchant votre mari de se couper la gorge avec ce misérable M. de Mortagne.

— Fallait-il, madame, recourir à une épouvantable calomnie pour empêcher ce malheur? D'ailleurs, Gontran m'avait promis...

— Belle promesse qu'il n'aurait pas tenue!... au lieu que maintenant il respectera celui qu'il croit votre père...

— Maintenant! — m'écriai-je — osez-vous croire M. de Lancry capable d'ajouter foi à un si abominable mensonge? Ah! madame, j'aime bien mon mari, je sens mon amour assez puissant pour résister à toutes les épreuves, à son abandon même... il n'est au monde qu'une occasion où mon cœur trouverait la force de l'ac-

cuser... ce serait le jour où... mais, non... non... c'est impossible, impossible! tout à l'heure encore il m'a répété que cette affreuse calomnie était détruite par son exagération même.

— Eh bien! alors de quoi vous plaignez-vous? Si Gontran n'y croit pas? si M. de Mortagne n'y croit pas? quel mal vous ai-je fait? j'ai peut-être empêché un événement sinistre, voilà tout; laissez-moi donc tranquille.

— Voilà tout, madame? Et pourtant, vous l'avez vu, je n'ai pu résister à la violence de cet horrible coup.

Je ne pus retenir mes larmes en prononçant ces derniers mots. Mademoiselle de Maran se leva, vint à moi, et prit un accent presque affectueux :

— Allons, allons, calmez-vous; sans doute j'ai eu tort, chère petite, j'ai voulu faire le bien à ma façon... je m'y suis mal prise parce que je n'en ai pas l'habitude. Que voulez-vous? dans cette occasion j'ai peut-être agi comme une vipère qui se serait crue une sangsue... mais il faut pourtant tenir compte à cette pauvre vipère de sa bonne volonté.

Cette hideuse plaisanterie me révolta.

— Je vous connais trop, madame, pour croire à un bon sentiment de votre part; votre méchanceté même ne se contente pas du présent, elle embrasse l'avenir et le passé : ces paroles, vous ne les avez pas dites sans en calculer le résultat, elles cachent quelque odieuse arrière-pensée qui ne se révélera que trop tôt peut-être.

— Eh bien! après — s'écria mademoiselle de Maran avec impatience. — Qu'est-ce que vous voulez conclure de tout ça? Ce qui est fait est fait, n'est-ce pas? Gontran veut que vous continuiez à me voir, vous lui obéirez. A quoi bon récriminer sur ma méchanceté? Je suis comme cela et trop vieille pour changer... De deux choses l'une, ou mon aversion contre vous n'est pas éteinte, ou elle l'est... Si elle l'est, vous n'avez rien à craindre de moi, et vos reproches sont inutiles. Si elle ne l'est pas, tout ce que vous me dites ou rien c'est la même chose. Vous ne pouvez pas me nuire, et mois je puis vous nuire, ne tentez pas de lutter. Je peux, je sais bien des choses... Vous avez vu comme je l'ai arrangé, ce Lugarto à qui son opulence co-

lossale et la platitude du monde semblent donner un brevet d'audace et d'insolence... maintenant il sait que, quand je mords, je mords bien, et que la cicatrice reste... Il me haïra, ça j'y compte bien, mais en même temps il me craindra comme le feu, car, si je m'acharne après lui, je le traquerai de salon en salon et je ne le ménagerai pas... Aussi maintenant je le tiens dans ma main... ce vilain homme. Or, rappelez-vous bien, chère petite, qu'il aimera toujours mieux prendre pour ennemis mes ennemis que de m'avoir à ses trousses. Vous m'entendez, n'est-ce pas? — ajouta ma tante en me lançant un regard d'ironie cruelle; — aussi je ne dis rien de plus. Seulement ne me poussez pas à bout et soyez gentille.

Je restai accablée d'effroi... Je ne pouvais prononcer une parole. Ce que me disait mademoiselle de Maran n'était que trop vrai, elle seule pouvait se mettre assez au-dessus des convenances pour attaquer si impitoyablement M. Lugarto dans son orgueil, et le dominer ainsi par la frayeur.

Je frémis en songeant à la possibilité de je ne sais quel monstrueux accord conclu entre

cet homme et mademoiselle de Maran, accord basé sur leur méchanceté commune.

Un invincible pressentiment me disait que Gontran subissait malgré lui l'influence de M. Lugarto. A quelle cause fallait-il attribuer cette influence, c'est ce que j'ignorais. Assaillie par ces soupçons, je reconnaissais que les menaces de mademoiselle de Maran n'étaient pas vaines.

Oh ! ce fut un moment affreux que celui où je me sentis forcée de contenir mes ressentiments devant cette femme qui avait outragé la mémoire de ma mère.

—Allons, allons, je vois que nous nous entendons, n'est-ce pas — me dit mademoiselle de Maran avec son sourire sardonique. — Vous irez à ce bal du matin de madame l'ambassadrice d'Angleterre ; j'irai peut-être aussi pour *méduser* ce Lugarto, et le tenir dans ma dépendance. Dites-donc, chère petite, est-ce que vous ne trouvez pas que je lui ai donné un joli échantillon de mon savoir-faire? Examinez bien demain son visage de cire jaune quand il m'apercevra... ça vous amusera et moi aussi... Peut-être je vous l'immolerai... cet archimil-

lionnaire... peut-être, au contraire... mais je ne dis rien... Qui vivra verra.

Je quittai ma tante dans un état d'inquiétude inexprimable ; je me rappelai son entretien avec une sorte de terreur sourde. De tous côtés je ne voyais que haines, que périls, que perfidies cachées. J'aurais préféré de franches menaces aux sinistres réticences de mademoiselle de Maran.

Je rentrai chez moi absorbée par ces tristes pensées. Dans un moment de désespoir, je songeai à M. de Mortagne ; mais, grâce à ma tante, je ne pouvais même penser à mon unique protecteur, sans un souvenir douloureux, sans me rappeler les scènes cruelles qui avaient précédé et suivi mon mariage.

Ma voiture s'arrêta un moment avant que d'entrer dans la cour. Machinalement je jetai les yeux sur la maison qui était en face de la nôtre.

Au second étage, à travers un rideau à demi soulevé, je reconnus M. de Mortagne, assis dans un grand fauteuil ; il me parut très-pâle, très-souffrant ; il me fit rapidement un signe

de la main, comme pour me dire qu'il veillait sur moi, puis le rideau retomba.

J'eus un moment d'espérance ineffable, je me sentis plus forte, moins effrayée en sachant cet ami près de moi, je ne doutai pas de son appui dans un cas extrême. Je remerciai la Providence des secours imprévus qu'elle semblait ainsi m'offrir.

M. de Lancry n'était pas encore rentré ; je m'habillai pour dîner, me rappelant avec des regrets pleins d'amertume que, dans notre charmante retraite de Chantilly, je me faisais belle aussi, et que j'arrivais près de Gontran radieuse et fière de mon bonheur.

Hélas! deux jours à peine me séparaient de ce passé si enchanteur, déjà il me semblait que des mois s'étaient écoulés depuis ce temps heureux.

Sept heures sonnèrent, Gontran ne vint pas.

Je ne commençai à m'inquiéter sérieusement que vers les huit heures ; je fis demander par Blondeau au valet de chambre de M. de Lancry s'il avait donné quelque ordre ; il n'en avait donné aucun ; on l'attendait pour dîner.

A huit heures et demie, ne pouvant vaincre

mes craintes, je me décidai à envoyer un de nos gens à cheval chez M. Lugarto afin de savoir si M. de Lancry n'y était pas resté ; j'écrivais un mot à mon mari, en le suppliant de me rassurer.

M. de Lugarto demeurait rue de Varennes ; je recommandai la plus grande promptitude, j'attendis le retour de mon messager avec une pénible impatience.

Une demi-heure après, Blondeau entra.

— Eh bien ! — m'écriai-je.

— M. le vicomte est chez M. Lugarto, madame ; monsieur a fait répondre à Jean que c'était bon et qu'on prévienne madame qu'il ne reviendrait que très-tard.

Je ne fus rassurée qu'à demi. Pour que Gontran m'eût ainsi oubliée, il fallait sans doute qu'il eût de graves préoccupations ; je l'attendis...

Hélas ! pour la première fois je connus cette anxiété dévorante avec laquelle on compte les minutes, les heures ! ces tressaillements d'espoir que cause le moindre bruit, et les mornes abattements qui leur succèdent.

J'avais envoyé ma pauvre Blondeau chez le

portier, en lui recommandant de guetter le retour de M. de Lancry et de venir tout de suite m'en faire part. Sans les événements de la journée, de telles angoisses eussent été puériles ; mais tout ce qui s'était passé les excusait peut-être.

A minuit Gontran n'avait pas paru ; alors les frayeurs les plus folles, les plus exagérées, s'emparèrent de moi. Je me souvins des sinistres regards que M. Lugarto avait jetés sur Gontran. Sans réfléchir au peu de vraisemblance de mes craintes, je crus M. de Lancry en danger, je demandai ma voiture, je dis à Blondeau de m'accompagner.

— Mon Dieu ! où voulez-vous aller, madame ?

— A la porte de M. Lugarto. Tu monteras chercher M. de Lancry, tu lui diras que je suis en bas à l'attendre. Je ne puis supporter un moment de plus cette incertitude.

— Mais, madame, rassurez-vous.

A cet instant un bruit presque imperceptible arriva à mon oreille, c'était la grande porte qui se refermait ; un instinct inexplicable me dit que Gontran venait de rentrer.

Sans songer à ce que je faisais, je sortis de ma chambre, je courus au devant de mon mari; je le trouvai dans le salon qui précédait sa chambre à coucher.

— Vous voilà, mon Dieu! vous voilà! Ne vous est-il rien arrivé? — m'écriai-je d'une voix défaillante en lui prenant les mains.

— Rien, rien, mais passons chez vous — me dit M. de Lancry en me montrant son valet de chambre d'un coup d'œil irrité.

Je compris le peu de convenance de cette scène devant nos gens, mais mon premier mouvement avait été tout irréfléchi.

Je craignis d'avoir contrarié Gontran ; mon cœur se serra lorsque je fus seule avec lui. Alors seulement je remarquai qu'il était très-pâle, très-défait.

— Mon Dieu! Gontran, que vous est-il arrivé — m'écriai-je.

—Et que vouliez-vous qu'il m'arrivât? Êtes-vous folle! Tout cela n'est-il pas naturel, très-naturel — ajouta-t-il d'un air qui me parut presque égaré, et en riant d'un rire sardonique qui m'épouvanta. — Quoi de plus simple? J'ai retrouvé le meilleur de mes amis, le tigre que

j'ai dompté, vous savez... Je vous présente ce cher Lugarto ; il vous trouve charmante, vous le traitez avec le dernier mépris... Il va chez votre tante, qui l'accable des plus sanglantes épigrammes... Lui qui a le caractère le meilleur, le plus inoffensif, le plus généreux, prend ces malices en très-bonne part ; il en rit comme j'en ris moi-même maintenant, fort gaiement... C'est qu'en effet il n'y avait rien de plus piquant, de plus gai que vos épigrammes et que celles de votre tante ; elles étaient avec cela d'un a-propos inouï.

La voix de M. de Lancry était saccadée, interrompue par des éclats de rire brusques, nerveux ; il me parlait presque sans me voir, et en marchant avec agitation, comme s'il eût été en délire.

— Mon Dieu!... mon Dieu!... Gontran, vous m'épouvantez... Par pitié..... dites..... qu'avez-vous ?

Mon mari s'arrêta brusquement devant moi, passa ses deux mains sur son visage, me parut revenir à lui, et me dit d'une voix terrible :

— Ce que j'ai ?... ce que j'ai ?... Vous ne savez donc pas quel est l'homme que vous et vo-

tre tante avez impitoyablement raillé? Votre infernale tante a fini tantôt ce que vous avez si bien commencé ce matin. Ah! Mathilde!... Mathilde !... qu'avez-vous fait ?... Malheureuse femme! que les suites de votre imprudence n'atteignent que moi — ajouta Gontran d'un accent douloureux en quittant ma chambre...

Je voulus le suivre... D'un geste impérieux il me commanda de rester.

CHAPITRE VII.

MATINÉE DANSANTE.

Je passai une nuit cruelle.

Dès que le jour parut, j'envoyai Blondeau savoir des nouvelles de M. de Lancry. Il me fit dire qu'il allait parfaitement bien.

Un peu avant l'heure du déjeuner, il entra chez moi ; sa figure était riante et douce comme si la scène de la veille n'avait pas eu lieu.

Je restai muette d'étonnement.

Il me prit la main, la baisa avec une gracieuse tendresse, et me dit :

— C'est un grand coupable qui vient vous demander pardon, mon amie.

Il y avait tant douceur, tant de sérénité dans la voix de Gontran que, malgré moi, je fus presque rassurée. L'influence de mon mari sur moi était telle, que mes traits reflétaient, pour ainsi dire, toujours l'expression des siens; et puis je désirais si ardemment de le voir heureux, que je devais accepter, trop facilement peut-être, les explications sur sa conduite de la veille.

— De quel pardon parlez-vous — lui dis-je.

— C'est très-embarrassant, Mathilde, car comment vous avouer... vous expliquer un si grand crime?...

— Un crime!... Vous plaisantez... Mais encore... dites... oh! vous êtes pardonné d'avance.

— Je le sais... vous êtes si bonne; et pourtant, ce pardon, je ne le mérite pas.

— Comment?

— Hier, ne vous ai-je pas d'abord inquiétée par mon absence, et presque épouvantée par mon retour?

— Il est vrai... votre agitation...

— Mon Dieu ! ma jolie Mathilde, comment oser vous dire que vous avez été assez bonne pour vous intéresser... à... un vilain ivrogne? Voilà le terrible mot prononcé... Oui, hier Lugarto m'a retenu à dîner chez lui avec quelques amis communs : on a porté je ne sais combien de toasts à mon bonheur, à votre beauté ; je n'ai pas pu, je n'ai pas voulu refuser. Depuis que j'ai quitté la vie de garçon, j'ai, Dieu merci, perdu l'habitude de ces dîners britanniques ; aussi oserai-je vous faire cet abominable aveu : je me suis grisé en pensant à vous ! Vous voyez que je n'ai fait que changer d'ivresse... Mais, hélas ! la première est aussi belle que l'autre est honteuse... Encore une fois, me pardonnez-vous?

— Comment ? ces reproches que vous m'avez faits hier en rentrant...

— Quels reproches?

— Vous m'avez dit que mes épigrammes et celles de ma tante avaient irrité M. Lugarto au dernier point, que sa vengeance pouvait être terrible, et que...

M. de Lancry partit d'un éclat de rire si franc que je crus à sa sincérité.

— Malheureux Lugarto — répéta-t-il — j'en ai fait un ogre, je le vois... Pauvre Mathilde ! je rirais davantage encore, si je ne vous avais pas inquiétée. Mais sérieusement... quelle terrible vengeance voulez-vous que Lugarto .....

— Mais, mon ami, hier matin, vous m'avez paru fâché de la dureté de mes réponses.

— Oui, sans doute, car, je vous le répète, malgré quelques excentricités de caractère, je le regarde, Lugarto, comme un de mes meilleurs amis ; comme tel, je désire le voir à l'abri de vos spirituelles attaques, ma jolie petite méchante : mais ce sera difficile, et, je le vois, on dira l'esprit des Maran comme on disait l'esprit des Mortemart. Pourtant, je vous en prie, ménagez ce pauvre garçon, si ce n'est pour lui... que ce soit pour moi.

— Mais hier... vous m'avez dit aussi que vous craigniez de l'irriter.

— Sans doute, car alors il tombe dans des désolations sans fin, il me reproche de ne pas l'aimer, d'être un mauvais ami ; en un mot, de sa part, ce ne sont pas des reproches, je n'en

supporterais pas, mais des plaintes, c'est ce qui me rend le plus pitoyable envers lui...

— Et vous êtes bien sûr de son amitié — demandai-je en hésitant à Gontran.

— D'autant plus sûr qu'elle est plus rare, et qu'il n'a aucune raison pour affecter un sentiment qu'il n'éprouverait pas.

Je racontai à Gontran l'entretien que j'avais entendu entre M. Lugarto et la princesse Ksernika.

— C'est une plaisanterie de bal masqué sans domino — me dit Gontran; — il aura voulu s'amuser à la tourmenter : et cela n'est d'aucune conséquence avec la princesse, qui est la meilleure des femmes ; à ce propos, si elle vous fait quelques avances, répondez-y, je vous prie, car elle est très-bonne amie quand elle le veut, et les bonnes amies sont rares. D'ailleurs, vous la verrez ce matin à l'ambassade d'Angleterre.

— Irons-nous donc à cette fête — dis-je à M. de Lancry d'un air chagrin.

— Eh ! mais, sans doute, l'ambassadrice m'a écrit ce matin une lettre charmante, me disant qu'elle avait seulement appris hier soir notre

retour, et qu'elle espérait bien avoir le plaisir de vous voir aujourd'hui.

— Allons, soit, mon ami, j'irai — dis-je en soupirant.

— Un soupir, Mathilde! mais vous serez charmante. C'est un triomphe d'être jolie le matin; et moi je suis si fier de vous, de votre ravissante beauté...

— Hélas! mon ami, cette beauté est à vous; mais j'en suis plus fière encore, quand je me fais belle pour vous seul.

Gontran sourit et me dit : — Je devine... encore vos rêves de maisonnette?

— Encore mes rêves de bonheur..... Oui, Gontran.

— Eh bien! soyez jolie, bien jolie, plus jolie que toutes les femmes, vous voyez que je ne vous demande rien que de très-facile, et nous songerons à cette folie.

— Vrai, oh! bien vrai — m'écriai-je avec ravissement.

— Silence — me dit Gontran — il faut dire cela tout bas à mon cœur, afin que ma raison ne vous entende pas; car elle est bien sévère et elle dirait non.

Blondeau entra portant un carton carré.

— Qu'est-ce que cela ?

— Je ne sais pas, madame ; on l'a remis chez le concierge, c'est très-léger, cela doit être des fleurs ou des dentelles.

Je regardai Gontran, il ne put s'empêcher de sourire.

Je devinai quelque surprise. Mon cœur battit bien fort. C'étaient peut-être mes chères fleurs de prédilection que j'allais revoir.

Par un de ces enfantillages très-sérieux pour les esprits fatalistes, avec la rapidité de la pensée je me dis : Si je trouve un bouquet d'héliotropes et de jasmins dans ce carton, ce sera un bon présage, je serai heureuse de ma journée d'aujourd'hui, sinon ce jour me sera fatal.

Une fois cette espèce de défi jeté au sort, je me repentis presque de ma témérité ; je n'osai plus ouvrir le carton.

Gontran s'aperçut que ma main tremblait, que je rougissais beaucoup.

— Eh bien !... Mathilde, qu'avez-vous ?

— Rien... rien... — lui dis-je ; et, surmontant mon émotion, j'ouvris le carton...

Hélas ! mon cœur se serra douloureusement.

C'est à peine si je pus retenir mes larmes. Je ne trouvai ni jasmins ni héliotropes : les fleurs qui les remplaçaient étaient charmantes, il est vrai ; jamais je n'en avais vu de pareilles... Il y avait un gros bouquet et deux branches de petites grappes de fleurs d'un pourpre très-vif ; au centre de chaque fleur brillait comme un diamant une goutte de rosée solide, si je puis m'exprimer ainsi ; de longues feuilles d'un vert d'émeraude glacé de cramoisi complétaient cette parure d'un goût parfait, sans doute d'une extrême rareté, et dont j'aurais été tout heureuse sans mon maudit souhait.

— Que vous êtes bon — dis-je à Gontran avec reconnaissance.

— Ce sont des euphorbes (1), plantes fort rares et telles qu'il les faut pour parer une beauté rare — me dit gaiement M. de Lancry; — rien ne sera plus joli, plus coquet que ces deux branches de fleurs purpurines au milieu de vos beaux cheveux blonds sous un chapeau de paille de riz.

Nous arrivâmes à l'ambassade.

(1) Euphorbia fulgens. — Linné.

Le temps était radieux; les toilettes des femmes étaient d'une fraîcheur extrême; les rayons du soleil, brisés et adoucis par le feuillage des plantes et des masses de fleurs qui garnissaient la galerie, ne jetaient qu'une douce clarté dans ces vastes salons.

Généralement il n'y a rien de plus gai, de plus riant que ces matinées dansantes, où le soleil remplace les bougies, où la tiède atmosphère du printemps toute chargée du parfum des fleurs du jardin remplace la chaleur étouffante des bals de l'hiver.

Presque en arrivant je me trouvai en présence de madame la duchesse de Richeville; elle donnait le bras à une femme de ses amies. Je ne pus m'empêcher de rougir extrêmement en la voyant. Gontran ne s'en aperçut pas.

Madame de Richeville lui dit avec beaucoup de grâce : — Je vais vous rendre malgré vous à votre liberté et vous enlever madame de Lancry. Lord Mungo nous garde deux ou trois places dans la galerie. Bien hardi et bien adroit celui ou celle qui les lui fera rendre avant notre etour.

M. de Lancry, quoiqu'il parût vivement con-

trarié, ne put qu'accepter la proposition de madame de Richeville. Celle-ci prit mon bras, Gontran offrit le sien à la femme qui accompagnait la duchesse, et nous nous dirigeâmes vers les places gardées par lord Mungo.

Il me parut en effet parfaitement capable de les conserver et de les défendre par sa force d'inertie; c'était un homme d'un embonpoint démesuré. Lorsqu'il nous aperçut, il fit un vain effort pour se lever. Madame de Richeville me dit en souriant :

— J'ai peut-être été imprudente de lui confier nos places; s'il n'allait pas *pouvoir* nous les rendre!

Pourtant, grâce à un nouvel effort, lord Mungo se leva, et nous nous assîmes toutes les trois parfaitement à notre aise.

Gontran s'éloigna après m'avoir jeté un regard expressif en me désignant madame de Richeville.

A ma gauche était un véritable buisson de camélias, la duchesse était à ma droite; aussi, en se tournant de mon côté, elle put me parler à voix basse sans être entendue de personne.

— Mon Dieu — me dit-elle — je vous pa-

rais bien hardie, n'est-ce pas, après ce qui s'est passé entre nous ?....

— Madame...

— Ne m'en veuillez pas, j'ai à vous parler de notre ami, de M. de Mortagne. Il a été en grand danger.

— Que dites-vous, madame?

— Sans doute, il avait tant souffert! et puis les dernières émotions l'ont si vivement agité ; maintenant il est encore bien souffrant, mais il est mieux.

— Je le sais, madame ; hier, en rentrant chez moi...

— Vous l'avez vu à sa fenêtre. Oui, il est allé habiter en face de votre maison pour être plus près de vous. Si vous saviez combien il vous aime! toutes ses craintes... Eh bien! non... non, ne parlons plus de cela — reprit la duchesse à un mouvement que je fis — j'espère que lui et moi nous nous sommes trompés; vous semblez heureuse... c'est une conversion que vous avez opérée : je ne m'en étonne pas... seulement je n'osais l'espérer.

— Je suis en effet très-heureuse, madame, ainsi que je l'avais prévu.

— Et moi je vous jure que je suis aussi bien heureuse de m'être trompée dans ma prévision. Mais, dites-moi, pendant que nous sommes à peu près seules, n'oubliez pas, si vous aviez quelques lettres à faire parvenir à M. de Mortagne, de les faire adresser rue de Grenelle, à l'hôtel de Richeville, dans le cas où il serait absent pour quelques jours... Enfin, pauvre enfant, quoi qu'il vous arrive, dans quelque occasion que ce soit, rappelez-vous que vous avez une amie bien vraie, bien dévouée. Cela vous semble étrange, n'est-ce pas ? Tout ce que je vous demande, c'est de mettre à l'épreuve cette amitié que je vous offre ; elle ne vous manquera jamais.

A ce moment M. Lugarto entra dans la galerie.

Involontairement je fis un mouvement d'effroi en me rapprochant de la duchesse de Richeville.

— Qu'avez-vous donc ? — me dit-elle.

— J'ai, madame, un peu froid ; il vient beaucoup d'air par cette galerie.

Madame de Richeville vit par hasard M. Lu-

garto qui causait avec plusieurs personnes, elle me dit en me le désignant :

— Vous voyez bien cet homme?

— Oui, madame — répondis-je en tremblant.

— Eh bien! votre tante est un ange de mansuétude auprès de lui. C'est l'orgueil dans la bassesse, et la lâcheté dans la cruauté; pourtant on le reçoit. Il y a des traits de lui qui font frémir. L'année dernière il a perdu, à jamais perdu une malheureuse jeune femme, madame de Berny, qui est, à cette heure, seule, abandonnée de sa famille, repoussée par tout le monde; il a agi envers elle de la manière la plus brutale, la plus scandaleuse, la plus cruelle. M. de Berny, soit faiblesse, soit mépris, s'est renfermé dans une dédaigneuse indifférence sur le sort de sa femme. M. Lugarto est encore resté une fois impuni! Puisque les hommes sont si lâches, ce serait au moins aux femmes de faire justice des Lugarto et de ses pareils. Aussi je ne conçois pas qu'on tolère dans le monde une pareille espèce, ou même qu'on lui réponde quand il vous parle; car il est familier, et son impudence est grande.

Je restai muette, je pressentais que M. Lugarto allait venir auprès de moi. En effet, madame de Richeville me parlait encore lorsqu'il s'approcha, me fit un léger salut, et me tendit la main en me disant :

— Eh bien! vous êtes venue à ce bal. Vous avez eu raison de m'écouter.

Voyant que je ne prenais pas la main qu'il m'offrait, il reprit en souriant d'un air sardonique :

— Nous sommes donc toujours en guerre? J'avais pourtant dû croire le contraire en vous voyant porter les fleurs que je vous avais envoyées ce matin.

— Je ne vous comprends pas, monsieur — lui répondis-je, et, m'adressant de nouveau à madame de Richeville, je lui demandai le nom de deux très-jolies personnes qui entraient en ce moment.

M. Lugarto ne se déconcerta pas, il continua :

— Vous ne me comprenez pas : ce que je vous dis, c'est pourtant assez clair. Les fleurs que vous avez à la main et dans les cheveux

viennent de mes serres : c'est moi qui vous les ai envoyées ce matin ; savez-vous que je n'en donne pas à tout le monde, au moins! J'avais, le printemps passé, donné la pareille garniture à la jolie petite madame de Berny... Ça lui a véritablement porté bonheur.

Ces fleurs, que je croyais devoir à Gontran, me firent horreur ; il me fut cruel de penser que mon mari s'était entendu avec cet homme pour me les faire accepter. Je vis quelque chose de sinistre dans le rapprochement qu'il faisait entre moi et cette femme dont madame de Richeville venait de me parler. Je ne pus vaincre un mouvement de colère; dans mon dépit, j'arrachai quelques feuilles du bouquet que je tenais à la main.

— Prenez garde — s'écria M. Lugarto en me montrant une sorte de liqueur blanche qui sortait de la tige des feuilles arrachées — vous avez la main nue, cette substance est très-corrosive ; ces fleurs sont charmantes, mais la plante qui les porte est très-vénéneuse.

En effet, une goutte de cette liqueur blanche était tombée sur mon doigt, je sentis une lé-

gère cuisson, et il me resta une petite tache livide à la peau (1).

Je ne devais pas sans doute m'étonner de la propriété vénéneuse de ces fleurs ; mais, en songeant qu'elles venaient de cet homme qui m'inspirait tant d'effroi, il me fut impossible de ne pas faire des rapprochements sinistres en pensant qu'il y avait quelque chose de fatal, de mortel jusque dans son présent. Saisie de terreur, je jetai cet affreux bouquet au milieu des camélias qui se trouvaient près de moi. M. Lugarto sourit et me dit :

—On dirait que vous avez été mordue par un serpent ; il est bien dommage que vous ne puissiez pas jeter aussi loin de vous ces grappes des mêmes fleurs qui ornent vos beaux cheveux: je suis heureux, malgré vous, de vous voir obligée de les garder.

— Oh ! madame — dis-je à voix basse à madame de Richeville — ce qui se passe ici a l'air d'un rêve terrible ; emmenez-moi d'ici, je vous en conjure, allons retrouver M. de Lancry, je désire me retirer.

(1) Le suc de l'euphorbe est un très-violent poison.

— Je ne reviens pas de ma stupeur — me dit la duchesse — vous connaissez donc cet homme ?

— Non pas moi, madame ; il est l'ami intime de mon mari, qui me l'a présenté : il me cause autant de frayeur que d'aversion ; oh ! par grâce, emmenez-moi d'ici.

Pendant que je parlais à voix basse avec la duchesse, M. Lugarto répondit d'un air distrait et hautain aux empressements de quelques jeunes gens, grands admirateurs de son luxe et de ses chevaux.

Madame de Richeville resta un moment silencieuse et comme absorbée, puis elle me dit avec un accent profondément ému :

— Bénissez Dieu, pauvre enfant, de ce qu'il vous a rendu M. de Mortagne ; je ne sais pourquoi cette intimité de votre mari et de M. Lugarto m'épouvante : venez retrouver M. de Lancry, vous êtes toute pâle.

— Oui, madame ; et puis c'est un enfantillage, mais il me semble que ces horribles fleurs que j'ai au front me donnent le vertige.

Je ne sais si M. Lugarto m'entendit ; abandonnant aussitôt les personnes qui l'entouraient,

il se retourna au moment où moi et madame de Richeville nous nous levions.

— Vous vous en allez de là — me dit-il — voulez-vous mon bras ?

Sans lui répondre, je me pressai contre madame de Richeville.

— A propos, madame la duchesse — dit M. Lugarto en laissant tomber ses paroles une à une et en suivant du regard l'effet qu'elles produisaient — j'ai une question assez insignifiante à vous adresser. Y a-t-il long-temps que la vieille mademoiselle Albin a été au village de Bory en Anjou chez le fermier Anselme ?

Madame de Richeville resta stupéfaite, rougit et pâlit tour à tour, comme la princesse Kservika avait pâli et rougi la veille.

M. Lugarto me regardait d'un air triomphant.

Tout à coup ses traits changèrent d'expression ; son impertinente audace disparut sous un masque d'humilité forcée ; il salua deux fois, avec une obséquieuse politesse, une personne que je ne pouvais voir.

Je me retournai, c'était M. de Rochegune.

Ce dernier répondit par un froid signe de tête aux civilités empressées de M. Lugarto, et s'approcha de madame de Richeville.

Encore sous le coup de son émotion, la duchesse n'avait pu trouver une parole.

Madame de Richeville parut éprouver un profond sentiment de joie en voyant M. de Rochegune.

— Que votre présence me fait de bien — reprit-elle — je suis mieux depuis que vous êtes là !

M. de Rochegume regarda madame de Richeville d'un air étonné.

— Mon Dieu ! qu'avez-vous donc, madame ? — lui dit-il.

— Rien, une folie, vous savez que je crois aux présages ; madame de Lancry partage mes superstitions, nous venions de nous effrayer pour rien ; mais en vous voyant, vous l'homme sage et raisonnable par excellence, nos folles visions se sont bien vite évanouies.

Lorsque madame de Richeville m'eut nommée, M. de Rochegune s'inclina respectueusement de mon côté. Je ne l'avais pas revu depuis la scène de reconnaissance dont j'avais été

témoin chez lui avec ma tante et Gontran ; il me semblait très-changé ; un sourire douloureux donnait un caractère singulièrement triste à sa figure, à la fois douce et grave.

— Vous n'êtes pas resté long-temps en voyage, monsieur, vos amis ont dû être bien satisfaits de votre prompt retour — dit M. Lugarto à M. de Rochegune avec une excessive affabilité ; — vous me permettrez, je l'espère, d'aller vous chercher un de ces matins.

— Je regretterais que vous prissiez cette peine, monsieur, car on me trouve rarement chez moi — répondit M. de Rochegune d'un ton glacial.

— Si je ne suis pas heureux dans ma première visite — reprit M. Lugarto — je le serai peut-être dans la seconde, monsieur ; je ne me décourage pas facilement lorsqu'il s'agit d'une chose à laquelle j'attache beaucoup de prix.

— Vous êtes trop bon, monsieur, je crains que vous vous exagériez beaucoup la valeur de mes relations ; d'ailleurs, je n'ai ici qu'un pied-à-terre tellement modeste que je n'y puis absolument recevoir *que mes amis*.

Ces dernières paroles, dites très-sèchement, terminèrent cette conversation.

M. Lugarto dissimula son dépit, et, voulant sans doute se venger sur quelqu'un, il dit à madame de Richeville :

— Vous n'oublierez pas le renseignement que je vous ai donné, madame la duchesse; lorsque vous le désirerez, j'aurai l'honneur d'aller causer avec vous.

A mon grand étonnement, à celui de M. de Rochegune, madame de Richeville répondit d'une voix émue :

— Mais demain, si vous le voulez, monsieur... De quatre à cinq heures vous me trouverez.

— Je ne manquerai pas de profiter de cette bonne fortune, madame la duchesse — dit M. Lugarto en s'inclinant profondément. Puis s'adressant à moi :

— Ah! madame, prenez garde... je vous dénonce M. de Lancry comme un infidèle... Je l'aperçois là-bas en grande coquetterie avec la belle princesse Ksernika qui est fort expéditive, je vous en préviens... car chez elle un caprice prend bien vite le caractère de la passion.

Tenez... voyez-vous ce monstre de Lancry!... il est si absorbé qu'il ne se souvient pas seulement que vous êtes ici.

En effet, Gontran traversait un salon avec la princesse Ksernika; il lui donnait le bras, et lui parlait bas en souriant.

Elle baissa les yeux, rougit légèrement, sourit aussi et fit un petit mouvement d'impatience.

Gontran sembla insister dans sa demande; elle leva les yeux sur lui, rencontra son regard, et, au lieu de l'éviter, il me sembla qu'elle se complaisait à le soutenir: puis, comme si M. de Lancry se fût seulement alors souvenu ou aperçu de ma présence, il fit un brusque mouvement, dit un mot à la princesse en regardant de mon côté, et l'expression de leurs deux physionomies changèrent à l'instant.

Tout ceci s'était passé en moins de temps qu'il ne faut pour l'écrire; pour la première fois, je connus la jalousie.

Jamais je n'oublierai le coup douloureux, profond, que je ressentis au cœur en voyant la princesse sourire ainsi à Gontran.

Étrange et cruel mystère! cette jalousie en-

vahit soudainement, complétement toutes mes facultés; il me sembla que depuis long-temps j'avais *l'habitude de cette souffrance*.

En un instant, j'éprouvai ses haines, ses défiances, ses humiliations... Je n'échappai à aucune de ses tortures variées.

Hélas! la jalousie est un de ces sentiments qui débutent par une terrible maturité; comme Minerve, elle naît armée de toutes pièces.

Mon âme se brisa, mes joues se colorèrent d'une rougeur fébrile; Gontran s'avança, il donnait le bras à la princesse. Celle-ci vint à moi d'un air riant et ouvert; je sentis mes larmes prêtes à couler: je ne pus que m'incliner sans répondre à quelques paroles aimables qu'elle me dit.

— Monsieur de Rochegune, voulez-vous me donner votre bras — dit madame de Richeville — vous aurez la bonté de demander ma voiture.

—Vous ici, monsieur de Rochegune? — dit Gontran en tendant la main à ce dernier; — je vous croyais en voyage. J'espère que vous n'aurez pas complétement oublié le chemin de votre ancienne maison, et que madame de Lan-

cry et moi nous aurons le plaisir de vous voir souvent.

— Je crois rester très-peu à Paris—dit M. de Rochegune — mais je n'oublierai pas votre bien aimable proposition ; et j'aurai au moins l'honneur d'aller faire mes adieux à madame de Lancry, si elle m'accorde cette faveur.

Je répondis machinalement. Madame de Richeville et M. de Rochegune quittèrent la galerie.

— Je désirerais m'en aller, je suis un peu souffrante — dis-je à M. de Lancry.

— Pas encore — ma chère Mathilde — la princesse a traversé toute la foule pour venir vous trouver.

M. Lugarto s'approcha de madame de Ksernika, il me parut qu'ils échangeaient un regard d'intelligence.

La princesse, si hautaine la veille, lui dit avec une sorte d'affabilité craintive :

— Je vous pardonne vos méchancetés, vous êtes un homme terrible au moins. — Elle se retourna vers moi, et ajouta en s'asseyant à mes côtés : — Je prends la place de la duchesse de Richeville, dont j'étais vraiment jalouse.

— Vous êtes bien bonne, madame, mais...

— Je vais faire un tour dans le bal avec Lugarto — me dit Gontran. — Tout à l'heure, si vous le désirez, je reviendrai vous chercher.

M. de Lancry prit le bras de M. Lugarto, et tous deux s'éloignèrent. Je restai près de la princesse.

— Savez-vous — me dit-elle très-gaiement— que vous avez un mari charmant? Je ne le connaissais que de réputation, car, depuis que je suis entrée dans le monde, le hasard a fait que lui ou moi nous avons toujours été en voyage; mais je compte bien me dédommager cette saison : d'abord je commence par vous prévenir que nous sommes déjà fort en coquetterie; et j'ai presque envie d'en être aux regrets, car il me semble très-dangereux. Ah çà! que diriez-vous donc si j'allais vous l'enlever ?

La princesse aurait pu parler long-temps encore, sans que je songeasse à lui répondre. Ce qu'elle venait de me dire pouvait passer pour une de ces plaisanteries que le monde tolère. Pourtant, chacune de ces paroles me portait un coup cruel.

Mon amour pour Gontran était si dévoué, si

sérieux, si fervent ; cet amour, enfin, sur lequel reposait ma vie, ma destinée tout entière, était pour moi l'objet d'un culte si religieux, que, lors même que la jalousie n'eût pas été douloureusement excitée, j'aurais été blessée de la légèreté du langage de la princesse.

Il y a dans tout sentiment sincère et profond qui sent sa *vaillance* une sorte d'austérité ombrageuse, de susceptibilité farouche, de pudeur sacrée qui se révolte à la moindre profanation. Aussi, songeant à mon isolement, à mon caractère défiant, aux malheurs de mon enfance, à l'espoir immense que j'avais fondé sur mon mariage avec Gontran, on comprendra peut-être mes ressentiments.

La princesse, étonnée de mon silence, me dit:

— Mais vous semblez préoccupée, madame, à quoi pensez-vous donc ?

Je fus sur le point de lui dire avec candeur ce que j'éprouvais, et de la supplier, au nom de mon bonheur, de ne pas être coquette pour Gontran ; mais je réfléchis au ridicule de cette démarche: j'y renonçai ; le monde est ainsi fait, qu'il n'a que des mépris ou des sarcasmes pour l'expression d'une douleur légitime et ingénue.

Alors mon orgueil s'indigna; des paroles remplies de fiel et d'amertume me vinrent aux lèvres; je tâchai de m'inspirer de la méchanceté de mademoiselle de Maran, je tâchai, mais en vain, de trouver quelque repartie sanglante... je souffrais trop pour avoir de l'*esprit*.

Forcée de répondre à une seconde interpellation de la princesse, je ne pus que trouver cette sottise, que je dis en souriant avec amertume:

— Je ne doute pas, madame, de la puissance de vos charmes.

— Mon Dieu! de quel air sombre et tragique vous me dites cela! — reprit madame de Ksernika en riant aux éclats. — Est-ce que vous seriez jalouse, par hasard? et jalouse de votre mari encore? mais ça serait très-piquant.

— Madame...

— Ah çà! n'allez pas avoir cette ridicule faiblesse, au moins! j'en serais désolée. Mon triomphe serait bien moins grand, la jalousie vous ferait perdre une grande partie de votre supériorité sur moi. Mais voyez donc un peu ma prétention, ma vanité! j'ose entrer en lutte avec vous, avec vous armée de tant d'avantages! avouez que c'est bien héroïque!

J'étais au supplice; il me fallut l'habitude de dissimuler mes chagrins, habitude que j'avais contractée pendant ma triste enfance, pour m'empêcher de pleurer à chaudes larmes.

Hélas! je n'aurais pas cru devoir sitôt recourir à cette faculté, fruit d'un si misérable passé. Toutes les forces de mon âme furent employées à cette contrainte. Je sentis que j'allais encore faire une sotte réponse, et presque malgré moi je balbutiai ces mots absurdes :

— Parlez-vous sérieusement, madame?

La princesse recommença de rire aux éclats.

— Comment, si je parle sérieusement! — — reprit-elle; — vous me faites là une question de pensionnaire. Mais certainement, tout ce que je vous dis est très-sérieux. Je raffole de M. de Lancry; et vous voyez en moi une rivale déclarée, prête à vous disputer ce cœur par tous les moyens possibles. Quelle belle occasion, enlever une charmante conquête à une adversaire redoutable!

Je regardai fixement madame Ksernika pour tâcher de pénétrer le fond de sa pensée. Cela me fut impossible, tant l'expression de ses traits était mobile et changeante.

Peu à peu pourtant je repris mon sang-froid, je surmontai mon émotion ; je tâchai de reprendre un air riant et léger.

— Mais, madame — répondis-je — savez-vous que vous risquez beaucoup en entrant en lice contre moi ?

— Certainement, et c'est ce qui fait mon orgueil ; car enfin vous êtes bien plus belle, bien plus jeune, bien plus aimable que moi — dit la princesse avec un accent moqueur.

— Ceci n'est pas la question, madame ; ce qui fait ma supériorité, c'est que je n'ai pas comme vous... une réputation à conserver...

— Comment cela, madame — dit la princesse en me regardant avec surprise — votre réputation...

— Oh! madame, j'ai la mienne comme vous avez la vôtre... Il y en a de toutes les sortes.

Madame de Ksernika fit un mouvement de dépit.

Je me hâtai de continuer.

— La vôtre est une réputation de beauté irrésistible établie par de brillants et surtout par de *nombreux* succès ; si dans notre lutte

vous triomphez encore, une nouvelle conquête n'augmentera pas de beaucoup votre gloire ; tandis que si vous succombez... jugez donc... madame, ce sera devant qui? devant une pauvre jeune femme sans expérience qui entre dans le monde et qui défend bourgeoisement.... son mari... ou si vous l'aimez mieux, son bonheur...

La princesse prit son air hautain et me dit assez aigrement :

— Vous êtes piquée, madame?

Je vis à ces mots que ma réponse avait porté juste; j'en ressentis une joie amère :

— Pas du tout, madame, car nous plaisantons... je crois.

Gontran revint avec M. Lugarto.

— Princesse — dit M. de Lancry — mesdames d'Aubeterre et M. de Saint-Prix viennent d'arranger une partie de petit spectacle et un souper au cabaret pour ce soir; vous conviendrait-il d'en être avec madame de Lancry, moi et Lugarto?

— Sans doute, avec le plus grand plaisir — reprit-elle.

— Voici ce qu'on propose encore — ajouta

M. de Lancry. — Il est bientôt six heures, le temps est charmant, nous irions faire un tour au bois de Boulogne jusqu'à sept heures et demie, et de là nous irions voir Arnal au Vaudeville.

— C'est à merveille — répéta la princesse — adopté à l'unanimité : n'est-il pas vrai, madame de Lancry ?

— Je me sens assez souffrante — dis-je à Gontran — pour vous prier de me dispenser de ce plaisir.

— Y pensez-vous? — répondit M. de Lancry — au contraire cela vous distraira.

— Arnal est ravissant d'abord — ajouta M. Lugarto.

— Je vous en prie... — dis-je en jetant un regard suppliant sur mon mari.

— Monsieur de Lancry, soyez impitoyable — dit la princesse — faites le tyran, ordonnez.

— Nous serions trop privés de l'absence de madame de Lancry — répondit Gontran en souriant — pour que je ne suive pas le barbare conseil de la princesse. Ainsi donc — ajouta-t-il avec une emphase comique — madame de

Lancry, je vous ordonne positivement de venir passer avec nous une charmante soirée.

— Si vous l'exigez... — dis-je à Gontran.

— Sans doute, nous l'exigeons tous — ajouta M. Lugarto.

— C'est convenu — reprit Gontran — je vais aller prévenir Saint-Prix et madame d'Aubeterre, et envoyer tout de suite prendre deux avant-scènes au Vaudeville et commander le souper chez Véry.

— Mais, j'y pense — dit la princesse — madame de Sérigny m'a amenée, et je n'ai pas demandé mes gens!

— Rien de plus simple, princesse — reprit M. Lugarto. — Lancry dispose de sa voiture pour envoyer retenir les loges, je vous offre la mienne ainsi qu'à madame de Lancry et à Gontran.

— C'est on ne peut mieux — dit mon mari en offrant son bras à madame de Ksernika. — Allons rejoindre ces dames, elles nous attendent.

M. Lugarto m'offrit son bras avec un sourire de triomphe... Il m'était impossible de le refuser malgré ma répugnance.

Il me dit tout bas : — Cela vous désole, d'être parée de *mes* fleurs, d'accepter *mon* bras, de venir dans *ma* voiture. J'en suis désolé, c'est votre faute; pourquoi me traitez-vous si mal que toutes mes prévenances tournent pour vous en contrariétés?

Je ne répondis rien, je traversai ces salons remplis de gens heureux et gais. Les fenêtres ouvertes laissaient voir le jardin avec tous ses trésors de fleurs et de verdure.

En contemplant ce riant tableau, en entendant l'harmonie de l'orchestre, j'avais la mort dans le cœur : ce contraste m'était insupportable ; on me regardait beaucoup. J'entendais murmurer mon nom et celui de M. Lugarto ; je rougissais de honte pensant que tout le monde avait pour lui autant de mépris que moi. J'étais navrée de paraître liée intimement avec cet homme.

Il n'en était rien, du moins en apparence ; les hommes échangeaient avec lui un salut cordial ou quelques paroles prévenantes, beaucoup de femmes lui souriaient en répondant à son salut : un moment nous nous arrêtâmes dans l'embrasure d'une porte.

La jeune marquise de Sérigny, très-grande dame pourtant, s'approcha de M. Lugarto et lui dit :

— Je viens vous présenter une requête au nom d'une foule de jolies femmes.

— Voyons, de quoi s'agit-il? — demanda M. Lugarto.

— D'un ou de deux bals charmants que vous devriez nous donner ce printemps pour célébrer votre retour; vous savez si bien organiser une fête! ce sérait délicieux.

— Oui, oui, donnez-nous des bals de printemps, monsieur Lugarto — reprirent quelques jeunes femmes en se joignant à madame de Sérigny.

M. Lugarto se retourna vers moi, et me dit très-haut avec sa familiarité choquante :

— Allons, voyons... décidez : voulez-vous, oui ou non, que je donne quelques bals? Fixez l'époque, le nombre, et je vous obéis... à vous...

Je devins pourpre de honte; tous les yeux se tournèrent vers moi : je remarquai quelques méchants sourires; mon cœur se serra, je ne trouvai pas un mot.

— Lancry, répondez donc pour votre femme — dit Lugarto à mon mari qui était devant nous — je lui demande si elle veut que je donne des bals ; elle ne dit ni oui ni non.

— Donnez-les toujours — dit Gontran — je suis sûr que la discrétion empêche seule madame de Lancry de vous dire oui.

— Eh bien ! mesdames, alors, puisque cela plaît à madame de Lancry, je donnerai quatre bals.

— Deux bals du matin et deux bals le soir avec illumination dans votre magnifique jardin, ce sera ravissant — dit madame de Sérigny.

— Peut-être bien...—répondit M. Lugarto. — Il faudra que je demande le goût d'une personne de mes amies — et il me jeta de nouveau un regard expressif — et en qui j'ai toute confiance.

— Monsieur Lugarto, vous êtes toujours un homme charmant — dirent plusieurs femmes.

— Sans doute, quand je vous donne des bals — répondit-il insolemment.

Nous passâmes pour aller attendre nos voitures.

CHAPITRE VIII.

LE SOUPER.

J'étais atterrée de l'impudence avec laquelle M. Lugarto s'était adressé à moi, et de l'indiscrétion effrontée avec laquelle des femmes de la meilleure et de la plus haute compagnie, dans leur ardeur effrénée pour le plaisir, mendiaient des fêtes à un homme qu'elles devaient mépriser.

La voiture de M. Lugarto avança.

— Il n'y a que vous au monde pour avoir des chevaux pareils — dit la princesse.

— Ils sont assez chers pour être magnifi-

ques — dit Gontran ; — l'attelage lui coûte quinze mille francs.

Nous partîmes pour le bois de Boulogne ; M. de Saint-Prix et mesdames d'Aubeterre suivaient dans une autre voiture.

D'une tristesse morne, j'étais écrasée sous le poids des émotions si violentes de cette journée de *fête*.

La force factice et fébrile qui m'avait un moment soutenue m'abandonna tout à fait. Je m'étais en vain promis de lutter d'esprit, d'entrain, de gaieté avec la princesse : sans m'abuser d'un vain orgueil, j'avais vu que je pourrais l'embarrasser ; mais je n'eus pas le courage de le tenter.

Je tombai dans une sorte d'affaissement douloureux ; je me résignai... dans ma pensée j'offris à Gontran le sacrifice que je lui faisais en assistant aux *joies* de cette soirée, qui, pour moi, était un supplice.

Je sentais, avec une sorte de consolation amère, que, tout en souffrant beaucoup des angoisses de la jalousie, mon amour pour Gontran n'éprouvait pas la moindre atteinte. Je ne pourrais, je crois, mieux comparer cette im-

pression qu'à celle que ressent une mère en pleurant les erreurs d'un enfant adoré... elle hait ses fautes en le chérissant toujours.

Oh! c'est qu'il y a dans l'amour invincible des femmes un sentiment de charité magnifique au-dessus de l'intelligence et des facultés du vulgaire. Plus on souffre, plus on désire épargner de souffrances à celui qui cause les vôtres; on met en pratique, avec une résignation pieuse, ce précepte évangélique d'une naïveté si sublime : *Ne faites pas à autrui ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fit.*

Je me souviens que cette pensée me vint à l'esprit au moment où la princesse riait très-haut et très-fort d'une plaisanterie de Gontran sur la tournure ridicule d'un homme qui passait à cheval auprès de nous.

Il y avait un tel contraste entre mes idées et celles qu'on venait d'exprimer, que j'en rougis d'abord presque de honte; puis vint une réaction contraire : je ne pus m'empêcher de jeter sur la princesse un regard de mépris écrasant, en me soulevant à demi du fond de la calèche où j'étais appuyée.

Gontran s'en aperçut, il profita d'un mo-

ment où M. Lugarto et madame de Ksernika étaient penchés à une des portières pour voir passer monseigneur le duc de Bordeaux, qui revenait de Bagatelle, et il me dit tout bas avec impatience :

— Vous n'avez pas l'air souffrant, mais fort maussade; vous vous ferez dans le monde la réputation d'avoir un caractère insupportable; c'est du dernier ridicule : on s'épuise en frais pour vous, et vous y répondez par le silence le plus dédaigneux.

— Gontran, je vous assure que je souffre... — Et deux larmes, long-temps contenues, me vinrent aux yeux.

— Allons, des pleurs maintenant, il ne manque plus que cela pour vous achever—dit-il en haussant les épaules.

Je baissai la tête, je portai mon mouchoir à mes lèvres, je cachai mes larmes.

Sans doute Gontran regretta son mouvement d'impatience, car relevant bientôt sur lui mes yeux, pour lui montrer que je ne pleurais plus, je rencontrai les siens...

Oh! jamais, jamais je n'oublierai le regard rempli de tristesse et de bonté qu'il me jeta.

Puis ses traits se contractèrent..... par un mouvement plus rapide que la pensée; pendant une seconde, sa figure si belle, si noble, porta l'empreinte d'un désespoir terrible.

Je ne pus retenir un léger cri, tant je fus effrayée.

La princesse et M. Lugarto se retournèrent vivement.

Les traits de mon mari avaient repris leur expression de gaieté habituelle; il me dit :

— Pardon, ma chère Mathilde, je suis un maladroit, j'ai manqué d'écraser votre joli pied.

L'heure du spectacle arriva; nous y arrivâmes avec les personnes qui devaient nous y accompagner, mesdames d'Aubeterre et leur oncle M. de Saint-Prix.

Les femmes étaient assez insignifiantes et parlèrent heureusement beaucoup. Les hommes avaient à peu près la même valeur. Je me mis dans un coin de la loge, M. Lugarto se tint derrière moi.

Gontran parut très-occupé de la princesse; celle-ci fut d'assez mauvais goût pour s'attirer

plusieurs fois quelques *chut* énergiques, tant ses éclats de rire étaient désordonnés.

Je répondis par de rares monosyllabes à ce que me disait M. Lugarto ; je causai quelque peu avec mesdames d'Aubeterre placées près de moi.

Les lazzis de ce théâtre m'auraient peut-être amusée dans une autre situation d'esprit, mais ils me parurent insupportables.

Avant la dernière pièce, nous partîmes pour aller souper chez Véry. M. de Lancry fut placé entre la princesse et l'une des comtesses d'Aubeterre. J'eus à ma droite M. Lugarto, à ma gauche M. de Saint-Prix. J'espérais échapper à l'entretien du premier en causant avec le second; ce fut en vain : M. de Saint-Prix était fort gourmand, il prit le souper très au sérieux et me répondit à peine.

— Lancry a raison, vous avez un bien malheureux caractère, car vous méconnaissez vos amis — me dit M. Lugarto de manière à n'être entendu que de moi — mais avec le temps vous reviendrez de vos injustes préventions...

Je ne répondis rien. Il continua sur le même ton :

— J'ai entendu votre mari inviter M. de Rochegune à venir vous voir... J'espère bien que vous ne recevrez pas souvent cet original ; il est ennuyeux comme la pluie, et je le déteste, moi.

Je ne pus m'empêcher de dire à M. Lugarto : — Vous le détestez sans doute autant que vous le craignez, monsieur, car ce matin vous avez été plus que poli pour lui.

— Tiens!... vous le défendez — dit-il en attachant sur moi un regard fixe.

— Je tiendrais beaucoup à compter M. de Rochegune au nombre de mes amis ; c'est un homme de grande naissance, d'un rare savoir et d'un noble cœur.

— Ah!... ah!... c'est comme cela, c'est bon à savoir — dit M. Lugarto avec ce sourire convulsif qui annonçait toujours chez lui une colère contrainte.

Je me tus. J'étais fermement résolue à avoir avec M. de Lancry une dernière explication au sujet de cet homme.

De vagues pressentiments me disaient qu'il se tramait quelque machination perfide dont moi et Gontran nous devions être les victimes.

En me rappelant l'expression de désespoir qui avait un moment contracté les traits de M. de Lancry, je faisais mille suppositions contraires. Je ne pouvais concilier son apparence de gaieté et son empressement auprès de la princesse, avec le regard, tendre, désolé, presque suppliant qu'il m'avait jeté à la dérobée.

Cette mortelle journée finit enfin. Hélas! elle devait contenir pour ainsi dire, dans leur germe, bien des malheurs pour l'avenir...

. . . . . .

Je viens de relire ces pages, cette réflexion me semble encore plus juste; il n'est pas un des faits les plus insignifiants de ce jour qui n'ait eu plus tard un cruel développement.

CHAPITRE IX.

EXPLICATION.

Plusieurs jours se passèrent : la princesse Ksernika vint me voir ; croyant sans doute qu'elle n'aurait pas un grand avantage sur moi dans une conversation un peu piquante, elle se contenta de m'accabler de paroles d'affection.

Gontran continua de se montrer très-assidu près d'elle lorsqu'il la rencontrait dans le monde.

M. Lugarto venait presque chaque jour voir mon mari, il ne cessait de me persécuter de

son odieuse présence ; malgré moi, malgré les observations que j'avais faites à Gontran, très-souvent cet homme m'envoyait des fleurs. Il demanda à mon mari une place dans notre loge à l'Opéra pour la fin de la saison ; malgré mes supplications, M. de Lancry la lui accorda.

— A toutes mes objections il n'avait que cette réponse :

« Lugarto est mon ami intime, je ne puis ni » ne veux rompre une très-ancienne liaison pour » satisfaire à votre antipathie aussi injuste qu'elle » est déraisonnable. Lugarto vous déplaît, soit, » vous ne le lui prouvez que trop, je vous » laisse libre d'agir à votre gré, laissez-moi la » même liberté à son égard ; seulement, par » convenance, ménagez-le devant le monde. »

J'avais déjà pu reconnaître que la volonté de Gontran était inébranlable, je me résignai.

Heureusement je m'aperçus d'un changement notable dans les manières de M. Lugarto à mon égard. Au lieu de me poursuivre de sa conversation lorsqu'il se trouvait dans le monde avec nous, il m'adressait à peine quelques mots. Plusieurs fois Gontran m'avait obligée à offrir aussi

une place dans notre loge à la princesse Kserника. Je continuai de souffrir cruellement de mes soupçons jaloux. Vingt fois je fus sur le point d'en parler à Gontran. Je n'osai pas.

Je me souvins de ce qu'on m'avait raconté de ma mère, de la force d'inertie avec laquelle elle se repliait sur elle-même, sous le poids de la douleur; je me sentis le même pouvoir; je contins, je cachai mon chagrin, je ne montrai jamais à M. de Lancry qu'un front calme et serein.

D'abord je m'interrogeai chaque jour presque avec effroi, afin de savoir si mon amour pour Gontran avait reçu la moindre atteinte : il n'en était rien.

Dans l'orgueil de mon dévouement, j'attendais avec une sorte de sécurité douloureuse que mon mari reconnût le néant de l'affection à laquelle il me sacrifiait sans scrupule. D'ailleurs, à part les soins apparents qu'il rendait à madame Kserника, Gontran était bon pour moi, affable; il ne soupçonnait pas mes souffrances, car je le trouvais toujours riant et léger.

En vain je recherchais dans ses traits cette expression fugitive de désespoir qui m'avait

une fois si vivement frappée, et qui un instant m'avait fait penser que sa conduite lui était imposée par la mystérieuse influence de M. Lugarto.

Je me trompais cependant en croyant que pour être contraints et dissimulés mes ressentiments perdaient de leur intensité ; je ne pouvais me confier à personne, je vivais seule, je n'avais pas d'amie, Ursule était loin de moi ; d'ailleurs j'aurais presque considéré comme un sacrilége toute récrimination contre Gontran.

Généralement l'on ne se plaint que pour faire excuser ses représailles ou pour faire montre de sa résignation.

J'aimais Gontran plus que jamais ; ma résignation était si naturelle que je ne pouvais songer à en tirer vanité.

Une douleur immense, solitaire, s'amassait lentement dans mon cœur. A mesure que cette douleur l'envahissait, j'éprouvais une sensation singulière. Je me sentais de plus en plus oppressée, comme si peu à peu l'air m'eût manqué. Je craignais qu'il ne vînt un moment où mon âme déborderait, où, malgré moi, je jet-

terais un premier cri d'angoisse en suppliant Gontran de me prendre en pitié.

Ce moment arriva.

Depuis quelques jours j'étais souffrante. Un matin je dis à mon mari :

— Gontran, j'ai à réclamer de vous unep romesse bien chère.

— Que voulez-vous dire, Mathilde ?

— Vous m'avez fait espérer que nous irions passer quelque temps dans notre maisonnette de Chantilly. Voici bientôt la fin du mois de mai, il me semble que le bon air de la forêt me ferait du bien.

— Comment, vous pensez encore à cette folie? Mais depuis huit jours cette masure est abattue. Mon homme d'affaires m'a dit que l'administration des domaines de M. le duc de Bourbon en avait pris possession. C'est une affaire terminée.

J'avais conservé une lueur d'espoir ; voyant qu'il fallait y renoncer, je fondis en larmes. Gontran me parut impatienté, et me dit :

— Mais, en vérité, ma chère amie, vous n'avez pas le sens commun de pleurer pour un tel enfantillage. Je vous l'ai déjà dit, quoi-

que riche, notre fortune ne nous permet pas de satisfaire à tous vos caprices.

— Des caprices ! J'en ai bien peu, Gontran, et celui-là était saint et sacré pour moi.

— Encore une fois, ce qui est fait est fait; il est impossible de revenir sur cette vente : ce sont, mon Dieu! d'ailleurs des imaginations de roman ; s'il fallait acheter tous les endroits où l'on s'est trouvé heureux, on se verrait au bout d'un certain temps singulièrement embarrassé de ces propriétés commémoratives qui ne vous rapporteraient que des souvenirs. Malheureusement, dans notre siècle de fer, il faut pour vivre d'autres revenus que ceux-là.

Cette plaisanterie de Gontran me fit un mal affreux. J'avais toujours cru à sa religion pour ces temps si fortunés, je ne pus m'empêcher de lui répondre en pleurant.

— Hélas!... mon ami, cette occasion de folle dépense, comme vous dites, était unique.

— C'est-à-dire que, depuis ce temps, vous vous trouvez très-malheureuse sans doute?

— Non... non... je ne me plains pas ; seulement je regrette ces beaux jours où vous étiez tout à moi... où nous vivions l'un pour l'autre.

— Puisque l'occasion se présente — reprit M. de Lancry après un long silence — j'en profiterai pour vous donner quelques avis dont vous profiterez, je l'espère... Je ne sais pas quelle idée romanesque vous vous êtes faite du mariage, mais permettez-moi de vous dire ce qu'il doit être pour des gens raisonnables. Comme deux amants ou plutôt comme deux enfants, nous avons joué au bonheur solitaire, *à une chaumière et un cœur :* toute exagération a un terme, nous avons usé toutes ces joies pastorales. Maintenant, nous devons seulement voir dans le mariage une douce intimité basée sur une confiance et surtout sur une liberté réciproque; nous sommes du monde, nous devons vivre pour et comme le monde.

— Gontran, vous souvenez-vous de ce que vous me disiez : « Pour moi le mariage, c'est » l'amour, c'est la passion dans une union bénie » de Dieu ? » — Vous souvenez-vous que vous me disiez encore : « Il me serait impossible de » me résoudre à ces relations froides et mono- » tones où le cœur n'a point de part... »

— Je vous disais cela ! je vous disais cela... sans doute... C'est qu'alors j'étais persuadé que

ce rêve était possible à réaliser, j'étais de bonne foi.

— Et vous ne vous trompiez pas, Gontran; oh! cette espérance n'était pas une chimère: pour moi, du moins... rien n'est changé... l'amour... la passion dans le mariage; c'est, ou plutôt, si vous le vouliez, ce serait... toujours ma vie, mon bonheur...

— Les femmes prennent toujours leurs désirs pour des faits accomplis. Vous vous abusez étrangement, vous êtes plus jeune que moi. Il se peut que votre illusion dure un peu plus long-temps que la mienne; mais, comme la mienne, elle se dissipera: vous verrez que l'amour romanesque que vous ressentez doit, comme toute chose, avoir son terme...

— Gontran, par pitié, ne blasphémez pas.

— Tout cela, ce sont des mots; il faut mieux voir tout de suite clair dans sa vie. On n'en est que plus heureux... la preuve de cela, c'est que depuis quelque temps vous êtes horriblement maussade... tandis que moi je suis du caractère le plus égal... Pensez comme moi, renoncez à des idylles imaginaires, et vous acquerrez cette placidité, cette indulgence qui

font du mariage un paradis au lieu d'un enfer.

— Oh ! mon Dieu ! mon Dieu !... et entendre cela... de vous?... de vous? — dis-je en cachant ma tête dans mes mains pour étouffer mes sanglots.

— Allons. . une scène... à présent ; ah ! quel caractère !...

— Non !... non... Gontran, je ne vous ferai pas de scène... écoutez... je vous parlerai franchement. Oui !... j'ai besoin de vous dire ce que je souffre depuis long-temps. Vous l'ignorez... car sans cela vous ne vous feriez pas un jeu de mon chagrin. Vous êtes si bon, si généreux...

Je pris la main de M. de Lancry dans les miennes.

— Allons, voyons, parlez, Mathilde... si je vous ai tourmentée c'est sans le savoir. Si vos reproches sont raisonnables je m'accuserai, vous me pardonnerez et à l'avenir cela ne m'arrivera plus, comme disent les enfants... — ajouta-t-il en haussant les épaules.

— Je n'attendais pas moins de votre cœur, mon ami. Vous m'encouragez, votre gaieté dissipe la pénible impression que m'avaient causée

vos paroles de tout à l'heure... Moquez-vous bien de votre pauvre Mathilde — ajoutai-je en m'efforçant de sourire après un moment de silence. — Elle est jalouse de la princesse Ksernika... Oui, vos assiduités auprès d'elle me font un mal horrible ; depuis que vous vous occupez de cette femme, il me semble que vous m'oubliez.

— Sont-ce là tous vos reproches ? et qu'en conclurez-vous ?

— Que vous pourriez me rendre aussi heureuse que par le passé en m'accordant une chose qui ne doit nullement vous coûter, mon ami.

— Eh ! bien, voyons, parlez — dit-il avec impatience.

— Je voudrais que nous pussions rompre les relations presque intimes dans lesquelles nous vivons avec la princesse... et cesser peu à peu de la voir.

— Voilà ce que vous me demandez : ah çà, vous êtes folle !

— Gontran !

— Comment ! — s'écria-t-il courroucé — je ne pourrai pas être convenable, poli avec une

femme sans que vous me poursuiviez de vos jalousies!! comment! sous prétexte de calmer vos visions, vous venez me demander de traiter avec impertinence une personne qui ne mérite que votre considération, que votre respect; mais vous perdez la tête?

— Eh bien oui... je la perdrai, si mes souffrances se prolongent. Gontran! croyez-moi, mon calme apparent cache bien des douleurs! Par la mémoire de ma pauvre mère qui a tant souffert aussi, je vous le jure... ce que j'endure depuis quelque temps est au-dessus de mes forces.

— Eh! que voulez-vous donc que j'y fasse? — s'écria-t-il de plus en plus en colère — suis-je responsable des songes que vous forgez pour vous tourmenter?

— Mais si ce sont de fausses apparences, dissipez-les en m'accordant ce que je vous demande.

— Mais c'est justement parce qu'il s'agit d'apparences qui n'ont pas le moindre fondement, qu'encore une fois je ne puis, de gaieté de cœur, faire une grossièreté à une femme de mes amis et des vôtres.

— Mais s'il s'agit de mon bonheur, Gontran, de mon repos?

— Écoutez-moi, Mathilde — dit Gontran en se contraignant avec peine — j'ai de la raison, de la volonté. Il est de mon devoir de ne faire que ce que je trouve juste, convenable, ainsi que je vous l'ai déjà dit au sujet de vos répugnances à revoir mademoiselle de Maran et à recevoir mon ami intime. Vous me trouverez inflexible lorsqu'il s'agira de me prêter à des caprices extravagants; c'est vous dire qu'il n'y aura rien... — vous m'entendez! — rien de changé dans nos relations avec la princesse.

— Ainsi, vous continuerez d'être assidu auprès d'elle? Ainsi, dans le monde, vos regards, vos prévenances seront pour elle? Ainsi ce sera toujours votre bras qu'elle prendra pour se promener? Ce sera elle, mon Dieu! toujours elle.

— Ne voulez-vous pas que ce soit vous, vous! toujours vous! Et afin que vous et moi nous soyons couverts de ridicule? Eh! madame! si vous n'aviez pas un abord si glacial, si dédaigneux, vous seriez assez entourée pour trouver un bras à défaut du mien! Il y a mille

coquetteries innocentes et parfaitement admises par le monde qui permettent à une femme de chercher dans les hommes qui l'entourent ces soins, ces prévenances que son mari ne peut lui consacrer sans se faire montrer au doigt; mais non, vous êtes d'une morgue, d'une hauteur qui éloignent tout le monde de vous... Et, après cela... vous venez vous plaindre d'être isolée. Si je faisais comme vous, où en serais-je? je serais un de ces maris maussades, jaloux qui ne parlent à aucune femme, ne bougent de l'embrasure des portes, et qui, lorsque minuit sonne, viennent comme les spectres de la ballade, enlever d'un air rébarbatif leur femme à ses danseurs? Qu'arrive-t-il? que ces maris-là sont bafoués. Or, ma chère, pour vous et pour moi, je suis décidé à toujours éviter un pareil rôle.

— Ainsi — m'écriai-je avec amertume — il faut que je me soumette sans me plaindre à ces étranges lois du monde, qui regardent comme souverainement inconvenant qu'un mari s'occupe de sa femme, et qu'il l'entoure des soins qu'il prodigue à toute autre! Singulier usage qui consacre, pour ainsi dire, les appa-

rences de l'infidélité comme une coutume de bonne compagnie! qui flétrit d'un ridicule impardonnable tout empressement légitime et naturel!... Vous haussez les épaules. Contran... Ces réflexions d'un cœur ulcéré vous font pitié, n'est-ce pas?

— Encore une fois, madame, puisque nous vivons dans le monde, pour l'amour du ciel vivons en gens du monde... Quant à moi, je suis décidé à ne rien changer à ma conduite... et je désire,... je n'aimerais pas à vous dire *je veux*, que vous modifiiez la vôtre... Il m'est déjà assez pénible de vous voir si mal répondre aux prévenances de mon meilleur ami. Mais j'ai renoncé à tout espoir de ce côté. Heureusement l'affection de Lugarto pour moi n'est pas de celles qu'une fantaisie, qu'une antipathie déraisonnable peut attiédir.

— Et je vous dis, moi, que vous n'avez pas de plus mortel ennemi que cet homme — m'écriai-je — et je vous dis qu'il est la seule cause de tous mes chagrins et des vôtres. L'instinct de mon cœur ne me trompe pas : il exerce sur vous je ne sais quelle mystérieuse influence; j'en ignore les causes, mais elle existe, enten-

dez-vous, Gontran, elle existe. Bien des fois, malgré votre apparente sérénité, j'ai surpris sur vos traits l'expression d'un sombre désespoir; ce ne sont plus des soupçons, maintenant, ce sont des certitudes. Cet homme, je le hais... Et vous-même, au fond de votre cœur... vous me savez gré de cette haine... vous la partagez!...

— Mais c'est intolérable! Eh! pourquoi, madame, voulez-vous que je m'abaisse à feindre une amitié que je ne ressens pas?

— Là est le mystère, Gontran... Et si je ne craignais pas... Eh! d'ailleurs, pourquoi craindrais-je de tout vous dire? ne s'agit-il pas de votre bonheur, du mien?... Eh bien! oui... cet homme vous domine malgré vous, et vous n'osez pas m'avouer la cause de cette domination; pourtant me méconnaîtriez-vous au point de croire que je ne puis tout vous pardonner?... auriez-vous envers moi une fausse honte? En m'unissant à vous, n'ai-je pas voulu partager non-seulement votre vie à venir mais, si cela se peut dire, votre vie passée? Mon ami, je suis courageuse, je trouverai des forces, des ressources immenses dans mon amour... Autant

vous me voyez faible et abattue, autant vous me trouverez vaillante et résolue, s'il s'agissait de vous sauver.

— De me sauver? Et de quoi voulez-vous me sauver?... C'est à en perdre la tête!

— Mon Dieu! puis-je vous le dire positivement? Cet homme vous domine: c'est un fait. Il a peut-être surpris un de vos secrets, ainsi qu'il a surpris ceux de la princesse et de madame de Richeville, que sais-je?... Vous avez été prodigue : cet homme a une fortune royale ; peut-être avez-vous contracté envers lui des obligations.

— Et vous osez croire que pour un si misérable motif je consentirais à montrer pour lui une amitié que je ne ressentirais pas!.... — s'écria M. de Lancry en courroux.

— Je crois, mon ami, que, soumis comme vous l'êtes à l'opinion du monde, vous êtes capable de vous imposer les plus grands sacrifices pour y paraître.

— Madame! madame!... — dit Gontran avec une rage contenue.

— Vous vous résignez bien à me causer le plus cruel chagrin, plutôt que de passer aux

yeux de ce monde pour un homme amoureux de sa femme? Pourquoi donc ne vous résigneriez-vous pas à passer pour l'ami de M. Lugarto, à subir sa pernicieuse influence plutôt que de renoncer peut-être à une partie du faste qui nous environne?

— Madame... madame... prenez garde...

— Mon ami... ne voyez pas là un reproche. Depuis bien long-temps vous avez l'habitude de mettre le bonheur dans ces brillants dehors... vous croyez peut-être que moi-même je n'y renoncerais qu'avec peine : combien vous vous trompez! Que m'importe ce luxe? je le hais s'il vous cause le moindre chagrin... Ce luxe n'était pour rien dans ce bonheur divin qui a duré si peu pour nous, qui durerait peut-être encore sans l'arrivée de cet homme! Que faut-il pour vivre obscurément dans quelque coin ignoré, vous, moi, et ma pauvre Blondeau? Cette vie ne serait-elle pas mon rêve idéal? Jusqu'à notre mariage n'ai-je pas vécu dans la solitude, loin de ces plaisirs qui sont pour moi une fatigue, car mon cœur n'y prend pas de part? Mon ami, vous êtes ému, je le vois... Oh!... par grâce, écoutez celle qui ne songe qu'à votre

bonheur, qui l'achèterait au prix de sa vie entière... Gontran, c'est à genoux, à genoux que je vous en supplie, ne me cachez rien, comptez sur moi... Mettez mon amour à l'épreuve, cherchez-y un refuge, une consolation, vous verrez s'il vous manque.

Je me mis aux genoux de Gontran. La tête baissée sur sa poitrine, les yeux fixes, il semblait profondément absorbé; sans me répondre, il poussa un long soupir et cacha sa tête dans ses deux mains.

— Oh! je le vois... je le vois — m'écriai-je presque avec joie — je ne me suis pas trompée: courage! mon ami, courage! Tenez, j'admets l'impossible... Supposons que, pour vous libérer envers cet homme, nous soyons ruinés tout à fait; ne nous restera-t-il pas Ursule, mon amie? Mon Dieu! je viendrais à elle aussi confiante, aussi heureuse qu'elle l'aurait été elle-même en venant à moi. Quand on s'aime comme nous nous aimons, car vous m'aimez... malgré vos coquetteries avec cette belle princesse, est-ce qu'il y a des jours mauvais? Mais souvenez-vous donc de cette histoire si touchante que vous me racontiez à l'Opéra avec tant de

charme. Eh bien ! nous ferons comme ces deux jeunes gens si nobles, si courageux...

Gontran se leva brusquement, et me dit avec une ironie amère :

— En vérité, vous peignez là une existence bien digne d'envie, et bien faite pour compenser la perte d'une grande fortune ! Belle vie que celle-là ! Je suis fou d'écouter vos rêveries ; une fois pour toutes, vous m'obligerez de ne plus revenir sur ce chapitre. Vos suppositions n'ont pas de sens ; aucune obligation ne me lie à Lugarto : il m'a rendu autrefois quelques services ; mais ce ne sont nullement des services d'argent. Je m'étonne qu'avec l'exaltation romanesque de vos idées, vous ne compreniez pas que la reconnaissance suffise pour former des liens indissolubles d'une fervente amitié. En résumé, je vous dirai que votre jalousie est dérisoire, que vos soupçons sur Lugarto sont absurdes, que je suis d'âge à savoir me conduire dans le monde, et que vous ferez bien, dans l'intérêt de notre tranquillité commune, de prendre la vie comme elle doit être prise... Vous m'entendez ?...

Ce qui se passa en moi fut étrange, je fis rapidement ce raisonnement :

Ce que je veux, c'est le bonheur de Gontran. Mon bonheur à moi doit être considéré comme un moyen de parvenir à ce but. Si en me sacrifiant j'assure son repos, sa félicité, je ne dois pas hésiter; quoi qu'il m'en coûte, je ferai ce qu'il désire.

Je suis encore à comprendre comment je me résignai si brusquement à ce parti extrême, qui contrastait tant avec les plaintes que je venais d'exprimer à Gontran. Maintenant il me semble que ce revirement subit participa de ces résolutions désespérées que l'on prend avec la rapidité de la pensée dans les dangers de mort.

— Je vous entends, Gontran — lui dis-je — je vous obéirai. Mes plaintes vous importunent, je ne me plaindrai plus; il vous coûterait de vous occuper de moi dans le monde... je ne vous le demanderai plus... Vous trouvez une distraction dans les soins que vous rendez à la princesse, je ne vous ferai plus de reproches à ce sujet. Vous me voyez avec peine ne pas comprendre le sentiment qui vous lie à M. Lu-

garto, je ferai tout mon possible pour vaincre l'aversion que cet homme m'inspire. Seulement — ajoutai-je en ne pouvant retenir mes larmes — il est une grâce que j'implore de vous, permettez-moi d'aller dans le monde le moins possible. Je ne pourrais vaincre cette froideur que vous me reprochez; malgré moi... ma pensée se révolte à l'idée de recevoir d'autres soins que les vôtres, s'agît-il même des soins les plus insignifiants. C'est une faiblesse, c'est un enfantillage... je l'avoue... mais soyez généreux... pardonnez-le-moi... Pour le reste, je ferai ce que vous voudrez... Eh bien! êtes-vous content? me pardonnez-vous l'impatience que je vous ai causée? — lui dis-je en tâchant de sourire à travers mes larmes.

— Pauvre Mathilde! — dit Gontran avec un attendrissement qu'il ne put vaincre — il faudrait être de bronze pour résister à tant de douceur et de bonté... j'ai peut-être eu tort?

— Non! non! — dis-je en l'interrompant — ce qui me manque, voyez-vous, c'était l'expérience de ce qui vous plaisait ou non... Vous avez raison... j'étais folle; mais il ne faut pas m'en vouloir, voyez-vous, j'ignorais vos désirs;

mais rassurez-vous, mon ami... cette leçon ne sera pas perdue, croyez-le. Maintenant et toujours, dites-moi, bien franchement, bien nettement votre volonté, je m'y résignerai; mais aussi, n'est-ce pas? si, malgré tous mes efforts, je ne pouvais quelquefois, oh! mais bien rarement... parvenir à vous obéir... lorsque vous aurez la preuve que cela a été au-dessus de mes forces, vous serez bon, indulgent, n'est-ce pas? Vous ne me gronderez plus.

Gontran me regarda avec étonnement, presque avec inquiétude; il me prit vivement la main, il la trouva glacée.

En effet, je me sentais défaillir. Je venais de tenter une résolution désespérée. Ce n'était pas la volonté de tenir ma promesse qui me manquait, c'était la force physique de soutenir cette scène cruelle.

Sans mon mari qui me soutint dans ses bras, je serais tombée; j'eus une sorte de douloureux vertige; le soir une fièvre ardente se déclara, et durant quelques jours je fus gravement malade.

CHAPITRE X.

LE BILLET.

Je fus plusieurs jours très-souffrante, et pourtant, après notre retraite de Chantilly, je comptai ces jours parmi les plus beaux de ma vie.

Gontran resta près de moi, me prodigua les plus tendres soins. Mes pensées étaient mélancoliques, tristes, mais d'une tristesse douce. Quelquefois je me demandais à quoi bon la vie désormais? Je craignais d'avoir épuisé toute la félicité que je pouvais espérer. Sincèrement, sans exagération, je priais Dieu de me retirer de ce monde; alors la mort m'eût paru presque belle.

Mon mari était redevenu affectueux, prévenant comme par le passé ; il regrettait le chagrin qu'il m'avait causé, il ne me quittait pas ; j'étais délivrée de la présence de M. Lugarto.

Mon bonheur était si grand que j'oubliais les chagrins qui avaient causé ma maladie. Je redoutais presque le rétablissement de ma santé, dans la crainte de voir cesser les précieuses attentions de Gontran, car, à mesure que mes souffrances diminuaient, il devenait moins assidu.

Dans mon égoïsme pour le retenir près de moi, je désirais ardemment une rechute. A l'insu de ma pauvre Blondeau, qui me veillait pourtant avec une sollicitude maternelle, je commis de grandes imprudences ; je tombai assez gravement malade.

Je ne saurais dire ma joie en voyant que j'avais réussi. Gontran redevint pendant quelques jours ce qu'il avait été d'abord. Mais le bonheur d'être toujours près de lui avait sur moi une telle influence que je renaissais bientôt à la vie ; alors de nouveau je craignais de le perdre.

Au milieu de ces alternatives, je me traçai

une ligne de conduite dont je me promis bien de ne pas m'écarter ; elle était en tout conforme à la dernière résolution que j'avais prise. Il serait faux de dire que cette détermination ne me coûtait pas beaucoup ; mais il y a dans tout sacrifice fait à l'amour une sorte de satisfaction profonde qui augmente, pour ainsi dire, en raison de la grandeur même du sacrifice qu'on s'impose.

Le lendemain de ma première sortie, Blondeau entra chez moi; elle m'apportait la liste des personnes qui étaient venues savoir de mes nouvelles et se faire écrire à ma porte pendant ma maladie.

La princesse de Ksernika, M. de Rochegune, M. Lugarto s'y trouvaient ; mademoiselle de Maran avait aussi envoyé chez moi, mais elle n'était pas venue me voir. Jamais elle n'approchait de la maison d'un malade, car elle avait la manie de croire toutes les maladies contagieuses.

Je fus étonnée de ne pas trouver sur la liste le nom de madame de Richeville ; mes préventions contre elle avaient en partie disparu : non que j'eusse en rien reconnu la vérité de ses pré-

ventions au sujet de Gontran, car un des symptômes de l'amour est un aveuglement complet; mais le charme qu'elle possédait m'attirait malgré moi, et je ne mettais plus en doute l'intérêt qu'elle me portait.

— Madame la duchesse de Richeville n'a pas envoyé savoir de mes nouvelles? — demandai-je à Blondeau.

— Non, madame... Mais...

Je vis à la physionomie de Blondeau qu'elle avait quelque chose à me dire au sujet de cette liste et qu'elle hésitait.

— Qu'as-tu donc? tu parais embarrassée? (Quoique ce tutoiement fût assez peu convenable, je n'avais pu renoncer à cette habitude de mon enfance.)

— C'est que j'ai peur de vous inquiéter, madame.

— S'agirait-il de M. de Lancry?—m'écriai-je.

— Non, non, madame, c'est une aventure extraordinaire qui s'est passée pendant votre maladie. Je ne vous en aurais pas parlé s'il ne s'agissait pas indirectement, il est vrai, de ce bon M. de Mortagne.

— Dis donc vite, alors.

— Eh bien! madame, le lendemain du jour où vous êtes tombée malade, le soir, pendant que vous étiez assoupie, j'étais un moment descendue à l'office ; M. René, votre valet de chambre, venait de nous apprendre qu'il quittait la maison.

— Il est vrai — dis-je à Blondeau en me souvenant d'avoir vu le matin un nouveau domestique dont la figure m'avait frappée, car il ne me semblait pas inconnu — sais-tu pourquoi René s'en est allé?

— Pour retourner dans son pays, en Lorraine — a-t-il dit.

— Et celui qui le remplace, d'où sort-il?

— Il était chez des Anglais, il est au fait du service, il paraît très-bonhomme et assez intelligent; mais, madame, il ne s'agit pas de cela, ainsi que vous allez le voir. Le soir donc on vint me dire que quelqu'un me demandait à la porte de l'hôtel, et on me remit un billet où étaient écrits ces mots de l'écriture de M. de Mortagne, que je reconnaîtrais entre mille.

« *Ma bonne madame Blondeau, ayez toute confiance dans la personne qui vous re-*

mettra ce billet; elle vous dira ce que j'attends de vous : j'ai appris que Mathilde est malade, je tiens à avoir chaque jour de ses nouvelles par vous.

» *Signé* Mortagne. »

— Vous pensez bien, madame, que je n'hésitai pas un moment. Je descendis à la porte, je vis un fiacre, la portière était entr'ouverte; dans cette voiture était un homme dont je ne pouvais distinguer les traits à cause de l'obscurité, il me dit d'une voix émue et que je ne reconnus pas :

— Madame Blondeau, je viens de la part de M. de Mortagne savoir des nouvelles de madame la vicomtesse de Lancry...

— Elle est bien souffrante — dis-je à cet inconnu. — Les médecins craignent une mauvaise nuit.

— Vous ne vous étonnerez pas du mystère avec lequel M. de Mortagne s'informe par moi, son ami, de l'état de madame de Lancry — ajouta-t-il — quand vous saurez que dans l'intérêt de votre maîtresse le nom de M. de Mortagne ne doit pas être prononcé chez elle. —

Vous ne m'aviez pas caché, madame — ajouta Blondeau — la scène cruelle de votre contrat de mariage ; il me parut très-simple que M. de Mortagne s'informât de vos nouvelles par un moyen détourné, d'autant plus qu'il n'était pas alors à Paris.

— Où est-il donc? — dis-je à Blondeau.

— Cette même personne inconnue ajouta que M. de Mortagne était absent de Paris par suite d'affaires très-importantes qui vous concernaient, et qu'il lui fallait s'entourer du plus grand mystère pour les mener à bien.

— Qu'est-ce que cela signifie?

— Je ne sais pas, madame. Toujours est-il que cet inconnu me dit qu'il ne pouvait me faire ainsi désormais demander à la porte sans provoquer les remarques de vos gens, ce qui eût été fâcheux; que, pour avoir des détails fréquents et précis sur votre santé, il me priait au nom de M. de Mortagne de mettre chaque jour une espèce de bulletin sous une grosse pierre à la grille du jardin du côté des Champs-Élysées, et qu'il viendrait le prendre le soir, cet endroit étant, la nuit, tout à fait désert ; que si je pouvais quelquefois venir moi-même, il m'en serait

bien reconnaissant au nom de M. de Mortagne, car il pourrait ainsi avoir des nouvelles encore plus détaillées; il ajouta que M. de Mortagne avait bien pensé à envoyer un domestique s'informer de votre santé, ainsi que cela se fait, mais que ce renseignement incomplet ne pouvait satisfaire son inquiétude ; il me dit enfin qu'il avait aussi songé à me demander de lui écrire, par la poste, sous un nom supposé, mais que ce moyen était de tous le plus dangereux.

— Et pourquoi si dangereux ?

— Je ne sais, madame, il ne s'est pas expliqué davantage; il m'a bien recommandé de vous dire, une fois pour toutes, que si vous aviez dans un cas grave à écrire à M. de Mortagne vous ne remettiez votre lettre qu'à madame la duchesse de Richeville elle-même, qui la lui ferait parvenir.

— C'est étrange ! — dis-je à Blondeau. — Et qu'as-tu fait ?

— Ainsi que me l'avait demandé M. de Mortagne, j'ai écrit un bulletin de votre santé ; sous le prétexte de me promener dans le jardin avant de revenir veiller, chaque soir je mettais ma lettre sous la grille ; et cet inconnu venait la

prendre. Le jour où vous avez été si mal, j'écrivis un mot à la hâte et je le portai comme d'habitude. Le lendemain je ne pus sortir de chez vous que très-tard, lorsque vous étiez un peu assoupie; il y avait du mieux, j'étais tout heureuse; j'écrivis deux mots pour M. de Mortagne, je courus à la grille; la nuit était noire; l'inconnu m'entendit sans doute, car il me dit à voix basse :

— Madame Blondeau, c'est vous?

— Oui, monsieur — lui dis-je. — Au nom du ciel, comment va-t-elle? — s'écria-t-il d'une voix qui me parut bien altérée. — Mieux, bien mieux, dites-le à M. de Mortagne — lui répondis-je; — je sors seulement depuis hier de la chambre de cette pauvre madame, et j'apportais un petit mot. — Je crois qu'en apprenant cette bonne nouvelle, la personne inconnue tomba à genoux, car la voix s'abaissa pour ainsi dire, et j'entendis ces mots prononcés comme par quelqu'un qui prie : « Mon Dieu! mon Dieu! soyez béni, elle vit, elle vivra. » Je retourne bien vite auprès de madame — dis-je à l'inconnu; — rassurez bien M. de Mortagne. — « Soyez tranquille, ma bonne madame

Blondeau, il ne sera pas long-temps sans apprendre cette heureuse nouvelle. » — Je revenais à la maison lorsqu'il me sembla entendre, du côté de la grille, comme des cris étouffés, un bruit de lutte et un bruit sourd comme un corps pesant qui serait tombé.

— Tu m'effraies. Et ensuite ?

— J'écoutai de nouveau, je n'entendis rien. Inquiète, je retournai bien vite à la grille, j'écoutai... encore rien... Rien, j'appelai à voix basse. On ne me répondit pas... Je crus m'être trompée, je rentrai.

—Et le lendemain ?—demandai-je à Blondeau.

—Le lendemain, à la nuit tombante, je portai un billet à la place accoutumée ; j'attendis assez long-temps, personne ne vint : je supposai que le messager de M. de Mortagne n'avait pu arriver plus tôt. Je rentrai, me promettant bien d'aller voir de grand matin si le billet avait été retiré comme d'habitude.

— Eh bien ?

— Eh bien, madame ! le lendemain je le retrouvai... On n'était pas venu le prendre... Non, madame, mais ce qu'il y a de plus malheureux et ce qui me donne des craintes...

— Mais, dis donc ! — m'écriai-je en voyant l'hésitation de Blondeau.

— Ah ! madame — reprit-elle en joignant les mains—jugez de mon effroi lorsque je vis près de la grille une assez grande tache de sang.

— Oh ! c'est horrible. Et ce billet... ce billet?

—Je le laissai toujours pour voir si l'on viendrait le rechercher. Ce fut en vain. Hier seulement je l'ai retiré. Voilà donc aujourd'hui dix jours que cet événement est arrivé, car depuis dix jours l'on n'est pas venu retirer le billet... Il paraît donc malheureusement vrai que le messager de M. de Mortagne a poussé le cri sourd que j'ai entendu...

— Hélas !... cela ne semble que trop probable... Et tu es bien sûre d'avoir entendu un cri et comme la chute d'un corps?— dis-je à Blondeau.

— Oui, oui, madame, et ces traces de sang ne prouvent que trop que je ne m'étais pas trompée.

— Écoute, Blondeau, M. de Mortagne demeure en face de cette maison ; il faudra que ce soir tu ailles savoir s'il est à Paris : s'il n'y est pas, demain j'irai voir madame de Richeville

pour l'en informer ; car je suis cruellement inquiète. Dès que M. de Lancry sera rentré, je lui dirai tout, afin qu'il se joigne à moi pour tâcher d'éclaircir ce triste mystère.

— Madame — dit Blondeau en m'interrompant — permettez-moi de vous faire observer qu'il ne serait peut-être pas prudent de parler de cela à monsieur le vicomte, vous le savez, il déteste M. de Mortagne, et cet inconnu m'avait dit que ce dernier s'occupait de graves intérêts qui vous regardaient. Hélas! madame, vous êtes heureuse maintenant — ajouta cette excellente femme en attachant sur moi ses yeux baignés de larmes. —Mais qui sait, enfin... un jour peut venir où vous aurez besoin de la protection de M. de Mortagne. Ne vaudrait-il pas mieux ne parler de tout ceci à personne, de peur d'ébruiter quelque chose, d'attirer l'attention sur M. de Mortagne, et ainsi de contrarier peut-être ses projets, en nuisant au mystère dont il croit devoir s'entourer? Pourquoi instruiriez vous monsieur le vicomte de ceci? Après tout j'ai agi à votre insu ; si quelqu'un a tort, c'est moi. Et encore, quel tort y a-t-il à donner

de vos nouvelles à un de vos parents, le seul qui vous ait véritablement aimée?

Malgré la répugnance que j'éprouvais à cacher quelque chose à Gontran, je me rendis aux observations de Blondeau.

Mes inquiétudes au sujet de l'influence que M. Lugarto exerçait sur mon mari étaient aussi vives qu'avant ma maladie. Cet homme m'inspirait toujours une profonde terreur. Je pensais qu'un jour, moi et Gontran, nous serions peut-être forcés de réclamer la protection de M. de Mortagne.

J'imaginai que la conduite mystérieuse de ce dernier devait avoir pour but de déjouer ou de pénétrer les méchants desseins de M. Lugarto. Sous ce rapport, la disparition de l'émissaire de M. de Mortagne éveillait mes craintes.

Au milieu de ces inquiétudes, on m'annonça M. de Rochegune.

Je le fis prier d'attendre un moment. Je donnai quelques ordres à Blondeau, et je rejoignis bientôt M. de Rochegune, remerciant le ciel de me mettre peut-être ainsi à même d'avoir des nouvelles de M. de Mortagne; car je savais l'intimité qui les unissait.

CHAPITRE XI.

L'ENTREVUE.

M. de Rochegune me parut très-changé, très-pâle ; il avait l'air plus triste que d'habitude.

— Aussitôt, madame, que j'appris que vous receviez — me dit-il — je me suis empressé de me présenter chez vous pour m'acquitter d'une commission dont m'a chargé une personne de mes amis, qui serait très-heureuse d'être comptée parmi les vôtres.

— De qui voulez-vous parler, monsieur?

— De madame la duchesse de Richeville. Forcée de quitter subitement Paris pour se rendre en Anjou, elle n'a su que là, et par moi,

votre maladie. Elle me priait de vous faire part de tous ses vœux pour votre prompte guérison. Aussi sera-ce une consolation pour elle que d'apprendre votre rétablissement.

— Une consolation, monsieur? lui serait-il arrivé quelque accident fâcheux?

— Je le crains, madame; elle est partie soudainement en m'écrivant qu'un malheur imprévu l'obligeait de quitter Paris; qu'elle ne savait pas encore toute la portée du coup qui la frappait. Sa dernière lettre me laisse dans la même incertitude; elle ne m'a écrit que pour me prier d'être son interprète auprès de vous.

Involontairement je me rappelai l'espèce de menace mystérieuse que M. Lugarto avait faite à madame de Richeville; un pressentiment me dit que cet homme n'était pas étranger au malheur qui éloignait la duchesse de Paris.

— Il est une autre personne, monsieur, à qui je porte un bien vif intérêt—dis-je à M. de Rochegune — et qui est aussi de vos amis, M. de Mortagne.

— Il est absent de Paris depuis quelques jours, madame; il est parti encore souffrant, car il aurait besoin de longs soins pour remet-

tre sa santé qui a déjà supporté de si rudes atteintes.

— Savez-vous où est M. de Mortagne, monsieur?

— Non, madame... et je regrette d'autant plus de ne pas le savoir, que je suis au moment de quitter la France... pour bien longtemps peut-être... Avant mon départ je voulais avoir l'honneur de venir prendre vos ordres, madame, dans le cas où vous auriez eu quelque commission à me donner pour Naples, où je vais m'embarquer.

— Vous êtes mille fois bon, monsieur, mais je n'ai pas à profiter de votre extrême obligeance.

M. de Rochegune garda quelques moments le silence d'un air embarrassé. Par deux fois il leva les yeux sur moi, par deux fois il les baissa; enfin, après une assez longue hésitation il me dit d'un air grave, solennel :

— Madame, me croyez-vous un honnête homme?

Je regardai M. de Rochegune avec étonnement.

— Vous êtes l'ami de M. de Mortagne — lui

dis-je — et le hasard m'a permis de me convaincre, monsieur, que vous étiez digne de cette amitié. Ici, dans cette maison, la scène de reconnaissance dont j'ai été témoin...

— Par grâce, madame — dit M. de Rochegune en m'interrompant—permettez-moi d'oublier ce temps-là; pour moi trop d'amers souvenirs s'y rattachent. Je vous ai demandé, madame, si vous me croyez honnête homme, parce qu'il faut que je sois bien fort de votre confiance, moi qui vous suis inconnu, moi que vous ne verrez plus peut-être, madame, pour oser dire ce que j'ai à vous dire.

— Monsieur, je suis sûre que je puis vous écouter sans crainte.

— Je vais donc parler, madame, avec sincérité.... Un mot seulement.... Croyez que l'homme auquel vous voulez bien reconnaître quelque noblesse de cœur est incapable de cacher une arrière-pensée. Si vous ne connaissiez pas, madame, plusieurs antécédents de ma vie, peut-être la démarche que je tente vous semblerait blessante, incompréhensible. Permettez-moi donc d'entrer dans quelques détails.

— Je vous écoute, monsieur.

M. de Rochegune, avant de continuer, parut se recueillir. Sa figure douce et triste devint pensive ; il continua d'une voix légèrement altérée, malgré les visibles efforts qu'il faisait pour vaincre son émotion.

— Le projet favori de M. de Mortagne et de mon père avait été d'obtenir votre main pour moi, madame.

— Monsieur, à quoi bon ces souvenirs... je vous prie ?...

— Pardonnez-moi de vous parler d'un passé, de projets qui vous intéressent si peu, madame; mais, j'ai eu l'honneur de vous le dire, c'est indispensable. J'avais souvent entendu M. de Mortagne, avant son funeste voyage pour l'Italie, dire à mon père combien votre enfance était malheureuse malgré les rares qualités qui s'annonçaient en vous. Le récit des mauvais traitements que vous faisait subir mademoiselle de Maran excita plusieurs fois la généreuse indignation de mon père ; j'étais bien jeune, mais je n'oublierai jamais quel intérêt votre position m'inspirait. J'avais jusqu'alors habité avec mon père une de ses terres, c'est vous dire, madame, que j'avais toujours eu sous les yeux

l'exemple des plus nobles vertus. En entendant M. de Mortagne raconter quelques traits de mademoiselle de Maran, pour la première fois de ma vie j'appris qu'il existait des êtres méchants et pervers... Quand je voyais M. de Mortagne, je l'accablais de questions à votre sujet; vous étiez pour moi, madame, la personnification de la douleur et de la résignation. Je partis pour d'assez longs voyages; bien souvent, en songeant à mon père, à la France, je donnais une triste pensée à la pauvre orpheline abandonnée aux méchants caprices d'une femme impitoyable. Si vous saviez, madame, la haine invincible que m'a toujours inspirée l'abus de la force, si vous saviez combien j'ai toujours pris le parti du faible contre le puissant, vous ne vous étonneriez pas de m'entendre parler ainsi du profond intérêt que vous m'inspiriez déjà.

— Je vous en sais gré, monsieur, croyez-le....

— A mon retour, je trouvai M. de Mortagne à Paris; il vint nous apprendre, à mon père et à moi, l'issue de la scène violente à la suite de laquelle votre conseil de famille, madame, vous

avait laissée sous la tutelle de mademoiselle de Maran. Alors seulement mon père me parla de projets qui ne devaient jamais se réaliser ; au retour d'une campagne en Grèce que j'avais projetée avec M. de Mortagne, celui-ci voulait tout tenter pour éclairer l'opinion de votre famille, afin de vous soustraire à l'influence de mademoiselle de Maran. Vous avez su, madame, par quelles odieuses machinations notre courageux ami avait été retenu dans les prisons de Venise pendant longues années ; nous le crûmes perdu pour nous... Cet homme généreux nous avait si vivement intéressés à votre sort que mon père crut obéir à un pieux devoir en tâchant de remplacer M. de Mortagne auprès de vous.

— Que voulez-vous dire, monsieur ?

— Mon père fit tout au monde pour se rapprocher de mademoiselle de Maran ; dans la noble illusion de sa belle âme, il croyait, par la seule influence de la raison et de la vertu, pouvoir décider madame votre tante à changer de conduite envers vous. Il eut plusieurs entrevues avec elle ; il la trouva inflexible. Je ne puis vous dire, madame, ses regrets, le chagrin qu'il

éprouva. Il fit entendre à cette femme un langage tour à tour sévère, menaçant, suppliant : rien ne put la toucher.

— J'avais toujours ignoré cette intervention, monsieur ; maintenant je comprends l'éloignement que ma tante a souvent témoigné pour monsieur votre père.

— Après de nouveaux voyages je le perdis... madame. — M. de Rochegune garda un moment le silence, baissa la tête, essuya furtivement une larme et reprit : — En mourant, mon père me recommanda, au nom de l'amitié qui nous uuissait à M. de Mortagne, de toujours veiller sur l'orpheline qui méritait à tant de titres l'intérêt de notre ami. Hélas ! madame, j'étais réduit à faire des vœux stériles pour votre bonheur. Je voulus en vain me faire présenter à mademoiselle de Maran ; le nom que je portais fut un motif d'exclusion : elle me refusa l'entrée de sa maison. Vous aviez alors seize ans, je crois, madame. Plusieurs fois attiré par une sorte de curiosité pieuse que m'inspirait votre position, je me trouvai sur votre chemin; il y avait sur vos traits je ne sais quel mélange de tristesse contenue, de résignation douloureuse

qui me navrait. Vous me pardonnerez, n'est-ce pas? cette part mystérieuse que je prenais à votre vie ; la respectueuse sympathie que j'éprouvais pour vous était comme un legs pieux que mon père, que M. de Mortagne, notre meilleur ami, avaient fait à mon cœur. Ne pouvant vous rencontrer, souvent je m'entretenais de votre position avec madame de Richeville. L'inquiète et jalouse surveillance de mademoiselle de Maran empêcha souvent quelques personnes de nos amis et des siens de parvenir jusqu'à vous. A la moindre question sur votre sort, sur ses projets sur vous, mademoiselle de Maran détournait la conversation ou refusait formellement de répondre. Un an se passa de la sorte. Je reçus une lettre de M. de Mortagne : après des tentatives et des efforts inouïs, il était parvenu à corrompre un de ses gardiens, à s'évader de Venise. Obligé de s'arrêter à Marseille par suite de ses fatigues, il m'écrivit de me rendre auprès de lui le plus tôt possible. J'y courus : je le trouvai presque mourant, mais préoccupé d'une seule chose, de votre avenir. Je lui appris que madame de Richeville, une de nos amies, avait en vain essayé de parvenir

jusqu'à vous. Il me demanda si vous étiez bien portante, si vous étiez belle, je lui fis votre portrait, madame ; une lueur de bonheur et de joie brilla dans son regard mourant.

— Excellent ami ! — m'écriai-je.

— Oui, madame, vous n'en avez pas de plus fervent, de plus dévoué... Je ne le quittai plus... Madame de Richeville, bravant les convenances peut-être, mais suivant le premier mouvement de son amitié et d'une inaltérable reconnaissance, vint passer quelque temps à Marseille, elle amenait avec elle l'un des meilleurs médecins de Paris. M. de Mortagne fut sauvé... Comme toujours, il se préoccupait avant tout de votre sort... Alors revint à sa pensée ce projet d'union qui avait fait la joie, l'espérance de mon père... Cette espérance, qu'un moment j'ai crue réalisable, a suffi pour me donner, j'ose presque le dire, le droit... de vous supplier de disposer toujours de mon religieux dévouement. M. de Mortagne, à son arrivée à Paris, devait avoir un long entretien avec vous. Que mademoiselle de Maran y consentît ou non, il voulait vous faire part de ses projets. On croit ce qu'on désire, madame ; il me semblait si beau

d'avoir la mission de vous faire oublier une enfance, une jeunesse malheureuses ! l'amitié prévenue de M. de Mortagne me montra l'avenir sous un si beau jour, que je revins à Paris partageant presque les espérances de mon ami. Tout à coup deux nouvelles foudroyantes firent évanouir ce beau rêve : votre mariage était arrêté avec M. de Lancry; et M. de Mortagne, ayant voulu se mettre trop tôt en route, était retombé gravement malade à Lyon, l'on désespérait presque de ses jours. Je courus près de lui... Ce que je lui appris empira tellement sa maladie, qu'il fut saisi d'une fièvre ardente; elle dura un mois environ. Quelques affaires pressantes m'obligèrent de le précéder à Paris; il y arriva la veille de votre mariage. Quant à moi, renonçant à un espoir caressé depuis bien longtemps, je résolus de voyager; je mis cette maison en vente, alors que j'eus l'honneur de vous voir chez moi, madame, avec M. de Lancry et mademoiselle de Maran.

— Permettez-moi une question, monsieur; savez-vous la démarche que madame de Richeville a faite auprès de moi avant mon mariage ?

M. de Rochegune me regarda avec surprise et me dit avec l'accent le plus sincère :

— Je ne sais, madame, de quelle démarche vous voulez parler.

— Veuillez continuer, monsieur — dis-je à M. de Rochegune.

Je pensais avec angoisse qu'il allait sans doute me parler de Gontran dans les mêmes termes que madame de Richeville; quoique jusqu'alors la conversation de M. de Rochegune eût été remplie de délicatesse, de mesure et de respect, je n'aurais pas souffert la moindre attaque contre M. de Lancry.

M. de Rochegune continua.

— Vous le voyez, madame, par ce long préambule, depuis dix ans votre sort n'a pas cessé d'occuper M. de Mortagne, mon père ou moi, tout ceci à votre insu, je le sais; mais enfin puisse cet intérêt si vif, si soutenu, me donner maintenant le droit de vous dire une vérité utile, quelque cruelle que soit cette vérité.

— Monsieur, je ne sais ce que vous avez à me dire... mais, s'il s'agit de quelque récrimi-

nation contre M. de Lancry, il est inutile de prolonger cet entretien.

M. de Rochegune me regarda avec un étonnement presque douloureux.

— Je le vois, madame, je n'ai pas l'honneur d'être connu de vous... Du moment où vous avez donné votre main à M. de Lancry, ce choix si honorable pour lui l'a placé à mes yeux parmi les personnes auxquelles je serais heureux de prouver mon dévouement. Une des raisons qui me donnent le courage de venir à vous en toute confiance, madame, c'est que mes paroles intéressent autant M. de Lancry que vous-même.

Ce simple et noble langage me débarrassa d'un poids énorme, mais il éveilla mes craintes au sujet de Gontran.

— Que venez-vous m'apprendre, monsieur? — m'écriai-je vivement.

Après un moment de silence, il me répondit :

— Vous voyez souvent M. Lugarto, madame?

— Oui, monsieur, et je dirais presque malgré moi, s'il n'était pas l'ami de M. de Lancry.

— Savez-vous, madame, ce que c'est que M. Lugarto?

— Hélas! monsieur, je le sais.

— Savez-vous, madame, que M. Lugarto passe maintenant sa vie chez mademoiselle de Maran?

— Je l'ignorais... monsieur; j'avais au contraire entendu mademoiselle de Maran le traiter avec l'ironie la plus impitoyable.

— Sans doute mademoiselle de Maran l'a traité ainsi jusqu'au jour où elle a reconnu que vous n'aviez pas, madame, d'ennemi plus dangereux que cet homme.

— Cela devait être — dis-je en souriant avec amertume... — ma tante m'avait presque prévenue de cette nouvelle perfidie.

— Mais vous ignorez, madame, toute la noirceur, toute la lâcheté de cette nouvelle machination de mademoiselle de Maran... Vous ne savez pas l'indigne appui qu'elle prête par ses discours aux calomnies infâmes de M. Lugarto!

— Et quelles calomnies... monsieur? ce que dit un pareil homme est-il compté? et d'ailleurs que peut-il dire?

— Oh! rien qu'il ne puisse justifier, ma-

dame, rien non plus qui ne soit vrai, ce qui rend malheureusement ses affreuses médisances plus fatales... Il dit que M. de Lancry est son ami intime, et il le prouve en se montrant sans cesse avec vous et avec lui... Il dit que chaque matin il vous envoie des fleurs dont vous vous parez, et cela est encore vrai; il dit que les fêtes qu'il va donner, c'est pour vous qu'il les donne; il dit que devant le monde vous lui témoignez de la froideur, mais que cette froideur est une feinte convenue avec vous pour tromper votre mari... Il dit enfin que vous l'aimez, madame.

Je regardais M. de Rochegune avec tant de stupeur, qu'il crut que je ne l'avais pas entendu; — il reprit : — Oui, madame... M. Lugarto dit que vous l'aimez.

Cette accusation me parut d'une stupidité si révoltante, que je m'écriai avec un éclat de rire sardonique :

— Moi! aimer cet homme! mais c'est de la folie, monsieur; qui croira jamais cela? qui admettra cela comme possible? Sans doute, je regrette amèrement l'intimité qui s'est établie entre lui et mon mari, je regrette amèrement

d'être de sa part l'objet d'attentions que je méprise et que je hais... mais, jamais, mon Dieu ! je n'ai craint de voir ces relations que j'abhorre interprétées de la sorte.

M. de Rochegune me regardait avec une expression de pitié douloureuse.

— Hélas! madame — reprit-il après un assez long silence — il m'en coûte de vous convaincre d'une réalité bien affligeante ; mais votre repos, mais... le dirai-je, le soin de l'honneur... oui, de l'honneur de M. de Lancry, me font un devoir de vous éclairer.

— Ah ! monsieur, parlez...

— Vous êtes bien jeune, madame ; vous êtes fière de la noblesse, de la pureté de vos sentiments ; vous êtes fière de l'amour que vous éprouvez, de celui que vous inspirez à l'homme que vous avez choisi ; vous êtes fière de votre bonheur enfin, parce qu'il est noble, grand et légitime ; vous dédaignez des calomnies infâmes ; qui voudra les croire, dites-vous? Écoutez, madame. Au lieu de supposer le monde ce qu'il est, avide de scandale et de médisance, croyant au mal, parce que la sottise et la vulgarité ont juste l'intelligence qu'il faut pour répéter, pour

colporter une médisance ; supposez le monde spectateur impartial... que voit-il ? Vous, belle, jeune, sans expérience, paraissant déjà presque oubliée par votre mari, tandis que lui rend ses soins empressés à une femme très à la mode et d'une réputation souvent compromise. Ce n'est pas tout, l'ami de votre mari, madame, vit dans votre intimité de chaque jour, partout il vous accompagne ; sa renommé est telle qu'on le sait incapable de s'occuper d'une femme avec désintéressement ; il dit bien haut, il affiche à tous les yeux les préférences forcées, je n'en doute pas, qu'il reçoit de vous : ces apparences fâcheuses sont envenimées par la jalousie qu'une femme dans votre position, madame, inspire à toutes les femmes. Mademoiselle de Maran, poursuivant l'œuvre de perfidie et de méchanceté qu'elle a commencée dès votre enfance, joue un autre rôle maintenant. C'est contre sa volonté, dit-elle, que vous avez épousé M. de Lancry; elle redoutait sa légèreté, dont il ne donne maintenant que trop de preuves en s'occupant si évidemment de la princesse Ksernika. Mademoiselle de Maran dit encore qu'elle a représenté à M. de Lancry qu'il vous pousse-

rait dans quelque funeste voie de représailles, que votre position est d'autant plus dangereuse que vous voyez souvent M. Lugarto, et qu'à part quelques prétentions puériles elle ne peut s'empêcher de trouver cet étranger doué de qualités charmantes et faites pour séduire une femme... Ce n'est pas tout, madame, préparez-vous à un dernier coup plus cruel encore que les autres, parce qu'il n'attaque pas que vous seule... mademoiselle de Maran donne encore une autre cause au regret qu'elle éprouve de votre mariage avec M. de Lancry : elle affirme que, par suite de dettes énormes contractées par votre mari avant votre mariage, votre fortune est maintenant gravement compromise et que...

— Vous hésitez, monsieur — dis-je à M. de Rochegune en contenant mon indignation, non contre lui, mais contre les auteurs de cette trame odieuse qui se déroulait alors tout entière à mes yeux... — Continuez, continuez, je suis préparée à tout entendre...

— Et moi à tout vous dire, madame, car, heureusement, je crois avoir le moyen de rui-

ner et de confondre tant de méchantes impostures...

— Eh bien, monsieur!

— Eh bien, madame! votre tante a l'infamie de répéter que M. de Lancry, voyant ses affaires embarrassées, s'est adressé à l'obligeance de M. Lugarto; et qu'il est dans une telle dépendance à l'égard de cet homme, qu'il se voit presque forcé de souffrir ses assiduités auprès de vous :

— Oh! mon Dieu!... mon Dieu! — m'écriai-je en cachant mon visage dans mes mains...

— Vous frémissez, madame; c'est un abîme de honte et d'infamie, n'est-ce pas? Vous si noble, vous si pure! c'est à peine si vous pouvez comprendre ce tissu d'horreurs... Eh bien, madame! croyez un homme qui de sa vie n'a fait un mensonge... Tel est le bruit qui court sur vous, sur M. de Lancry, sur M. Lugarto... Et ce n'est pas un vain bruit sans écho, madame; non... non; malheureusement c'est une conviction basée sur les apparences les plus funestes. M. Lugarto a agi avec une infernale habileté; M. de Lancry, vous-même, madame,

à votre insu, vous avez accrédité ces abominables calomnies.

Je restais anéantie, je m'expliquais alors l'invincible aversion, la terreur instinctive que m'inspiraient les soins de M. Lugarto. Alors je voyais toute l'étendue du mal.

Mes soupçons sur la nature des obligations que M. de Lancry avait pu contracter envers M. Lugarto me semblaient justifiés. En cela, sans doute, mademoiselle de Maran ne calomniait pas.

Quoique sans expérience du monde, je le connaissais assez pour savoir qu'il accueillait les bruits les plus infâmes. Malheureusement mille circonstances interprétées dans le sens odieux qu'on attachait aux relations qui existaient entre nous et M. Lugarto me revinrent à l'esprit.

Jusqu'alors elles m'avaient semblé insignifiantes, à cette heure elles m'épouvantèrent par l'influence qu'elles pouvaient avoir sur les jugements du monde.

Je me sentis un moment accablée, j'appuyai ma tête brûlante dans mes deux mains sans trouver une parole.

— Vous le voyez, madame — me dit M. de Rochegune — il fallait toute l'impérieuse nécessité du devoir, il fallait l'absence de M. de Mortagne, pour me décider à venir vous parler de ce coup douloureux. Maintenant permettez-moi de vous indiquer ce que je crois utile dans cette circonstance ; il faut, sans perdre un moment, tout apprendre à M. de Lancry ; pour qu'il ne doute pas de la vérité, je vous conjure, madame, de lui raconter notre entretien ; quant à la manière de faire tomber ces bruits infâmes, elle est bien simple ; je n'ai pas oublié les leçons de M. de Mortagne : avant tout et pour tout la vérité, telle brutale, telle violente qu'elle soit, c'est le seul moyen d'écraser la perfidie et le mensonge ; lorsque vous aurez tout confié à M. de Lancry, ni vous ni lui ne changerez rien dans vos manières avec M. Lugarto. Dans quelques jours vous donnerez une soirée priée, vous y inviterez toutes les personnes de votre connaissance, M. Lugarto, mademoiselle de Maran, et moi-même, madame ; je retarderai mon départ jusque-là, car je pourrai vous servir, je l'espère ; alors ce jour-là, madame, hautement, à la face de tous, devant ce tribu-

nal composé de gens du monde, j'accuserai M. Lugarto et mademoiselle de Maran d'avoir indignement calomnié vous, madame, et M. de Lancry. Mademoiselle de Maran, malgré son audace, M. Lugarto, malgré son impudence, resteront accablés devant une accusation si solennelle; alors, vous, madame, et M. de Lancry, vous sommerez cet homme et cette femme de répéter devant vous, devant tous, les indignes mensonges qu'ils ont accrédités; de donner la preuve des horreurs qu'ils avancent. Alors, madame, croyez-moi, quelque prévenu que soit le monde, il sera bien forcé de croire à la honte, à l'infamie de ceux qui, foudroyés par votre généreuse indignation, ne pourront que balbutier une lâche défaite.

— Oui... oui... vous avez raison — m'écriai-je, ranimée par le noble langage et par le généreux conseil de M. de Rochegune. — Oui, c'est une inspiration du ciel! Béni soyez-vous, monsieur, vous qui nous le donnez! Il faudra que la vérité sorte éclatante de cette explication... Je serai sans merci ni pitié. Mensonge à mensonge je poursuivrai ces infâmes jusqu'à ce qu'ils avouent leur lâcheté à la face de ce monde

qu'ils avaient fait complice, et qui sera leur juge!

— Bien! bien! madame. Alors moi je partirai plus tranquille, plus rassuré sur l'avenir d'une personne à qui j'ai voué le plus inaltérable dévouement...

— Ah! monsieur, vous êtes le digne, le noble ami de M. de Mortagne — m'écriai-je en tendant la main à M. de Rochegune. — Au nom de M. de Lancry, au nom de notre gratitude éternelle, recevez l'assurance d'une amitié non moins vive que la vôtre. Par cette courageuse révélation, vous nous aurez sauvés de bien des malheurs. Jamais, oh! jamais nous ne pourrons l'oublier.

M. de Rochegune prit respectueusement la main que je lui offrais, la serra cordialement dans les siennes, et me dit avec émotion :

— Par la mémoire sacrée de mon père, je prends ici l'engagement d'être pour vous le frère... l'ami le plus dévoué... Le voulez-vous? Me croyez-vous digne de cette amitié, madame?

— Elle nous honore trop tous deux pour

que nous ne la contractions pas avec joie et fierté — lui dis-je.

On frappa à la porte.

Blondeau entra.

— Que voulez-vous? — lui dis-je.

— Madame — reprit-elle en regardant attentivement M. de Rochegune — je viens de recevoir une lettre qu'on me dit de remettre sans délai à M. le marquis de Rochegune.

Elle me présenta une lettre, je la donnai à M. de Rochegune; il s'écria :

— Elle est de M. de Mortagne; je lui avais laissé un mot chez moi dans le cas où il arriverait, le prévenant que j'étais chez vous, madame... Me permettez-vous de lire cette lettre? elle peut vous intéresser.

Je fis un signe de tête à M. de Rochegune; il ouvrit la lettre et la lut.

— Madame — me dit tout bas Blondeau en me montrant M. de Rochegune — je reconnais sa voix... c'est lui...

— Comment?

— C'est la personne qui venait savoir de vos nouvelles de la part de M. de Mortagne.

— Que dis-tu?

— Aussi vrai que le bon Dieu est au ciel, c'est lui, madame, je suis sûre de ne pas me tromper ; c'est sa voix, vous dis-je.

Pendant que Blondeau me parlait, j'examinais les traits de M. de Rochegune, ils prirent tout à coup l'expression d'une anxiété profonde... je ne pus m'empêcher de m'écrier :

— Qu'avez-vous, monsieur? M. de Mortagne...

— Il faut que je le rejoigne à l'instant... madame... Nous allons quitter Paris... pour quelque temps ; il est sur la voie d'une abominable machination — me dit-il sans s'expliquer davantage.

— Et ce complot, qui menace-t-il ? — m'écriai-je.

— Pouvez-vous me le demander, madame?... vous... vous.

— Et Gontran, et mon mari ?

— M. de Mortagne vous recommande avant tout de ne pas le quitter ; s'il voyage, de voyager avec lui ; mais avant tout, et surtout pour son salut et pour le vôtre, de ne jamais vous séparer de lui un seul instant...

— Mon Dieu !... mon Dieu !... et qui soup-

çonne-t-il ? de qui avons nous tant à craindre ?

— Est-il besoin de vous le dire, madame ? de M. Lugarto. L'immense fortune de cet homme met à sa disposition des ressources inouïes ; il est aussi rusé que méchant. M. de Mortagne, pour contremîner ses projets, s'est absenté ou a feint de s'absenter de Paris depuis quelque temps.

— Mais, monsieur, vous me laissez dans une mortelle inquiétude.

— Voyez la lettre de M. de Mortagne ; il m'écrit à la hâte et ne m'instruit d'aucune particularité : tant que durera l'absence de madame de Richeville, il ne pourra vous donner de ses nouvelles, car c'est seulement par son entremise qu'il pourrait vous écrire ; il craint que plusieurs de vos gens ne soient gagnés, et la moindre indiscrétion sur ses desseins les ferait avorter ; il est donc obligé d'agir dans l'ombre et dans le silence... Adieu, madame, je m'en vais plus rassuré ; si M. de Mortagne croit que je puisse vous assister dans la justification que vous provoquerez, j'aurai l'honneur de venir vous en instruire, sinon persistez dans le projet que je vous ai indiqué ; lui seul peut

couper le mal dans sa racine et confondre les méchants... Mais, j'y songe, pour remédier à mon absence j'écrirai à M. de Lancry tout ce que je vous ai dévoilé, l'autorisant à se servir de ma lettre. Adieu, madame, M. de Mortagne me dit que chaque minute est comptée.... Espoir et courage, vous avez des ennemis bien acharnés.

— Mais nous comptons deux amis bien précieux — dis-je à M. de Rochegune. — Adieu, monsieur, vous entreprenez une noble tâche, Dieu vous soutiendra.

M. de Rochegune sortit.

— C'est lui, madame, qui a été assailli, blessé, j'en suis sûr — me dit Blondeau. — Avez-vous remarqué combien il était pâle et la cicatrice que ses cheveux cachaient à peine?

— Tu te trompes — lui dis-je.

—Oh! madame, sa voix est trop douce pour que je ne reconnaisse pas...

Le valet de chambre ouvrit la porte et annonça M. le comte de Lugarto.

Blondeau sortit.

Je me trouvai seule avec cet homme :

CHAPITRE XII.

L'AVEU.

En voyant entrer M. Lugarto chez moi, je fus sur le point de me retirer; mais, me rappelant les conseils de M. de Rochegune, je contins mon indignation.

M. Lugarto, contre son habitude, avait l'air soucieux, embarrassé.

Il dut lire sur mon visage une partie des émotions violentes qui m'agitaient, et que je réprimais avec peine.

Assise près d'une croisée, je regardais dans

le jardin en attendant que M. Lugarto prît la parole.

Après un assez long silence, il s'assit à côté de moi et me dit brusquement :

— Vous avez été très-malade ; j'ai été bien inquiet de vous ; cela m'a fait une peine que vous ne sauriez croire.

— Je sais, monsieur, tout l'intérêt que vous me portez — lui dis-je en souriant avec amertume.

— Vous me haïssez donc toujours ! !

— Monsieur...

— Eh ! mon Dieu ! pourquoi le nier ? Pourtant, que vous ai-je fait ?

— Je n'ai pas à répondre à de pareilles questions, monsieur.

— Mais, enfin, on dit aux gens ce que l'on a contre eux. Depuis que vous êtes à Paris, j'ai toujours tâché de vous être agréable...

— Cette peine était inutile, monsieur.

— Je m'en suis bien aperçu, et de reste ! vous n'avez répondu à mes soins, à mes prévenances, que par le mépris.

— Vous auriez dû voir par là, monsieur,

que ces soins, que ces prévenances ne pouvaient m'agréer.

— Mais pourquoi cela, encore une fois? Vous ne me répondez pas. Était-ce donc vous insulter que d'avoir pour vous des attentions que toute femme accueille, sinon avec gratitude, du moins avec complaisance?

Je levai les yeux au ciel comme pour le prendre à témoin de l'exécrable duplicité de cet homme.

M. Lugarto fit un mouvement d'impatience; il reprit en tâchant de donner à sa voix aigre un accent affectueux et insinuant :

— Voyons, ne soyez pas aussi méchante, causons en bons amis, oui, car je suis votre ami, quoique vous ayez jusqu'ici tout fait pour m'irriter contre vous; mais je ne sais pas comment... vous m'avez ensorcelé? Moi qui me souviens toujours du mal qu'on me veut, et qui sais prouver que je m'en souviens, je ne puis vous garder rancune, je vous pardonne tout. C'est qu'aussi vous exercez sur moi une influence incroyable! D'abord je n'ai rien compris à cette influence, puis peu à peu j'ai reconnu... mais vous allez encore vous fâcher...

En vérité, moi qui ne suis pas un écolier, moi qui connais les femmes, pour la première fois de ma vie... j'hésite... à vous dire... car vous avez un air si froid, si hautain que... Allons, de mieux en mieux, si vous me toisez avec cette figure-là, ce n'est pas le moyen de me décider à parler.

Je regardai M. Lugarto si fièrement, avec une expression de mépris si écrasant, que, malgré son audace, il s'interrompit un moment; mais, rougissant bientôt de s'être laissé déconcerter, il reprit :

— Après tout, je suis stupide, je ne vous apprendrai rien que vous n'ayez depuis longtemps deviné; les femmes ne sont pas aveugles, elles sont les premières instruites des sentiments qu'elles inspirent... Eh bien! je vous aime, oui... je vous aime avec passion.

M. Lugarto dit ces derniers mots d'une voix basse, émue, tremblante.

Avertie par M. de Rochegune, je prévoyais cet insolent aveu; mon visage resta impassible.

M. Lugarto s'attendait sans doute à une ex-

plosion d'indignation de ma part, il parut très-surpris de mon calme, de mon silence.

— Oui, je vous aime à l'adoration — reprit-il; — moi qui jusqu'ici n'ai eu que des fantaisies, que des amours éphémères, je sens près de vous le besoin de me fixer tout à fait. Si vous vouliez, nous arrangerions notre vie à merveille... Maintenant je suis établi dans votre intimité, nous pourrons mener l'existence la plus agréable... Mais vous ne me répondez pas. Est-ce que cela vous fâche?

— Continuez, monsieur, continuez.

— De quel air vous me dites cela! Vous ne me croyez peut-être pas capable de vous être à tout jamais fidèle? Vous avez tort, voyez-vous. J'ai joui de la vie et de tous ses plaisirs, avec trop d'excès peut-être; je serais charmé de pouvoir me reposer dans une affection bien douce, bien paisible; mon caractère, qui est souvent détestable, je l'avoue naïvement, y gagnerait beaucoup, vrai... Je suis sûr que, si vous vouliez vous en donner la peine, vous pourriez me rendre bien meilleur que je ne le suis. Voyons, essayez, qu'est-ce que cela vous fait? je vous aimerai tant... Oh! vous ne sa-

vez pas ce que c'est que d'être aimée par un homme qui méprise tous les autres hommes... Vous ferez de moi tout ce que vous voudrez... et l'on dira partout : — Voyez donc l'empire de madame de Lancry? elle a su fixer, adoucir, assouplir cet homme, le plus indomptable qu'il y ait au monde!!!

Si je n'avais pas senti au brisement de mon cœur que je touchais à une crise fatale de ma vie, et qu'un grand danger grondait sourdement autour de moi et de Gontran, l'incroyable suffisance de cet homme, sa fatuité cynique, dont le ridicule touchait à l'odieux, m'auraient fait sourire de pitié; mais j'étais obsédée par de cruels pressentiments.

M. Lugarto m'épouvantait; il me semblait que, malgré sa grossière audace, il ne m'aurait pas parlé ainsi, à moi, s'il n'avait cru pouvoir le faire presque impunément. Aussi, je lui dis en joignant les mains avec frayeur :

— Que se passe-t-il donc, monsieur, que vous osiez me parler ainsi?

— Mon langage est tout simple pourtant... Mon Dieu! rassurez-vous... je ne suis pas exigeant... je ne vous demande que des espéran-

ces pour l'avenir accompagnées d'un peu de confiance pour le présent ; laissez-vous aimer, ne vous occupez plus du reste ; seulement soyez assez loyale pour me promettre de ne pas lutter contre le penchant qui pourrait s'éveiller dans votre cœur en ma faveur. Voyons, avouez que je vous parais fat en vous parlant ainsi : je parie que cela vous choque ?... Eh bien ! vous avez tort... c'est le langage du véritable amour... L'homme qui aime bien se sent toujours sûr de faire tôt ou tard partager sa passion... Êtes-vous bizarre ? adoucissez donc ce regard effarouché : après tout, qu'est-ce que je vous demande? de vous laisser être heureuse... Vous verrez, vous verrez... mais répondez-moi donc... au moins... Mathilde.

En m'appelant ainsi, M. Lugarto s'approcha de moi, il voulut me prendre la main.

J'entendais ce langage ignoble et je croyais rêver; l'impudence de cet homme m'était connue, et j'en vins presque à me demander si à mon insu je n'avais pas mérité une pareille humiliation.

Je me crus fatalement punie de n'avoir pas

assez témoigné à M. Lugarto l'aversion qu'il m'inspirait.

Lorsqu'il voulut me prendre la main, la honte, le courroux, l'épouvante m'exaspérèrent, je me levai brusquement :

— Sortez, monsieur—m'écriai-je—sortez... le dégoût et le mépris arrivent quelquefois à ce point que l'âme se révolte malgré les efforts que l'on fait pour se contenir; je vous dis de sortir, monsieur.

— Mais vous êtes donc sans pitié... sans cœur... — s'écria M. Lugarto. — Est-ce vous injurier que de vous aimer? car je vous aime, moi, je vous jure que je vous aime; si jusqu'ici je vous ai choquée, contrariée, je vous en demande pardon, cela vient de ma mauvaise éducation... Et puis, je n'ai pas été habitué à rencontrer souvent des femmes comme vous... on m'a gâté... j'ai de mauvaises manières, je l'avoue; d'un mot... d'un mot seulement un peu affectueux, vous auriez pu me changer; il m'aurait été si doux de vous obéir. Et puis, je ne savais que penser... En vous voyant si indifférente à mes soins, je croyais que vous n'en compreniez pas la signification, je ne savais

qu'imaginer pour vous faire entendre que c'était de l'amour ; quelquefois j'étais tenté de m'éloigner, mais j'étais retenu malgré moi par le charme qui vous entoure. Tenez... ayez non pas un peu d'intérêt mais un peu de pitié pour moi ; donnez-moi un ordre, dites-moi de m'éloigner, j'aurai la force de vous obéir : mais que je sache au moins que ce cruel sacrifice me sera peut-être un jour compté ; répondez-moi... par grâce ! répondez-moi... Rien... rien... pas un mot... toujours ce regard de haine, de mépris implacable ! Ah ! je suis bien malheureux... et l'on m'envie encore ! — s'écria M. Lugarto.

Deux larmes feintes ou vraies roulèrent sur ses joues livides ; il cacha sa tête dans ses deux mains.

Si je n'avais pas été prévenue par M. de Rochegune des bruits odieux que répandait cet homme ; sans être aucunement touchée de sa douleur apparente, j'y aurais cru peut-être. Je n'y vis qu'une insultante hypocrisie, il me faisait horreur.

Je m'avançai vers la porte pour sortir.

M. Lugarto s'aperçut de mon mouvement, il se plaça devant cette porte.

J'eus peur.

Je revins précipitamment près de la cheminée afin de pouvoir sonner.

— Vous voulez donc me réduire au désespoir!—s'écria-t-il d'une voix altérée, en joignant ses deux mains d'un air suppliant.—Oh! dites, dites-moi seulement que vous me laisserez essayer de vous plaire, que vous me permettrez de tâcher de vaincre l'éloignement que je vous inspire, cela, rien que cela? — Et il tomba à mes genoux.

Je sonnai précipitamment.

M. Lugarto se releva.

— Ah! c'est comme cela? — s'écria-t-il en devenant tout à coup livide de rage — rien ne vous fait, ni les prières, ni la tendresse, ni l'humilité. Eh bien! j'emploierai d'autres moyens; c'est à genoux, entendez-vous, femme orgueilleuse: c'est à genoux que vous me supplierez d'avoir pitié de vous.

Il y avait tant de confiance, tant de méchanceté dans l'accent de cet homme, que je frissonnai d'épouvante.

Un valet de chambre entra.

— Dites à mes gens de s'en aller — dit

M. Lugarto avec le plus grand sang-froid, et avant que j'eusse pu prononcer une parole.

Rien ne paraissait plus simple que cet ordre. Le domestique sortit.

J'étais si stupéfaite que je n'osai pas le retenir.

M. Lugarto, qui avait un moment contenu sa colère, perdit toute mesure.

Il devint hideux, ses yeux s'injectèrent, tout son corps trembla convulsivement; ses lèvres décolorées se contractèrent par un tressaillement nerveux.

Je ne pouvais faire un pas, j'attendais avec anxiété quelque révélation horrible.

— Ah! vous voulez lutter avec moi — s'écria-t-il — mais vous ne savez donc pas ce que je puis, moi?... Vous avez pourtant vu que d'un mot j'ai maté cette insolente princesse! Quant à cette belle duchesse, vous ne savez pas les larmes de sang que lui coûte à cette heure son impertinence à mon égard, vous ne savez pas que si je voulais... entendez-vous, que si je voulais, je n'aurais qu'un mot à dire, un seul, pour vous faire tomber évanouie de terreur... Ah! vous croyez que lorsqu'un homme comme

moi veut quelque chose... qu'il le veut en vain ; ah ! vous croyez que je ne sais pas me venger de qui m'outrage ; ah ! vous croyez que pendant que vous m'abreuviez de mépris et d'insultes, je ne vous rendais pas mépris pour mépris, insulte pour insulte. J'aurais été bien niais ; mais apprenez donc que, grâce à moi et à votre tante que j'ai su mettre de mon parti, vous êtes déjà perdue dans l'opinion publique : quoi que vous fassiez désormais, c'est une blessure incurable faite à votre réputation ! Le monde juge, condamne et frappe d'une honte éternelle pour mille fois moins que cela ! Mais apprenez donc que pour compléter, que pour achever de rendre mes calomnies vraisemblables, la princesse, par ma volonté, a fait des avances à votre mari ; que celui-ci, encore par ma volonté, vous est infidèle : c'est un fait avéré pour tous... le monde dit que vous vous vengez de votre mari en le trompant avec moi... Maintenant, je vous défie de détruire ces bruits, ces apparences ! Que vous le vouliez ou non, je serai là, toujours là, toujours auprès de vous. Je vous épouvante, je vous fais horreur, tant mieux ; vous n'aurez qu'un moyen de vous dé-

livrer de mon obsession ; je suis blasé sur les succès trop faciles : j'aime mieux triompher, comme on dit, par la terreur que par l'amour. Je vous vois d'ici suppliante... éplorée... épouvantée.... vos beaux yeux noyés de larmes... tant mieux, vous en serez plus ravissante encore.

En prononçant ces exécrables paroles, les yeux vitreux de cet homme semblaient briller d'une férocité sauvage.

Depuis quelques moments je l'écoutais machinalement, comme si j'avais été le jouet d'un rêve affreux ; tout à coup j'entendis du bruit dans l'appartement de mon mari.

C'étaient ses pas, il allait entrer dans le salon.

Je joignis les mains en m'écriant : — Béni soyez-vous, mon Dieu !... le voici.

M. Lugarto me regarda avec étonnement.

La porte s'ouvrit.

M. de Lancry parut.

CHAPITRE XIII.

LE DÉFI.

A l'aspect de Gontran, mon premier mouvement fut de courir à lui et de m'écrier :

— Sauvez moi... sauvez-moi...

Mes traits bouleversés frappèrent Gontran ; il s'écria en regardant M. Lugarto :

— Mathilde, qu'avez-vous ? Au nom du ciel ! qu'avez-vous?

M. Lugarto se prit à rire aux éclats, et dit à M. de Lancry :

— Ah çà ! mon cher, savez-vous que votre femme est incroyable ! Elle est capable de

prendre au sérieux une mauvaise plaisanterie.

— Vous êtes un infâme — m'écriai-je — je n'ai aucun ménagement à garder... En dévoilant votre conduite à mon mari, je n'expose pas ses jours ; vous n'oseriez pas vous battre avec lui, et lui ne daignerait pas se battre avec vous.

— Vous entendez, mon cher, comme elle me traite — dit M. Lugarto à M. de Lancry — avouez que j'ai un bon caractère.

— Trève de plaisanteries, monsieur — s'écria Gontran — je vois, à l'agitation, à la pâleur de madame de Lancry, qu'elle est péniblement émue ; quelle que soit mon amitié pour vous, je ne souffrirai jamais que vous oubliiez un moment le respect que vous devez à ma femme, monsieur.

— Vous le prenez comme cela, mon cher, c'est différent — dit M. Lugarto — n'en parlons plus, oublions cette folie, et songeons à autre chose... Que faites-vous ce soir ?

— Vous l'entendez — m'écriai-je — cet homme vous dit d'oublier ce qu'il appelle une folie ! Il va vous demander votre main et vous

trahir encore; non... non... mon noble, mon généreux Gontran, quoique votre âme confiante et bonne doive souffrir de cette découverte, je vais tout vous dire; il faut que cet homme que vous croyez votre ami soit démasqué; il faut que là, devant lui, vous appreniez les bruits infâmes qu'il répand sur vous, sur moi; il faut que vous sachiez, qu'ici, tout à l'heure, il m'a déclaré son indigne amour, non pas comme une vaine galanterie... il ment... non... non... d'abord il a parlé de son amour en suppliant... avec des larmes dans les yeux, avec de douces et hypocrites paroles.

— Monsieur! — s'écria Gontran en devenant pourpre de colère et en jetant un regard furieux à M. Lugarto.

— Écoutez-la donc jusqu'à la fin, mon cher; je vous répète qu'elle s'indigne à tort, qu'elle prend sérieusement une mauvaise plaisanterie.

— Et puis — continuai-je — lorsqu'il a vu le mépris, le dégoût qu'il m'inspirait, alors sont venues les menaces de vengeance, les révélations horribles; le monde — disait-il — croyait que vous m'étiez infidèle, Gontran; le monde

— disait-il encore — croyait que je me vengeais de votre abandon en aimant cet homme. Avez-vous dit cela, monsieur, avez-vous dit cela?

M. Lugarto sourit et haussa les épaules.

— M. Lugarto, prenez garde — dit Gontran d'une voix sourde... — la patience humaine a des bornes... et depuis long-temps... oh! bien long-temps, je suis patient, voyez-vous.

M. Lugarto baissa les yeux, et ne répondit rien.

Fière de sa confusion, espérant m'en délivrer à jamais après cette scène cruelle, je continuai :

— Mais cela n'est pas tout; il s'est joint à notre plus mortelle ennemie, à mademoiselle de Maran, pour proclamer partout que vous, que vous, mon noble Gontran... vous subissiez sa présence tout en la maudissant... que les soins qu'il me rendait étaient tolérés par vous. Et savez-vous pourquoi? parce que notre fortune était compromise par vos dettes, et que vous aviez eu recours à l'argent de cet homme.

Un moment je fus effrayée de l'expression de rage qui anima les traits de Gontran.

Il se leva, il saisit M. Lugarto par le bras, et lui dit d'une voix foudroyante :

— Entendez-vous ce que dit ma femme, monsieur? l'entendez-vous?

— Enfin, mon Dieu! nous serons délivrés de ce démon — m'écriai-je en joignant les mains.

M. Lugarto était resté assis.

Lorsque Gontran s'approcha de lui, il ne fit pas un mouvement; il se dégagea froidement de l'étreinte de Gontran, le regarda fixement, et lui dit avec un calme sardonique dont je fus atterrée :

— Ah çà! mon cher, décidément vous êtes fou.

— Je vous dis, monsieur, que ces bruits que vous repandez sont infâmes... et que je ne souffrirai pas...

— Vous ne souffrirez pas? — articula lentement M. Lugarto en riant d'un rire sardonique. — Ah! ah!... ah! je le trouve charmant; ma parole d'honneur, il ne souffrira pas? Ah çà! est-ce que par hasard vous vous donnez les airs de me menacer, monsieur le vicomte de Lancry?

— Oui... oui... quoi qu'il puisse arriver, une fois au moins je...

— Quoi qu'il puisse arriver, vicomte? — s'écria M. Lugarto d'une voix stridente, en interrompant mon mari. — Quoi qu'il puisse arriver... Répétez donc cela.

Gontran était dans une angoisse inexprimable, son beau visage, douloureusement contracté, exprimait la haine, la rage, le désespoir ; mais on aurait dit qu'une mystérieuse influence empêchait l'explosion de ces violents ressentiments.

Ils éclatèrent. M. de Lancry s'écria en frappant du pied :

— Eh bien ! oui, oui ! quoi qu'il puisse arriver, puisque vous me poussez à bout, je vous insulterai, entendez-vous, je vous insulterai à la face de tous ; nous nous battrons, et je vous tuerai ou vous me tuerez ; l'un de nous maintenant est de trop sur la terre : cette existence m'est insupportable... Si ce n'était la crainte de vous causer une joie infernale, je me serais déjà délivré de cette vie qui m'est odieuse.

Il y avait tant de désespoir dans ces paroles de Gontran, elles me menaçaient d'un nouveau

et si formidable malheur, que je me sentis défaillir.

— Vous ne m'insulterez pas et je ne me battrai pas avec vous — reprit froidement M. Lugarto. — Comme l'a dit madame, je ne l'oserais par d'abord, et puis vous ne le daigneriez pas... Mais revenons à votre *quoi qu'il arrive*. Est-ce un défi... hein... vicomte? Voulez-vous qu'à l'instant devant madame je dise...

— Arrêtez, oh! arrêtez, pas un mot de plus! — s'écria Gontran avec effort — par pitié... pas un mot...

Il retomba dans un fauteuil, mit sa main sur ses yeux en s'écriant d'une voix étouffée :

— Oh! mon Dieu!... mon Dieu!...

Je restai frappée de stupeur.

— Allons donc... on a bien de la peine à vous convaincre, mon cher et intime ami, qu'après tout je ne suis pas si diable que j'en ai l'air — reprit M. Lugarto. — Qu'est-ce que je demande? à vivre en paix avec vous et avec votre femme, à réaliser le triangle équilatéral des Italiens, en tout bien tout honneur

s'entend... car vous êtes un vilain jaloux, un Othello. Voyons... de quoi vous plaignez-vous? Admettez que je fasse la cour à votre femme; que vous importe? Elle est vertueuse, elle vous adore et elle m'exècre; voilà trois raisons pour une de vous tranquilliser... une manière de Cerbère à trois têtes qui défend suffisamment votre bonheur conjugal. Mais — me dites-vous — « le monde jase, il croit que vous êtes au mieux avec ma femme. » — Eh! mon Dieu... laissez le monde jaser, n'êtes-vous pas sûr de la fidélité de votre femme? — Allons, vicomte, soyez philosophe et n'attachez pas de prix à de vaines paroles.— « Mais ce bruit, tout mensonger qu'il est, est contrariant,» — me direz-vous encore. — C'est possible... mais vous le savez, de deux maux il faut choisir le moindre, et, puisque les propos du monde vous effraient, songez donc, mon cher, à ceux qu'il ferait, le monde... si je jasais, moi, sur certaines choses... si je disais comment... à Londres...

— Monsieur... oh! monsieur... — s'écria Gontran d'un air suppliant.

M. Lugarto me regarda en souriant d'un air ironique :

— Vous voyez, voilà ce beau matamore souple comme un gant... Vous qui êtes la sagesse même, conseillez-lui donc d'être raisonnable. Tenez, je vais finir en parlant comme un traître de mélodrame : Vicomte de Lancry, vous êtes en ma puissance; vous ne pouvez m'échapper qu'en m'assassinant ou qu'en vous suicidant. Or, je vous sais de trop bonne compagnie pour recourir à de tels moyens. Ceci bien établi, passons. Voyons, mon cher, oublions les rêveries de votre femme, vivons tous les trois dans une douce intimité, comme par le passé ; laissons dire le monde, et jouissons de la vie, car elle est courte. Pourtant, comme on ne m'insulte pas impunément, comme je tiens à me venger des mépris de cette chère Mathilde, je veux la punir, et je la condamne à venir dîner avec vous aujourd'hui chez moi pour célébrer sa convalescence. Nous serons peu de monde... La princesse Ksernika, trois ou quatre femmes ou hommes de nos amis. Ceci est sérieux, mon cher... vous entendez... JE LE VEUX... Madame de Lancry fera quelques façons ; mais je vous laisse le soin de décider ma belle ennemie. Vous ne manquerez pas

d'excellentes raisons à lui donner, j'en suis sûr...

Je regardais Gontran avec stupeur; il ne disait pas un mot, il avait les yeux fixes, la tête baissée sur sa poitrine.

M. Lugarto se leva et ajouta : — Dites donc un peu, mes bons amis, comme c'est bizarre! Qui est-ce qui dirait qu'à cette heure, dans un des plus jolis hôtels du faubourg Saint-Honoré, par cette belle journée de printemps, il se passe une de ces scènes incroyables qui feraient la fortune d'un romancier?... C'est pourtant vrai... La vie du monde est après tout beaucoup moins prosaïque qu'on ne le croit. Ah çà! à tantôt; nous dînerons à sept heures. Vous essaierez un nouveau cuisinier; il sort de chez le prince de Talleyrand; on en dit des merveilles. Ah! j'y pense, vous renverrez votre voiture après dîner, nous irons tous à Tivoli; il y a une fête charmante; on dit que madame la duchesse de Berry doit y assister. Je tiens à y paraître avec vous, votre femme et votre adorable princesse, vilain infidèle... Ainsi, c'est convenu, je vous ramènerai chez vous, et avant que de rentrer nous irons prendre des glaces chez Tor-

toni... Vous le voyez, je tiens absolument à continuer de compromettre Mathilde, et je choisis bien mon théâtre, je crois... Ah çà ! mon cher, m'avez-vous entendu ?... Hein !...

— Oui, monsieur... — dit Gontran à voix basse.

— Je compte donc sur vous et sur ma belle ennemie... Mais répondez-moi donc... Je vous ai dit que je le voulais... cela doit vous suffire, je pense.

— Madame de Lancry et moi... nous irons dîner chez vous, monsieur... — répondit Gontran avec un effort désespéré.

M. Lugarto sortit en me jetant un regard de triomphe infernal.

CHAPITRE XIV.

EXPLICATION.

Après le départ de M. Lugarto, ni moi, ni Gontran, nous n'eûmes le courage de dire un seul mot; je tombai dans un abîme de réflexions désolantes.

Il était donc vrai, un mystérieux, un terrible secret mettait M. de Lancry dans la dépendance de M. Lugarto.

Pour la première fois, mon mari avait parlé de se tuer; cette horrible pensée ne m'était jamais venue à l'esprit; je frémissais en songeant à la résolution de Gontran.

J'avais ressenti au cœur un coup bien douloureux, lorsqu'il s'était écrié en s'adressant à M. Lugarto : — *Sans la crainte de vous causer une joie infernale, je me serais déjà tué.*

Hélas! et moi, il oubliait donc que je lui survivrais?... Alors je me reprochai amèrement d'être comptée pour si peu dans la vie de Gontran; je me reprochai de l'avoir, pour ainsi dire, *mal aimé.*

Ce n'était pas une vaine humilité de cœur, c'était conscience. Sans doute, j'avais toujours été pour lui dévouée, prévenante, soumise, passionnée; mais j'avais sans doute mal employé ces nobles sentiments, puisqu'il pouvait mourir sans me regretter.

De ce moment, j'acquis cette amère conviction, née de l'amour le plus fervent et d'une profonde défiance de moi-même : — *L'on a toujours tort de n'être pas aimée.*

Je m'attachai de toutes mes forces à cette conviction, paradoxale sans doute; j'employai toutes les ressources de mon esprit, toute la puissance de mon cœur à lui donner une irrécusable autorité.

Elle me permettait de m'accuser et de pardonner à Gontran.

Les femmes qui ont aimé avec cet aveuglement sublime, avec cette magnifique abnégation de *soi* qui constitue la passion, comprendront le bonheur qu'on a de saisir la moindre occasion d'excuser les cruautés de celui qu'on chérit, lors même qu'on doit se sacrifier à cette réhabilitation.

Maintenant que les années, maintenant que le malheur ont mûri mon jugement, il me semble qu'il faut peut-être attribuer aussi cette opiniâtre indulgence à l'impérieux besoin que nous avons de justifier notre choix à nos propres yeux, même au prix de nos plus chères espérances.

Une fois dans cette voie de défiance de moi, je me reprochai encore de n'avoir pas su inspirer à Gontran assez de tendresse pour qu'il m'eût appris le malheureux secret dont M. Lugarto faisait un si funeste abus.

En voyant l'accablement de Gontran, j'en vins à me faire presqu'un crime de m'être montrée d'abord si dédaigneuse envers M. Lugarto, de n'avoir pas su mieux dissimuler mon

aversion. Au lieu de s'exaspérer contre nous, peut-être cet homme fût-il resté inoffensif.

Je fus heureuse et pourtant presque épouvantée de cette dernière réflexion.

Telle était la formidable puissance de l'amour! moi, si fière, surtout depuis que j'appartenais à Gontran, je regrettais presque de m'être conduite avec dignité envers le plus méprisable, le plus méchant des hommes.

Maintenant je m'étonne du silence prolongé que moi et Gontran nous gardâmes après cette scène; mais les paroles de M. Lugarto établissaient si nettement l'horrible dépendance de Gontran à son égard, que nous devions rester quelque temps comme étourdis de ce coup écrasant.

M. de Lancry tenait son visage caché dans ses deux mains.

Je m'approchai de lui toute tremblante. — Mon ami... lui dis-je.

— Que voulez-vous encore? — s'écria-t-il brusquement et d'une voix courroucée. Il redressa son front, qui me parut sombre comme la nuit, et me jeta un regard qui me fit pâlir.

— Voilà où votre causticité, voilà où votre

sotte pruderie nous ont conduits! A une explication positive. Vous devez être satisfaite, maintenant! Ma position envers Lugarto est claire et tranchée, j'espère?

— Comment, Gontran! je devais écouter sans indignation les horribles aveux de cet homme!... Mais mon honneur, mais le vôtre!

— Eh, madame! qui vous parle de compromettre votre honneur et le mien? Il y a un abîme entre une faute et une innocente coquetterie... Si vous aviez eu l'ombre de perspicacité, aux premiers mots que je vous ai dits sur Lugarto vous auriez deviné que c'était un homme à ménager. Mais non, malgré mes recommandations les plus expresses, vous avez vingt fois pris à tâche de l'irriter. Blasé, méchant comme il est, il trouve un affreux plaisir dans les contrariétés, dans la résistance... Quelques banalités affectueuses de votre part nous en auraient débarrassés... Mais vous l'avez piqué au jeu... Maintenant — ajouta M. de Lancry avec rage — maintenant il est poussé à bout. Malgré moi je me suis laissé aller à lui dire de dures paroles... Maintenant je sais qu'il vous fait la cour, et il faut que je sois assez lâche pour ne pas le

souffleter, et pour aller ce soir, demain, tous les jours en public avec vous et avec lui... Voilà ce dont vous êtes cause, madame.

— Moi... moi...

— Eh ! oui, oui, mille fois oui ; puisque vous étiez sûre de vous, autant que je le suis moi-même, il fallait, sans agréer ses soins, ne pas les repousser brutalement ; il fallait lui dire avec grâce et bonté que ses assiduités vous compromettaient, et que, puisqu'il voulait vous être agréable, il devait commencer par vous obéir en cela : il vous aurait écoutée ; car, ainsi, vous ne lui ôtiez pas toute espérance, vous ne l'exaspériez pas... Mais était-ce à moi à entrer dans de tels détails? Était-ce à moi à vous dire le rôle que vous deviez jouer dans cette circonstance? Ne deviez-vous pas m'épargner ce soin à la fois humiliant et ridicule? Si vous m'aimiez pour moi, je n'aurais pas eu besoin de vous dire tout cela... Il ne suffit pas d'être une femme de bien, de faire parade de sa vertu — ajouta-t-il en souriant avec amertume ; — il faut encore tâcher de ne pas mettre son mari dans une position dont il ne puisse sortir que par le déshonneur ou par un crime... Entendez-vous, madame?

— Grand Dieu!... Gontran.

— Vous parliez d'obligations d'argent... je donnerais ma vie pour n'en avoir pas d'autres... envers lui; car, sachez-le donc, malheureuse femme, il tient entre ses mains plus que ma vie... entendez-vous, plus que ma vie... Maintenant, comprenez-vous?

— Je comprends, mon Dieu! je comprends... Pardonnez-moi, Gontran, soyez bon; tout à l'heure, je me suis dit aussi que j'avais tort; vous le savez, avant ma maladie, j'ai pris la résolution de vous aimer pour vous; cette résolution, je la tiendrai toujours, mon ami... notre position est horrible... Ce secret, je ne vous le demande pas, non, non; mais enfin que faut-il faire?

— Aller ce soir à ce dîner d'abord, puis à cette fête...

— Soit, nous irons... nous irons... oh! vous verrez, j'aurai du courage. Je parlerai à cet homme sans lui témoigner mon aversion. S'il le faut, je lui sourirai. Le monde interprétera ma conduite comme il le voudra... peu m'importe, pourvu qu'aux yeux de Dieu, de vous, je n'aie pas à rougir... Gontran, j'ai plus de

résolution que vous ne le pensez. Voyons, regardons notre position bien en face... Cet homme peut vous perdre, je l'abhorre autant que je vous aime, Gontran; je pourrai bien, je vous le promets, cacher l'horreur qu'il m'inspire... mais enfin s'il persiste, si un jour il me dit... à moi... car cet homme ose tout : Ce secret qui peut perdre votre mari, je le dévoile, si vous ne m'aimez pas.

Gontran rougit d'indignation, et s'écria :

— Je le tuerai... et je me tuerai après!

— Cet homme avait donc raison... mon ami... un crime ou le suicide... Allons... c'est bien... en tous cas, vous ne mourrez pas seul. Voici donc nos chances les plus terribles... maintenant écoutez-moi... Ce matin, M. de Rochegune est venu me faire ses adieux; il a reçu ici une lettre de M. de Mortagne. Ne prenez pas cet air courroucé, Gontran; notre position est bien triste, et M. de Mortagne est peut-être notre seul ami; il sait, je ne sais comment... que M. Lugarto a de funestes desseins sur vous, sur moi. Il est parti, dit-il, de Paris pour les déjouer, il me fait surtout recommander de ne jamais vous quitter si vous voyagiez.

Tout ceci est bien vague sans doute ; mais enfin il est toujours consolant de penser que nous avons des amis qui veillent sur nous.

— Et M. de Mortagne aura bien à faire pour que j'oublie ses lâches insultes ! — s'écria Gontran.

— Ce qu'il faudra faire pour cela, mon ami, il le fera de grand cœur, croyez-le.

— Mais au fait.... il ne s'était pas trompé ; il vous avait prévenue que je vous rendrais très-malheureuse — dit Gontran avec une irritation continue — vous devez reconnaître la justesse de ses prévisions.

— Mon ami — dis-je en tâchant de sourire — sans doute j'aime beaucoup M. de Mortagne, mais je suis forcée en cette occasion de lui donner tort ; ce n'est pas vous, c'est cet homme implacable qui me rend si malheureuse ! Tant que vous avez été libre, ne m'avez-vous pas comblée de toutes les félicités possibles ? Avant mon mariage ne vous ai-je pas dû de beaux jours tout rayonnants d'amour et d'espérances ?

— Et ces espérances ont été bien trompées... n'est-ce pas ?

— Gontran... vous savez bien qu'il n'en est

rien. N'ai-je pas goûté un bonheur idéal dans notre retraite de Chantilly? Qui est venu nous arracher de cet Eden? cet homme odieux! Son arrivée n'a-t-elle pas été le signal de nos chagrins? Ne sais-je pas maintenant qu'en rendant des soins à cette femme dont j'étais si jalouse vous obéissiez encore à l'influence de cet homme? N'avait-il pas besoin, pour ses affreux projets, que vous eussiez l'air de m'être infidèle? Encore une fois, Gontran, je ne vous accuse pas.

— Vous êtes pourtant, et toujours et malgré tout, une noble et excellente créature — me dit Gontran en me regardant d'un air attendri. — Ah! maudit soit le jour où j'ai écouté les avis de mon oncle et de votre tante!... Quelle vie je vous ai faite, malheureuse enfant! Ah! c'est affreux! Tenez, j'ai quelquefois horreur de moi-même...

En disant ces mots, Gontran sortit violemment.

Le malheur donne quelquefois une grande décision de caractère.

Je résolus de suivre les ordres de Gontran, d'être affable pour M. Lugarto. Maintenant

que je ne suis plus sous le charme de l'amour que m'inspirait M. de Lancry, ni sous l'impression de la terreur que m'inspirait *son ami*, je puis à peine concevoir comment j'ai pu me résigner à cette honteuse, à cette humiliante concession, après la scène odieuse qui avait eu lieu le matin.

Mais alors je n'hésitai pas; avant tout il fallait surtout gagner du temps. M. de Mortagne agissait de son côté : peut-être espérait-il trouver le moyen d'arracher Gontran à l'influence de M. Lugarto.

Nous partîmes pour ce dîner, pour cette fête.

Il faisait un temps magnifique; je me rappelle une circonstance puérile, mais bizarre.

Au coin de l'avenue de Marigny, notre voiture fut obligée de s'arrêter quelques instants. Un pauvre, d'une figure hideuse et difforme, s'approcha et demanda l'aumône.

Gontran, je crois, ne l'entendit pas; le mendiant jeta sur nous un regard de courroux et nous dit avec un geste menaçant, au moment où notre voiture repartit : Ces riches! ils sont bien fiers, ils sont si heureux!

Par un mouvement spontané, nous nous re-

gardâmes, Gontran et moi, comme pour protester contre cette accusation de bonheur.

Hélas ! pourtant l'erreur de ce pauvre était excusable : il voyait une jeune femme, un jeune homme, dans une brillante voiture, entourés de ce luxe que le vulgaire prend pour le bonheur, et qui cache souvent tant de douleurs, tant de plaies incurables. Ce pauvre pouvait-il deviner les chagrins dont nous étions navrés? Et cette fête somptueuse à laquelle nous nous rendions comme à un supplice avec une sourde et vague frayeur ! Que de tristes enseignements dans ces contrastes de l'apparence et de la réalité ?

Nous arrivâmes chez M. Lugarto.

Mon découragement, ma tristesse avaient fait place à une sorte d'animation fébrile et factice.

M. Lugarto nous reçut le sourire sur les lèvres ; il triomphait dans l'orgueil de son exécrable méchanceté.

Sa maison, que je ne connaissais pas, était encombrée de toutes les magnificences imaginables, mais entassées, mais accumulées sans goût. Au milieu de ce chaos d'admirables choses, certaines mesquineries inouïes dénotaient

des instincts d'avarice sordide. Cette vaste et opulente demeure, malgré ses proportions, manquait complétement d'élégance, de noblesse et de grandeur.

Nous y trouvâmes réunies les personnes que M. Lugarto nous avait annoncées; de temps en temps je regardais Gontran pour prendre courage. M. Lugarto parut frappé du changement qui s'était opéré dans mes manières à son égard.

Tout ce que je pus faire fut d'être pour lui d'une politesse presque bienveillante; il en parut plus étonné que touché: il me considérait attentivement, comme s'il eût douté de cette apparence; il fut pour moi de la plus extrême prévenance.

Gontran était placé auprès de la princesse de Ksernika; soucieux, absorbé, il répondait à peine aux coquetteries provoquantes de cette femme.

M. Lugarto me dit à voix basse et en sortant de table, qu'il était le plus heureux des hommes, puisque je semblais renoncer à mes injustes préventions contre lui; qu'il regrettait amèrement son emportement du matin, mais

que je devais l'excuser en faveur de la violence d'un amour dont il n'était pas le maître.

— Hélas! — pensai-je en l'écoutant — qui m'aurait dit, un jour, que trois mois après mon mariage, après cette union qui était pour moi si adorablement belle et sainte, je serais réduite à entendre de telles paroles sans pouvoir témoigner ma honte, mon dégoût, mon indignation! Oh! profanation! oh! sacrilége! un amour que j'avais rêvé si noble, si grand, si pur!

Après dîner, ainsi que l'avait voulu M. Lugarto, nous montâmes dans sa voiture, lui, la princesse, Gontran et moi; nous allâmes à Tivoli. Mon supplice continua.

M. Lugarto me donnait le bras, mon mari donnait le sien à la princesse: il y avait beaucoup de monde à cette fête; presque toutes les personnes de la cour que leur service retenait à Paris y assistaient.

J'étais restée assez long-temps malade; depuis quelques semaines, je n'étais pas allée dans le monde : aussi certaines nuances dans la manière dont on m'accueillait, ainsi que M. de Lancry, me surprirent sensiblement.

Les hommes lui rendaient ses saluts d'un air

froid et distrait; quelques femmes auxquelles il parla lui répondirent à peine. M. Lugarto fut, au contraire, accueilli comme d'habitude; son visage rayonnait. Je crus voir que les hommes lui jetaient des regards d'envie, et que plusieurs femmes me montraient avec dédain.

Les révélations de M. de Rochegune me vinrent à la pensée; je frissonnai en songeant aux bruits ignominieux dont moi et Gontran nous étions peut-être l'objet en ce moment, tant les apparences semblaient accablantes...

Je me sentis défaillir, je dis à M. Lugarto d'une voix suppliante:

— Vous tenez notre destinée entre vos mains, monsieur, ayez pitié de nous... sortons de ce jardin...

— Voici, madame, la duchesse de Berry. Gontran ne peut se dispenser d'aller la saluer, ni vous non plus — me dit M. Lugarto.

En effet, *Madame* était venue à cette fête; elle entrait alors sous une tente où l'on dansait.

Je repris un peu d'espoir; lorsque j'avais été présentée à *Madame* après mon mariage, elle avait bien voulu m'accueillir avec cette grâce

touchante et cordiale qui n'appartenait qu'à elle.

— « C'est un trésor que mademoiselle de » Maran ; en vérité vous êtes plus heureux » que vous ne le méritez, monsieur de Lancry» — avait-elle dit à Gontran d'un air moitié souriant, moitié sérieux.

Je pensais que *Madame*, en nous accueillant avec sa bonté accoutumée, imposerait aux méchants propos du monde, et que, par habitude de cour, toutes les personnes présentes modèleraient leur conduite envers nous sur celle de *Madame*.

Je pris le bras de Gontran, nous nous approchâmes de S. A. R.

Mon cœur battait à se rompre.

En nous voyant venir, les personnes qui accompagnaient *Madame* s'écartèrent de façon à laisser un assez grand espace vide entre nous et la princesse.

Je vis avec frayeur la figure de *Madame*, d'une expression ordinairement si bienveillante, se rembrunir tout à coup et devenir hautaine et sévère.

Malgré son assurance, M. de Lancry tres-

saillit légèrement; à peine avait-il salué *Madame*, que S. A. R., après avoir regardé mon mari avec un mélange de dédain glacial et de fierté révoltée, comme si elle eût été indignée que nous eussions osé nous présenter devant elle, nous tourna le dos sans lui dire un mot.

M. de Lancry devint pâle de douleur et de rage. Il me fit tellement pitié que j'eus la force de surmonter mes ressentiments. Je lui dis d'une voix ferme :

— Mon ami, pardonnez à *Madame*. Elle, toujours si bonne, si généreuse, aura été involontairement surprise par les calomnies du monde... Venez, venez... Pas un mot de ceci à M. Lugarto; ne donnons pas ce nouveau triomphe à sa méchanceté.

J'entraînai presque M. de Lancry.

Un grand nombre de personnes curieuses de voir *Madame* l'avaient suivie; nous pûmes cacher notre confusion dans la foule et rejoindre M. Lugarto et madame de Kservika.

— Il me semble que madame la duchesse de Berry vous a parfaitement accueillis — dit M. Lugarto avec ironie à M. de Lancry.

— Oui... oui... fort bien — dit Gontran en souriant d'un air contraint.

Je donnais le bras à Gontran ; son cœur battait si vite, si violemment, que j'en sentis les pulsations. Je vis qu'il se contenait à peine.

— Je ne veux pas, mon cher, vous enlever plus long-temps à madame de Ksernika — dit M. Lugarto.

Je me pressai contre Gontran ; il me dit à voix basse : — Un moment encore... donnez-lui le bras... je vous en prie.

L'accent de sa voix me parut singulièrement altéré ; il ajouta tout haut :

— Et moi, mon cher Lugarto, je ne veux pas vous enlever plus long-temps non plus à madame de Lancry; nous nous entendons à merveille. Mais ne devions-nous pas aller prendre des glaces chez Tortoni, ce soir?

— Sans doute — répondit M. Lugarto. J'y pensais bien, mon cher, et je ne vous aurais pas fait grâce de cette partie du *programme de notre soirée* — ajouta-t-il avec un sourire sardonique.

— Ni moi non plus, mon cher — reprit Gontran.

J'étais désolée, je croyais cette malheureuse soirée terminée. Tout Paris était à Tortoni ; notre présence allait être une nouvelle occasion de calomnies.

En regagnant notre voiture, M. Lugarto me dit à voix basse :

— Je n'ai pas été dupe de Lancry ; la duchesse de Berry l'a reçu de la manière la plus humiliante. J'ai vu cela aux figures rayonnantes des personnes qui accompagnaient Son Altesse ; car Gontran est aussi détesté par les hommes que vous l'êtes par les femmes, tout cela grâce à vos avantages naturels à tous deux. Vous le voyez bien, *la ville et la cour*, comme on disait autrefois, croient que nous sommes ensemble du dernier mieux... Vous n'avez donc plus maintenant à craindre pour votre réputation... Laissez-moi donc vous aimer, vous verrez que je parviendrai à me faire supporter... Déjà, ce soir, vous êtes mieux pour moi... Tenez... je vous aime tant, que si vous le vouliez, vous pourriez m'ôter tout pouvoir sur votre mari.

Je ne répondis rien ; nous montâmes en voiture, nous arrivâmes à Tortoni. A mon grand

chagrin, Gontran nous conduisit dans un salon au premier. J'y reconnus plusieurs personnes qui avaient vu avec quel dédain *Madame* avait accueilli mon mari. Ma confusion fut à son comble lorsque je vis beaucoup de personnes nous regarder en souriant malignement.

— Enfin — dit Gontran — le moment est venu...

Ne sachant ce qu'il voulait dire, je le regardai. L'expression de son visage me fit peur... Je me rappelle cette scène effrayante comme si j'y assistais encore. Gontran était assis à côté de moi, il avait en face de lui madame de Ksernika et M. Lugarto. M. de Lancry se leva tout à coup et dit à M. Lugarto d'une voix haute et vibrante de colère :

— Monsieur Lugarto, vous êtes un misérable!...

Celui-ci, stupéfait malgré son audace, ne sut que répondre. Plusieurs hommes se levèrent vivement. Un profond silence régna dans le salon, Je ne pus faire un mouvement... je croyais rêver. Gontran reprit :

— Monsieur Lugarto, vous osez attaquer dans le monde la réputation de madame de

Lancry et faire entendre que je suis un mari complaisant parce que je vous ai certaines obligations ; je vous dis ici bien haut que vous êtes un infâme imposteur ! Madame de Lancry vous a toujours méprisé comme vous le méritez, et vous avez indignement abusé de l'intimité qui existait entre nous pour donner une apparence à vos lâches calomnies.

La première, la seule idée qui me vint, fût que cet homme allait perdre Gontran et révéler le funeste secret qu'il possédait.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! — m'écriai-je en fondant en larmes.

Deux ou trois femmes de ma société, que je ne connaissais cependant que de vue, vinrent auprès de moi et m'entourèrent avec la plus touchante sollicitude, tandis que plusieurs hommes s'interposaient entre Gontran et M. Lugarto.

Ce dernier, sa première stupeur passée, redoubla d'impudence ; je l'entendis répondre à M. de Lancry avec l'apparence d'une dignité contrainte et offensée :

— Je ne comprends pas, monsieur, le motif de vos reproches ; je déclare ici hautement que

personne ne respecte plus profondément que moi madame de Lancry, et j'ignore complétement les calomnies auxquelles vous faites allusion. Quant aux obligations que vous pourriez avoir envers moi, je ne sache pas que j'en aie dit un mot à personne... Votre attaque est si violente, monsieur, votre accusation tellement grave, et surtout si imprévue, car nous venons de passer la soirée ensemble, que je ne puis l'attribuer qu'à une imagination passagère que je déplore sans me l'expliquer.

— Misérable fourbe ! — s'écria Gontran hors de lui par la fausse modération et par l'infernale perfidie de la réponse de M. Lugarto.

— Toutes les personnes ici présentes — dit ce dernier — comprendront, je l'espère, dans quelle position nous sommes vis-à-vis l'un de l'autre, monsieur, et qu'il est des injures qu'on doit savoir tolérer.

— Et ceci, le tolérerez-vous?.... — s'écria Gontran.

Et j'entendis le bruit d'un soufflet.

Il y eut un moment de tumulte, au-dessus duquel domina la voix de M. Lugarto, qu'on

entraînait et qui s'écriait avec un accent de rage que je n'oublierai jamais :

— Offense pour offense, monsieur, nous sommes quittes. Demain, tout Paris saura comment je me venge!...

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.